



Histoire d'un livre

Un hymne à l'altérité



UN CONGRÈS de physiciens nucléaires enfermés dans un hôtel de luxe aux Caraïbes, ce n'est pas une compagnie très drôle. D'autant que l'organisateur, sexagénaire chétif et binoclard, veut faire régner parmi les participants « une discipline de boy-scout ».

Rien d'étonnant donc à ce que l'héroïne et narratrice de *L'Homme coquillage*, « qui avait déjà fait le tour de toutes les maladies que les gens de constitution nerveuse attrapent au milieu de leur vie, colite, ulcère,

asthme », décide de se mettre en marge et d'explorer cette île apparemment paradisiaque, mais ravagée par la violence et la drogue.

Tony, le vendeur de coquillages au visage lacéré par la police, devient pour elle le symbole de cette culture caraïbe, « *immensément riche, originale et métissée, fruit de siècles de haines et de douleur* », qu'enfantèrent les « *hommes rouges et les hommes noirs confrontés à l'avidité de l'homme blanc* ».

Draguée lourdement par certains de ses collègues, couchant à l'occasion avec l'un ou l'autre, elle découvre auprès des habitants de l'île une sensualité débridée, « *un érotisme naturel*

libre et passionné sans aucun rapport avec l'érotisme standardisé poseur et décadent des latitudes septentrionales ».

Avec humour, la narratrice reconnaît que ce livre aurait pu être le récit d'une aventure exotique, du genre « *amour secret avec un criminel aux Caraïbes* ». Mais ce premier roman d'Asli Erdogan est un hymne à l'altérité et à la passion. ■ M. SE.

L'HOMME COQUILLAGE
(*Kabuk Adam*),
d'Asli Erdogan,
traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes,
Actes Sud, 208 p., 19,90 €.



Histoire d'un livre

Le roman orphelin d'Asli Erdogan

Le premier livre de l'écrivaine turque, aujourd'hui en exil, était paru sans qu'elle ait pu le parfaire. Près de vingt-cinq ans après, elle a accepté qu'il soit traduit en français

MARC SEMO

S'il nous parvient près de vingt-cinq ans après avoir été écrit, ce premier roman, tour à tour lyrique, impudique et ironique, est l'un des plus bouleversants de la grande écrivaine turque Asli Erdogan – en exil depuis six mois. Récit d'un amour intense, *L'Homme coquillage* est aussi celui d'une relation jamais consommée. « *L'histoire d'une force qui rend fou, d'une passion faite des rêves les plus secrets et de désirs jamais assouvis, d'une amitié miraculeusement scellée aux frontières de la vie et de la mort, et l'histoire de cette peur par où commencent tous les désastres, cette peur si représentative de l'être humain, et de sa lâcheté, sa solitude désespérée* », explique la narratrice.

Cette dernière – une jeune et névrosée chercheuse en physique nucléaire qui, à l'occasion d'un séminaire sur une île caraïbe, découvre la sensualité avec un rasta couturé de cicatrices et vendeur de coquillages – ressemble beaucoup à l'auteure. Interrogée au téléphone par « Le Monde des livres », Asli Erdogan le reconnaît volontiers. Comme son personnage, elle a été cette adolescente surdouée, folle de ballet, qui écrivait des nouvelles avant de devenir une physicienne brillante. Première étudiante turque accueillie dans l'équipe des doctorants du CERN de Genève, elle était encore physicienne lorsqu'elle a écrit *L'Homme coquillage*, à son retour à Istanbul, enseignant à l'univer-

sité le jour avant de se plonger, la nuit, dans le monde des migrants africains clandestins qui affluaient alors dans la métropole du Bosphore.

Pourtant, Asli Erdogan n'a jamais vraiment aimé ce roman publié à 27 ans. Jamais, même, elle n'a voulu le relire depuis sa sortie en turc, en 1994, dans une petite maison d'édition d'Istanbul, Mythos, qui avait aussi à son catalogue Thomas Bernhard et Boris Vian. Le contrat avait été signé quelques heures avant le départ de l'auteure au Brésil, pour deux ans. « *Il est né sans mère, je l'avais écrit à la hâte et je n'avais pas pu faire les corrections. Il est comme un premier-né difforme que, pourtant, je ne peux pas complètement rejeter* », soupire-t-elle. Ce roman est aussi, à bien des égards, une œuvre maudite, pleine de souvenirs de passions et de drames, tel le viol subi pendant son écriture, qui raviva les traumatismes de l'enfance passée dans une famille intellectuelle et aisée d'Istanbul. Une famille marquée par la violence et par le départ de la mère fuyant les disputes et les coups de son mari. « *C'est le seul de mes livres que j'aie écrit en étant amoureuse* », confie par ailleurs Asli Erdogan. Le roman est dédié à Soukouna le Malien, qui mourra quatre ans à peine après la parution de cette ode aux sens.

« *Il y a dans L'Homme coquillage tous les éléments que l'on retrouvera ensuite dans l'œuvre de*

la romancière : sa solitude, ses combats pour les femmes, son engagement pour les minorités, sa fascination pour les marges, son talent à faire surgir une inquiétante étrangeté dans les paysages comme dans les relations entre les êtres », souligne Timour Muhidine, son éditeur chez Actes Sud, qui a publié en France *La Ville dont la cape est rouge* (2003), son deuxième livre, consacré à Rio, puis tous les autres. Toujours, pourtant, Timour Muhidine resta fasciné par ce roman fondateur. Au point qu'il réussira finalement à convaincre l'auteure d'accepter cette première traduction.

Un peu plus simple que dans ses livres ultérieurs, l'écriture joue ici sur tous les registres, y compris l'autodérision. Mais il s'agit avant tout d'un hymne aux tropiques, à leur chatoyance, à leur violence et à leur sensualité. « *Mon corps se révoltait de tous côtés, contre l'oppression vécue en tant que femme turque, contre la cage de fer de la science et de l'intellect* », écrit la narratrice dont l'« homme coquillage » a fait basculer la vie, comme Soukouna celle de la romancière. Certains mots du roman sonnent de façon prémonitoire : « *De son propre souffle il m'avait créée, puis il était parti en m'abandonnant à mon sort, seule sur cette planète de glace battue par les blizzards de la désolation.* »

Devenue une écrivaine reconnue dans le monde entier, Asli



Erdogan est désormais une exilée installée en Allemagne, à Francfort. Arrêtée en Turquie en août 2016, un mois après le coup d'Etat militaire raté, à l'instar de dizaines de milliers d'opposants considérés comme complices des putschistes, elle est accusée de « participation à une organisation terroriste » – le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), qui mène la lutte armée contre Ankara depuis 1984. On lui reproche notamment d'avoir fait partie du « comité consultatif » animant le quotidien prokurde *Ozgür Gündem*. Après quatre mois de détention, elle est désormais en liberté provisoire mais la procédure continue. Elle risque des années de prison.

En septembre 2017, celle qui était interdite de sortie du territoire a pu récupérer son passeport afin de se rendre à des manifestations littéraires en Europe. « J'étais partie pour trois jours. Tous mes amis me disaient que c'était de la folie de rentrer en Turquie, où la répression devient de plus en plus dure et arbitraire », explique la romancière. Des écrivains de ses amis, comme Mehmet et Ahmet Altan, ont été condamnés à perpétuité pour des charges à tout le moins fantaisistes. « Ma mère, au téléphone, m'a fait jurer de ne pas revenir en Turquie, même pour ses funérailles », confie Asli Erdogan. Sa patrie, désormais, ce sera sa langue, ce turc dans lequel elle continuera d'écrire envers et contre tout. « Car seulement dans la langue maternelle les mots ont leur vrai poids. » ■

« Il y a dans "L'Homme coquillage" tous les éléments que l'on retrouvera ensuite dans l'œuvre de la romancière : sa solitude, ses combats, son engagement »

Timour Muhidine
éditeur chez Actes Sud

EXTRAIT

« Je ne l'avais jamais autorisé à me toucher pour de vrai mais, chaque nuit, je m'offrais tout entière à lui dans mes rêves, corps et âme, sans réserve. Il promenait sur moi tantôt ses mains puissantes et sorcières – ses doigts devaient être calleux –, tantôt un couteau aiguisé ; je m'ouvrais comme une moule tremblante, sous le feu de son regard immobile et profond. J'embrassais les cicatrices sur son torse, je respirais l'odeur forte de ses aisselles, j'aspirais l'obscurité de sa peau très noire. Ah si je pouvais revenir à cette ultime nuit au balcon face à l'océan ! J'arriverais cette fois à le toucher. A l'enlacer, à ne plus le lâcher. Tel un pendule, j'oscillais longtemps entre l'horrible sensation de perte et le fantasme pur. »



Asli Erdogan à la Foire du livre de Göteborg, en Suède, en septembre 2017. FREDRIK SANDBERG/TT NEWS AGENCY/AFP



conversation

Asli Erdoğan / Leïla Slimani / Raphaël Glucksmann

« La liberté comme seule guide »

Pourquoi s'engager ? Comment trouver les mots qui résistent aux peurs et aux dogmes ? Leïla Slimani dialogue avec Asli Erdoğan sur le pouvoir de la littérature, ultime rempart face aux tyrannies de l'identité.



« **J**e ne veux pas être complice de l'assassinat des hommes, ni de celui des mots », écrit Asli Erdoğan dans *Le silence même n'est plus à toi*. N'être le ou la « complice » d'aucun crime, d'aucun mensonge, voilà la quête politique, philosophique, littéraire ultime. Le principe de toute dissidence, où que ce soit et à n'importe quelle époque.

Asli Erdoğan, dans la lignée de Soljenitsyne ou de Chalamov, voue à cette quête sa vie comme son œuvre. Ce chemin est extrêmement ardu dans tout type de société. En tyrannie, il vous conduit à la mort, à la prison ou à l'exil. La femme qui nous accueille timidement a flirté avec la première et a connu les deux autres.

Dès nos premiers échanges, que je fais dévier sur Dostoïevski, dont les romans inspirent visiblement les





siens, je saisis qu'il est rare de rencontrer un être à ce point sans compromis, une personne ne cédant rien au pouvoir, au paraître ou à la bêtise. Je n'avais, à vrai dire, pas entendu de mots si purs ou croisé de regard si vrai depuis mes derniers moments avec Anna Politkovskaïa, peu avant son assassinat.

Rencontre avec une écrivaine et une résistante immense. R. G.

Raphaël Glucksmann. – Un ami russe me racontait récemment qu'il avait l'impression d'avoir « perdu » son pays en l'observant s'enfoncer dans le poutinisme. Ressentez-vous la même chose en voyant ce que Recep Tayyip Erdoğan fait de la Turquie ? Avez-vous l'impression d'avoir perdu votre pays ?

Asli Erdoğan. – C'est le mot juste, perdre son pays. Vous savez, la Turquie n'a jamais été un paradis démocratique, et j'ai vécu sous deux juntes militaires. La première fois j'avais 5 ans, la seconde j'en avais 13. J'en garde des souvenirs marquants. Mais ce sentiment de « perdre son pays » est entièrement nouveau. Même dans les pires moments des juntes, les gens ne resentaient pas cela. Tout le monde savait que c'était temporaire, que, même si les juntes s'accrochaient au pouvoir, c'était un passage, un tunnel.

Comme si le pays attendait, sans changer en profondeur, que la superstructure politique s'effondre. En revanche, ces dernières années, le désespoir de ceux qui n'adhèrent pas au régime vient d'une idée qu'ils ne peuvent plus feindre d'ignorer : le pays glisse entre leurs mains. L'idéologie, la transformation sociale font la différence entre uneunte et un pouvoir comme celui d'Erdoğan, l'arbitraire de la répression aussi. Les juntes étaient simples à comprendre. On pouvait anticiper les mouvements des militaires au pouvoir. Comme un tank, un régime militaire écrase la moindre opposition. Il est presque facile de savoir qui sera arrêté, quand, pourquoi. Tout cela est révoltant, mais cela fait sens. Aujourd'hui, en Turquie,

une épaisse fumée enveloppe les consciences et les faits. On ne sait pas qui sera arrêté et pourquoi. Cette absurdité de la répression soumet un peuple et le transforme en profondeur. Nous n'avions jamais, collectivement, sombré aussi bas, et j'ai vraiment honte de ce que nous sommes devenus.

Leïla Slimani. – Avez-vous maintenant l'impression d'appartenir à une minorité ? Aviez-vous ce sentiment auparavant ?

A. E. – Je n'ai jamais « appartenu » à quoi que ce soit en Turquie, même pas à une « minorité ». J'ai très tôt pris conscience que j'étais une étrangère, comment dire, fondamentale. Si je dis que je suis juive ou que je suis circassienne, ce n'est pas vrai. Mon père est circassien et ma mère vient d'une famille juive convertie. Si je dis que je suis turque, ça sonne faux à mes oreilles. Peut-être que la vie serait plus simple si je pouvais me rallier à un groupe bien défini, mais c'est un confort que je n'ai pas. Peut-être en tant que femme ? Seulement les femmes turques sont presque impos-

milantes, je participe à des manifestations, elles me donnent des dossiers grâce auxquels je peux écrire, comme lors de ces meurtres de femmes. Je manifeste quand elles ont besoin de moi. Et, dans ce cas particulier, ces femmes étaient tuées parce qu'elles étaient des femmes. Ce fut une étape importante. Mais, à part cela, quel lien suis-je censée avoir avec une femme qui est fanatiquement amoureuse d'Erdoğan ?

L. S. – En tant qu'écrivaine, vous avez le choix entre des romans qui ne prennent pas parti ou vous engager. Pourquoi, malgré ce sentiment d'être étrangère à toute forme de groupe, ressentez-vous le besoin de combattre ? Pourquoi militer quand on ne se reconnaît aucune attache collective ?

A. E. – Peut-être à cause de mon enfance, de sa violence. Et d'un moment en particulier. Je devais avoir 5 ans. Mon père tenait un fusil et menaçait ma mère. Sans réfléchir j'ai bondi et j'ai placé ma main devant le canon du fusil. Il a baissé son arme. J'ai ressenti l'urgence, la nécessité d'intervenir et le pouvoir, la possibilité de faire baisser

« Je devais avoir 5 ans. Mon père tenait un fusil et menaçait ma mère. J'ai bondi et j'ai placé ma main devant le canon. J'ai ressenti le pouvoir de faire baisser un fusil à l'aide d'une main de fillette. »

un fusil à l'aide d'une main de fillette. C'est sans doute cela l'engagement politique, cette main appelée par la situation qui, parfois, peut triompher d'un canon. En

sibles à définir comme groupe : nous sommes si différentes les unes des autres et nous manquons singulièrement de solidarité. Il y a un mouvement féministe puissant en Turquie. Mais quel est son impact sur la majorité des femmes ? Quasi nul, je pense. Ou alors dans de rares cas. Comme à l'occasion du meurtre d'une femme en particulier dont je me souviens fort bien : cette fois-là, les féministes, nous avons réussi à porter un message, à mobiliser la société.

L. S. – Vous dites « nous ».

A. E. – Oui, je ne suis membre d'aucun groupe, mais j'écris des articles, je garde le contact avec certaines

grandissant, j'ai été choquée de constater que les autres ne sautaient pas, eux aussi, face aux armes. C'est enraciné profondément en moi : si quelqu'un est en difficulté, vous l'aidez. Voilà la première leçon que m'a donnée la vie : des faits vous sautent dessus et vous devez réagir, tendre la main. Quand cent vingt prisonniers meurent dans une grève de la faim, dans ce qui est supposé être votre pays, établissant une forme sinistre de record mondial, qu'y a-t-il d'autre à faire que d'écrire sur cela ? L'urgence vous appelle, et vous ne pouvez pas dire : « Désolé, je vais rentrer chez moi et finir mon roman. » J'aurais le sentiment de trahir la petite fille de 5 ans et, aussi, ma propre littérature. Si j'avais embrassé les lettres



comme une carrière, de façon opportuniste, j'aurais agi différemment. J'ai trente ans d'expérience : je sais quel type de livre se vend, est traduit en vingt langues et obtient des louanges consensuelles et convenues. Je n'ai pas fait ce que le lectorat occidental attend d'une auteur turque, je n'ai pas écrit une fresque ottomane. Ce divertissement folklorique n'est pas ma littérature.

L. S. – De nombreux auteurs turcs s'engagent-ils avec vous, ou la plupart se retranchent-ils dans leurs romans, en composant avec la tyrannie *via* une ignorance feinte de sa présence ?

A. E. – Les deux. Beaucoup se disent que c'en est assez, qu'il faut désormais prendre la parole. Mais c'est de plus en plus compliqué de s'exprimer. Il y a cinq ans, il y avait encore de nombreux endroits où vous pouviez hurler. Aujourd'hui, le murmure le plus sourd est entendu comme une énorme protestation, et vous encourez le risque d'être puni sévèrement. Si quiconque exprime son désaccord sur la guerre contre les Kurdes à Afrin en Syrie, par exemple, il prend le risque de se faire emprisonner, voire de se faire tuer. Les réactions des gens sont donc confuses : ils reculent parfois, d'autres fois ils s'avancent, osent lever leurs mains face au fusil chargé qu'est devenu notre État. Notons au passage que les opposants sont aussi, parfois, nationalistes et anti-Kurdes et qu'il est donc logique de se retrouver seul lorsqu'on prend le risque de protester contre cette guerre.

R. G. – Tout à fait. Ce n'est pas uniquement Erdoğan et son idéologie que vous dérangez. La figure de l'autre n'est pas une figure honnie par les seuls soutiens de l'AKP, et elle est la figure centrale de tous vos romans, y compris le premier. La prédominance du marginal, de celui qui ne peut être assimilé, vient-elle de votre propre sentiment d'étrangeté ? Pourquoi explorer toutes ces marges que la société tente d'effacer ?

A. E. – Avant même que je n'écrive sur les Kurdes, les conformistes me détestaient déjà. En tant que femme peut-être ? (*Rire*) Je ne le fais pas de manière délibérée. Et je suis toujours aussi choquée par la violence de certaines réactions aux histoires que je raconte. Je comparerais – c'est un héritage de mon passé de chercheuse – mon étonnement à la manière dont Rutherford découvrit l'existence du noyau nucléaire : il faisait une simple expérience en envoyant quelques particules sur une feuille de mica et obtint un résultat inattendu. Il décrivit cette expérience en disant que c'était comme si une feuille de papier lui avait renvoyé un boulet de canon. Je pense mon écriture ainsi : j'envoie juste quelques mots, et parfois, souvent, un boulet de canon surgit en retour pour m'écraser. Pourquoi une réaction aussi violente ? Sûrement à cause de mon incapacité à

“ Je pense mon écriture ainsi : j'envoie juste quelques mots, et parfois un boulet de canon surgit en retour pour m'écraser. ”

m'identifier à qui que ce soit et au pouvoir, quel qu'il soit, à l'idée même de pouvoir qui se trouve être l'élément principal de la psyché turque : mes compatriotes arrivent très bien à s'identifier au pouvoir, au vainqueur. Ils détestent le perdant. Et moi, le perdant m'intéresse.

L. S. – J'aimerais vous poser une question qui vous paraîtra peut-être étonnante. Juste avant de venir, j'étais interviewée par une journaliste. Je suis marocaine et j'ai écrit des textes très durs sur la société marocaine. La journaliste m'a donc demandé, benoîtement : « Mais aimez-vous votre pays ? » Pour moi c'était très étrange, parce que j'aime les gens, mais je me moque de... Alors je voulais vous demander : aimez-vous votre pays, et surtout que pensez-vous d'une telle question ?

A. E. – L'amour est un mot si énorme que c'est un désert. On peut répondre aussi facilement oui que non à la question « aimes-tu ? ».

L. S. – La chose étonnante, c'est qu'on ne demande pas aux Français s'ils aiment ou non leur pays.

A. E. – C'est parce qu'ils imaginent qu'on vient d'un petit village, qu'on appartient à ce village corps et âme et que donc on ne peut que l'aimer ou ne pas l'aimer. Et si on le critique, c'est donc qu'on ne l'aime pas. Comme si, vous et moi, nous ne pouvions être comme eux. Aimez-vous la France ? Mais qu'est-ce que la France ? C'est si grand, c'est infini. De même pour la Turquie. Je vais essayer de vous répondre en vous disant ce qu'est un pays à mes yeux. À différents moments de ma vie, j'ai eu différentes réponses. Dans *Le Mandarin miraculeux*, j'ai écrit que la Turquie n'était pour moi qu'une poignée de personnes à qui je ne pouvais pas parler et qui me manquaient. Après avoir écrit cette phrase, mon personnage principal

tombe sur une petite bouteille d'eau de Cologne bon marché – bien que ce ne soit pas une invention turque, ce parfum est très présent dans notre culture. Sur cette bouteille en plastique,

il y a une esquisse grossière du Bosphore, et elle se met à pleurer. D'une certaine manière, c'est ça un pays : une bouteille d'eau de Cologne pas chère et un dessin kitsch. Même si ma réponse peut changer d'une minute à l'autre, il y a toujours quelque chose qui manque. Et, bien sûr, la langue plus que tout. Le turc est ma langue maternelle. Ensuite est venu l'anglais, mais je ne le maîtrise pas assez pour l'employer en littérature.

L. S. – À Francfort, où vous vivez, vous avez parfois l'occasion de parler cette langue que vous habitez ?

A. E. – Non. J'ai très peu d'amis, et ils sont souvent kurdes. Il y a aujourd'hui de nombreux dissidents turcs vivant partout en Europe, mais peu à Francfort. Il y a une énorme communauté turque en Allemagne évidemment. Mais ce sont des immigrés des seconde ou troisième générations ; je ne sais pas comment on les appelle maintenant. La communauté turque en



Allemagne nous déteste, nous les dissidents, les poils à gratter. (*Rires*) Elle pourrait nous tuer. Il n'y a qu'à voir les résultats du dernier référendum constitutionnel de 2017. La communauté turque d'Allemagne et de France a massivement voté pour Erdoğan, faisant pencher la balance en sa faveur...

R. G. – Ce vote massif pour Erdoğan de Turcs vivant en France et en Allemagne, n'ayant donc pas à subir les conséquences des choix qu'ils font quand tant de Turcs les subissent en Turquie, a fait polémique...

A. E. – C'est normal que cela ait fait polémique, car c'est extrêmement choquant. Tout le monde pensait que la première génération d'immigrants, qui avait davantage connu la discrimination ici, qui rencontrait de grandes difficultés avec la langue, serait guidée par ses valeurs traditionnelles et voterait pour l'AKP. Mais non, c'est la troisième génération, celle qui est née ici, qui est souvent passée par l'université, c'est elle qui a voté massivement pour Erdoğan. Ils parlent mieux l'allemand que le turc; ils ont connu moins de racisme que leurs grands-parents, ils appartiennent pour beaucoup à la classe moyenne ou à la classe moyenne supérieure. Pourtant, ils ont voté pour l'AKP. L'histoire de la grande Turquie, de l'Empire perdu à retrouver, cela se vend toujours aussi bien. Poutine aussi vend sa grande Russie perdue, trahie et à retrouver, et Trump sa grande Amérique à élever de nouveau. Les gens adorent ces mythes. Ils veulent appartenir à quelque chose de grand aux dépens de n'importe quoi d'autre. C'est d'une tristesse sans nom que des enfants nés en France ou en Allemagne, en démocratie, veuillent appartenir au mythe oppressif d'un autre pays...

L. S. – Vous êtes très éloignée de cette identité virile, de ces fantasmes sur l'identité nationale. Vous êtes l'opposée : une femme, libre, cosmopolite...

A. E. – Mais pourquoi est-elle si forte, cette quête identitaire? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Comment un pays peut-il être si ivre de lui-même

qu'il devient fier de sa propre cruauté? Écoutez-les, ils sont si fiers d'être brutaux, d'être les « Turcs sanglants ». La vision occidentale de la Turquie, ce fantasme, est maintenant endossée par les Turcs eux-mêmes. Comme s'ils s'emparaient de l'image phobique que les Occidentaux avaient d'eux pour la revendiquer. Si aujourd'hui la Turquie est clairement négationniste, peut-être que cela changera, peut-être que dans quelques années nos fiers patriotes reconnaîtront le génocide arménien. Avec satisfaction. Fierté. Ils diront alors : « Oui, on l'a fait! On a eu raison. Faisons-le de nouveau! »

POÈTE ET PHYSICIENNE



Asli Erdoğan, romancière turque, journaliste et militante des droits de l'homme.

- ✎ **1967.** Naissance à Istanbul.
- ✎ **1971.** Assiste à l'arrestation de son père, syndicaliste.
- ✎ **1990.** Suit des études de physique et devient chargée de recherche au Centre européen pour la recherche nucléaire (Cern), près de Genève (Suisse).
- ✎ **1993.** *L'Homme coquillage* paraît en Turquie.
- ✎ **2003.** *La Ville dont la cape est rouge* sort chez Actes Sud.
- ✎ **2016.** Emprisonnée quatre mois dans la prison de Bakırköy à Istanbul, pour avoir collaboré avec le journal prokurde *Özgür Gündem*.
- ✎ **2018.** *L'Homme coquillage* paraît en français (Actes Sud).

L. S. – De ce fait, ne pensez-vous pas que les femmes ont justement un rôle à jouer contre cette identité virile? Le mouvement féministe a-t-il ici la place pour s'exprimer et construire une autre identité ou bien pensez-vous que c'est impossible?

A. E. – Le mouvement féministe turc est assez ancien et remonte au début du XIX^e siècle. Il a commencé dans les environs de Thessalonique, principalement avec des femmes juives ou converties. Ce mouvement a donc une très longue tradition. Mais les modèles que les femmes turques ont assimilés sont si contradictoires et si compliqués à modifier qu'ils rendent la société turque difficile à changer. Par exemple : où situer le kémalisme sur le respect des femmes? Les Turques ont pu voter avant les Françaises. Mais on voit bien que les Françaises ont largement plus de pouvoir que les Turques. D'un autre côté, le deuxième aéroport d'Istanbul s'appelle Sabiha Gökçen, du nom de la première pilote de chasse de l'histoire turque. Et elle était de quelle origine? Arménienne. Atatürk l'a prise sous son aile, l'a adoptée. Elle a grandi imprégnée par l'idéologie kémaliste et militariste. C'était une femme avec une idéologie très masculine, une combattante. Et qui a-t-elle bombardé? Les Kurdes. C'est une histoire parfaitement turque. Bien des années plus tard, Hrant Dink, un journaliste arménien, a écrit la vérité sur cette héroïne turque, rappelant qu'elle était arménienne : ils l'ont tué.

R. G. – Quand on vous lit et qu'on vous écoute, on sent qu'il y a quelque chose de faux dans la modernisation turque, même avant Erdoğan, que certaines choses ont été mises sous le tapis, comme le génocide arménien ou la question kurde, et que cela pouvait difficilement tenir, ainsi, dans une forme de mensonge.

A. E. – Exactement. Je crois même que j'ai écrit une phrase sur cela : sous l'immeuble de la République turque, il y a la cave, où sont les cadavres des Arméniens, des Kurdes et des Assyriens. Notre société est construite sur un



cimetière. À ce sujet, le parc de Gezi d'Istanbul, vous savez ce que c'était auparavant ? Un cimetière arménien. J'ai senti, pendant la révolte de Gezi, que nous étions maudits et que nous allions perdre puisque nous étions sur des tombes arméniennes. Cela arrive souvent en Turquie. Ils le font aujourd'hui avec les tombes kurdes : ils prennent les cadavres et les déchargent quelque part.

L. S. – Vous savez sûrement que, pour les modernistes au Maroc ou même en Algérie, la Turquie représentait un modèle. C'était un moyen pour nous de voir que la démocratie et l'islam étaient conciliables ; de même pour l'islam et le sécularisme ou la laïcité. C'était une grande source d'espoir, et c'est devenu aujourd'hui une immense déception. Nous sommes habités par la crainte que tout cela ne fût qu'illusoire. Que pensez-vous du sécularisme et de la laïcité en Turquie ? Est-ce toujours une réalité ? Les Turcs vont-ils se battre pour cela ?

A. E. – Les sociétés polonaise ou italienne me semblent plus religieuses que la société turque. C'est un sentiment. Je ne suis pas sociologue. La Turquie profonde n'est pas si religieuse, elle est plus traditionaliste. Ce qui est très différent. De très nombreux Turcs ne vivent pas selon les préceptes du Coran ou en fonction de l'au-delà. Ils sont très

pragmatiques, ancrés dans le quotidien. Leur sens du bien et du mal est superficiel. Notre morale est complètement corrompue. Ne pas voler, ne pas tuer, les dix commandements : personne ne s'en soucie réellement. Les femmes doivent s'habiller convenablement, vous ne devez pas boire d'alcool, et c'est suffisant. Avec le jeûne une fois par an,

“ Dans mes articles sur Gezi, il y a un « nous » qui dépasse tout. C'est un moment si précieux dans nos vies : il n'y avait plus d'identités. C'était sublime. ”

vous voilà parfaitement religieux en Turquie. Les Turcs ne peuvent pas bâtir un régime sur la seule *charia*, d'où la nécessité pour Erdoğan de recourir à l'ultranationalisme, quand bien même cela devrait entrer en contradiction avec sa doctrine islamiste. D'où le caractère hybride de l'idéologie qu'il impose pour consolider son pouvoir. La Turquie ne deviendra pas l'Iran, je pense...

R. G. – Encore que la société iranienne n'est pas si religieuse non plus. À Téhéran, dans certains quartiers, ils sont même profondément post-religieux. Pourtant, le régime des mollahs s'est imposé et survit...

A. E. – Une amie, farouche féministe militante, a été en Iran et a adoré, vous avez raison. Je lui ai dit que je ne

voulais pas aller dans un pays où je serais obligée de porter le voile. Elle m'a répondu que je voyais ça depuis un point de vue européen. Mais c'est physique, je ne peux pas y aller...

L. S. – Comme vous, je ne pourrais pas aller dans un pays où je serais obligée de porter un voile. C'est une perte de liberté. Je veux avoir le choix. Si une femme veut le porter, elle est libre de le faire. Mais je ne veux pas, en tant que femme, ne pas pouvoir porter ce que je veux.

A. E. – Oui, moi aussi. Mes cheveux m'appartiennent. Ils ne sont pas beaux, regardez-les, ils sont vraiment laids même (*rires*), mais, que voulez-vous, ce sont les miens. Je veux être celle qui décide de cette relation avec mon corps, avec mes cheveux, mes yeux, mes ongles. Mon refus est instinctif. Quand je rentre dans une mosquée ou dans un temple hindou, je me couvre. Je respecte cela. Mais, dans une mosquée en Égypte, je m'étais couverte, et une garde, par méchanceté envers les étrangers, m'a dit : « Non, vous ne pouvez pas entrer ainsi. » Et elle m'a apporté une burqa. J'ai refusé de manière animale. Physique. Mais, tout aussi instinctivement, je ne pourrais pas l'enlever sur une autre femme, ce qu'on m'avait demandé de faire quand j'étais assistante à l'université et que les kémalistes alors au pouvoir avaient passé des lois contre le voile à l'université. Une de mes élèves est venue me voir. J'aurais dû l'obliger à se découvrir. J'ai simplement refusé de le faire. Je ne pouvais pas faire cela à une autre femme. Les choses sont claires : la liberté est mon seul guide. Les autres portent le voile si elles veulent, moi je ne veux, je ne peux pas.

R. G. – Vous avez parlé de la révolte de Gezi. Au cours d'une conférence que nous avons faite ensemble, vous avez dit : « Je crois que c'étaient les dix-sept plus beaux jours de ma vie. » Et j'ai remarqué que, pendant que vous disiez cela, vos yeux s'étaient illuminés. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que, en tant qu'écrivaine et

JOURS D'ESPOIR



Le 15 juin 2013, les forces de l'ordre prennent violemment d'assaut le parc occupé.

L'ampleur de la contestation et les violences policières qui lui sont opposées lui valent d'être comparée au printemps arabe et au mouvement Occupy.

À l'été 2013, le parc Gezi à Istanbul est au cœur d'une contestation contre le gouvernement turc. Initialement mené par des militants écologistes qui s'opposent à la destruction de l'espace vert de la place Taksim, le mouvement est ensuite rejoint par des manifestants dont les préoccupations vont de la limitation de la vente d'alcool aux relations entre les hommes et les femmes dans les lieux publics et à la guerre en Syrie.



Les manifestants de la place Taksim brandissent des drapeaux turcs à l'effigie de Mustafa Kemal Atatürk, président de la République laïque de 1923 à 1938.

lorsque vous prenez la parole ou que vous vous décrivez, on ressent une solitude immense. Alors que là, soudainement, vous apparteniez à un groupe. De façon évidente.

A. E. – C'est très clair dans mes écrits poétiques. Je vais aux manifestations du 8 mars et du 1^{er} mai chaque année en Turquie, et à chaque fois j'écris. Particulièrement le 1^{er} mai, car il y a plus de violences policières. À chaque fois, il y a une femme dans mes écrits – mon double en quelque sorte. Elle est très solitaire. Elle rencontre plein de groupes. Pourquoi marche-t-elle avec celui-ci ou celui-là ? Ça se joue sur de toutes petites choses, un sourire, un contact. C'est très différent de l'écriture politique engagée et argumentée. Il n'y a peut-être que dans mes articles sur le 8 Mars que le « nous » est présent. Mais, dans mes articles sur Gezi, il y a un « nous » qui dépasse tout. Cette femme n'est plus seule. Elle fait partie du groupe, de la jungle. C'est sûrement pour cela que

c'est un moment si précieux dans nos vies : tout le monde a ressenti cela. Il n'y avait plus d'identités. C'était sublime. Vous laissez votre identité à l'entrée du parc : écrivain, professeur...

Certains avaient leurs symboles communautaires ou leurs slogans de partis politiques. Ils étaient libres d'écrire ce qu'ils voulaient. Certains avaient des banderoles individuelles. Il y avait de tout. Il y avait aussi beaucoup d'humour grâce aux plus jeunes. Il y avait un sentiment d'unité et de camaraderie. C'est difficile de se sentir seul dans un groupe « poétique ». Les Kurdes sont très ouverts, sûrement parce qu'ils ont une organisation plus horizontale, plus égalitaire. Au HDP [Parti démocratique des peuples, troisième parti de Turquie, ancré à gauche et défenseur de la minorité kurde], chaque poste est partagé par deux personnes : un homme et une femme, et souvent aussi un Kurde et un non-Kurde. Ils soulignent ainsi qu'ils ne sont pas uniquement un mouvement

kurde. À Gezi, il n'y avait pas de barrières. Bien sûr, c'est un peu idéalisé. Il y a eu des incidents, un kémaliste a poignardé un Kurde, mais comparé au nombre de gens mobilisés – plus de 5 millions – c'étaient des exceptions. C'est pour cela que Gezi n'a duré que dix-sept jours. C'est comme en physique : ce n'est pas un état normal mais un état élevé. Or, dans la nature, rien ne reste à un niveau d'énergie élevé, tout retombe. Ces gens ne pouvaient pas rester ensemble pour toujours, simplement une poignée de jours volés à la banalité de la tyrannie. Après, tout le monde retourne à son état normal, avec ses propres idéologies, ses propres sentiments d'attache. C'était ce qu'il y avait de plus beau à Gezi : dès les premiers jours, les gens ont oublié leurs sentiments d'appartenance.

R. G. – Ils appartenaient à la place.

A. E. – Oui, l'un à l'autre. La très ancienne guerre entre hommes et



femmes n'était plus là. Aucun harcèlement d'aucune sorte. Les hommes étaient vraiment magnifiques. Pareil pour les femmes. On était presque débarrassés des genres. Il n'y avait pas de jeu de pouvoir entre les groupes. C'était stupéfiant. Un moment de grâce collective. Une révolution mentale.

L. S. – Je voulais vous poser une question sur la prison. Quand j'avais une vingtaine d'années, mon père a été emprisonné; quand il est sorti, il m'a toujours répété que la littérature avait été très importante pour lui, derrière les barreaux. Le fait qu'il soit un gros lecteur l'a aidé à endurer son emprisonnement parce qu'il avait d'autres mondes dans lesquels voyager. Je me souviens d'avoir pensé qu'il me disait peut-être cela pour me protéger; j'étais certaine que ce n'était pas vrai, que la littérature ne pouvait rien faire pour un homme en prison. Alors je tenais à vous poser la question. Est-ce que le fait d'être une auteur et une lectrice vous a aidée? Est-ce un cliché ou la littérature peut-elle vraiment aider? Ressent-on ce pouvoir de la littérature quand on est privé de sa liberté?

A. E. – Oui! Mon expérience personnelle, ce que j'ai pu observer chez des centaines de prisonniers politiques, le confirme. Pour survivre, vous devez faire fi de votre réalité, et le seul moyen d'atteindre cela, c'est la lecture. C'est d'ailleurs un conseil qu'on donne à chaque nouveau prisonnier : il y a deux choses à faire en prison si vous voulez survivre, lire et faire du sport. Plus les prisonniers restent longtemps, plus ils deviennent d'incroyables lecteurs. Au bout d'un moment, ils se mettent à écrire. Les prisons turques produisent quantité d'écrivains. Selahattin Demirtaş a commencé à écrire en prison. Le pouvoir le sait; maintenant il n'autorise qu'un certain nombre de livres. Quand j'étais en prison, il n'en autorisait que quinze. Maintenant, c'est sept.

L. S. – Et l'écriture?

A. E. – Pour moi, c'était très compliqué d'écrire en prison. Je n'étais pas dans une cellule, comme Ahmet Altan; j'étais dans un dortoir très bruyant, vingt-quatre personnes dans un espace exigu. En prison, l'espace et le temps ne vous appartiennent pas. Vous pouvez être appelé huit ou neuf fois par jour : une visite au parloir, un avocat... J'étais constamment dérangée. Il y a aussi les fouilles des gardes. Ce n'est pas un camp de vacances : on ne vous laisse jamais tranquille. Il faut beaucoup de discipline pour créer cet espace. Trop souvent, j'étais en morceaux, trop brisée pour me concentrer. J'étais focalisée sur mon procès. Les autres prisonniers m'ont prévenue : « N'ouvre ton dossier que quatre semaines avant. » C'est une erreur que

“ Au bout d'un moment, les personnes se mettent à écrire. Les prisons turques produisent quantité d'écrivains. ”

beaucoup de prisonniers font : parler sans cesse, dans leur tête, au procureur. La pire période précède la sentence. Une fois que vous êtes condamné, c'est plus facile.

L. S. – Aviez-vous des souvenirs de textes et de romans que vous aviez lus il y a longtemps? J'ai lu qu'Ahmet Altan, l'écrivain et journaliste condamné à perpétuité que vous avez évoqué, parle de réminiscences d'anciennes lectures qu'il avait adorées adolescent.

A. E. – Certains livres me manquaient tout particulièrement, alors je les ai demandés. Je voulais par exemple relire Paul Celan. Je voulais aussi relire *En attendant les barbares* de Coetzee. Peut-être parce que j'avais un vague souvenir des descriptions de cellules et des scènes de torture. Et j'ai aussi lu *Shoah*. J'ai été la seule à emprunter ce livre à la bibliothèque.

L. S. – C'est curieux tout de même que vous ayez réclamé un livre pour ses passages sur les cellules et la torture.

Vous auriez pu avoir envie de lire l'inverse, des choses qui vous auraient fait sortir de prison.

A. E. – Ça marchait dans les deux sens. *Shoah* m'a fait relativiser (*rires*). À ce moment, le procureur avait requis la perpétuité contre moi. J'envisageais le suicide. J'ai dit à ma mère et à mon avocat de faire en sorte que les autorités soient bien au courant que d'ici à un an je serai sortie, que ce soit debout ou couchée. Erdoğan a été mis au courant. Mes codétenues essayaient de me convaincre de renoncer, les militantes du PKK notamment, celles qui découvriraient mon cadavre. C'est un choc terrible. Il y a beaucoup de suicides en prison. Pendant que j'y étais, une amie d'une amie de mon dortoir s'est immolée. Cette amie est une coiffeuse kurde de l'Est qui a été condamnée à huit ans pour avoir participé à une manifestation un 8 mars. Elle n'a pas pleuré pendant plusieurs jours. Elle vaquait à ses occupations quotidiennes et comprenait quand on lui parlait, mais ses yeux étaient vides. Elle a fini par sortir de cet état. C'est une femme très forte. Elle était de nouveau sur pied six jours plus tard – quand bien même la cicatrice demeure. Ce n'est donc jamais facile pour les prisonniers quand l'un d'entre eux se suicide : ceux qui restent sont brisés.

L. S. – Donc vous apparteniez finalement à un groupe en prison?

A. E. – Bien sûr, vous devez appartenir à un groupe. Je suis toujours émo-tive quand j'évoque la prison. Quand je faisais du ballet, j'aimais bien *Esmeralda* d'après Victor Hugo. Une danseuse se trouve emprisonnée. J'ai été arrêtée la même semaine qu'une jeune femme russe – pour une affaire de drogue. Elle s'est suicidée la nuit de son arrestation. Je ne l'ai jamais vue; j'ai seulement été à l'endroit où elle s'était pendue. Je l'ai toujours imaginée en ex-danseuse. J'ai alors pensé à l'histoire d'un ballet sur la préparation d'un suicide. Une réécriture d'*Esmeralda*. C'est, je crois, le seul ballet dans lequel il y a une exécution. Une histoire pour moi. ■



EXTRAIT LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Née en 1967 dans une famille de la bourgeoisie dissidente turque, Asli Erdoğan a d'abord été chercheuse en physique nucléaire avant de se consacrer à l'écriture. Elle est l'auteure de plusieurs livres traduits en une quinzaine de langues. Chroniqueuse dans un journal pro-kurde, elle s'est beaucoup engagée pour les droits des femmes, les libertés publiques et la reconnaissance du génocide arménien. À l'été 2016, ses positions lui valent d'être accusée de propagande terroriste et arrêtée. Son emprisonnement suscite une vague d'indignation en Occident. Libérée en décembre 2016, l'écrivaine vit toujours dans la crainte des autorités turques.

ACTES SUD

L'Homme coquillage

Asli ERDOĞAN



L'Homme coquillage
(Kabuk Adam) par
Asli Erdoğan,
traduit du turc par
Julien Lapeyre de
Cabanes, 208 p.,
19,90 €. Copyright
Actes Sud. En librairie
le 7 mars.

LE LIVRE Brefs, incisifs, les romans d'Asli Erdoğan sont des coups de poing lancés au visage du patriarcat et de ses non-dits. Transformant leurs peurs en force et leurs fragilités en énergie, des femmes se débattent avec le poids des normes. Figures de l'indépendance et de l'obstination, elles ont l'insoumission en partage. « *Pendant vingt-cinq ans, je n'avais rien appris sur ce qu'était au fond vivre* », réalise la narratrice, une jeune chercheuse turque venue participer à un colloque universitaire sur une île des Caraïbes. Rebelle et à la marge, elle se tient à l'écart de ses collègues et flirte avec le danger en s'éloignant souvent de l'hôtel. Tout se crispe et tend vers sa rencontre avec Tony, un rasta noir au visage estropié, qui pêche et vend des coquillages sur la plage. Il est laid, elle est belle, mais ils se voient et

se comprennent. Un puissant magnétisme s'instaure alors. Entre deux averses tropicales, ils marchent, fument, évoquent leurs douleurs, avec la dureté respectueuse et lucide des gens qui s'aiment. « *Peut-être avait-il la clé d'un secret qui me rendrait le monde plus proche et plus sensible* », se demande-t-elle des années

plus tard, toujours hantée par le fantôme de l'homme coquillage. Sensuel et romantique, *L'Homme coquillage* – qui n'est autre que le premier roman d'Asli Erdoğan, paru en Turquie en 1994 – fait avancer les spectres d'une âme défiante et blessée : amour impossible, traumatisme sexuel et inconfort existentiel liés à l'exil, pouvoir corrupteur de l'Occident... S'unissant en un même élan vital, ils composent un magnifique chant de liberté, sombre et sinueux.

Estelle Lenartowicz



Il est certains êtres pour qui rien n'est plus douloureux que de se souvenir, surtout lorsque les souvenirs sont heureux. Ne pas savoir oublier. Implacable vengeance de la mémoire. Quand la moindre trace qui s'y imprime est vouée à devenir plaie béante.

La tentative de mettre en mots les moments que nous avons vécus ressemble à celle qui voudrait rendre impérissables des fleurs séchées en les glissant entre les pages d'un livre. Comme nous le savons tous, une histoire, eût-elle été vécue pour de vrai, ne donne jamais de la réalité qu'un reflet fort lointain, la ramenant à quelques vagues images et symboles. L'histoire que je vais raconter, une histoire terrible avec la Caraïbe pour décor, je l'ai vécue. Or je sais qu'à l'instant même où j'y mettrai le point final ne restera dans ma main qu'un résidu de vérité. Tous ces moments vécus, précieux autant que des diamants, me glisseront entre les doigts comme des gouttes d'eau. De l'immense océan de la réalité ne demeurera qu'une coquille vide échouée sur le sable. Je la presserai contre mon oreille et m'efforcerai de mettre en mots la chanson infinie qu'elle me soufflera. Autant que faire se peut, bien entendu.

Je vais vous raconter l'histoire de l'Homme Coquillage, l'histoire d'une île tropicale, d'un amour éclos dans les marécages du crime, de la torture et de la violence, un amour aussi âpre que le terreau qui l'a vu naître. L'histoire d'une force qui rend fou, d'une passion faite des rêves les plus secrets et de désirs jamais assouvis, d'une amitié miraculeuse scellée aux frontières de la vie et de la mort, l'histoire de cette peur par où commencent tous les désastres, cette peur si représentative de l'être humain, et de sa lâcheté, sa solitude désespérée.

Sous les tropiques, sur cette île éloignée de tout, j'ai appris que l'enfer et le paradis ne font qu'un, que seul un assassin peut être prophète, et qu'un homme, comme dans les séances de magie noire, peut en devenir un autre, car le contraire absolu de l'homme, c'est encore lui-même.

Il s'est écoulé presque un an depuis cette histoire. Un soir de mars à Istanbul, assise auprès du poêle, je songe à la chaleur étouffante des tropiques, à l'incessant et triste balancement des palmiers, je songe à l'océan. L'océan versatile dont la colère millénaire fouette les récifs de corail. C'était la première fois que je le voyais, majestueux, inaccessible, plus grand encore que tout ce que je pouvais imaginer. La source d'une immensité aussi vaste que la vie elle-même. Un prophète, un assassin, un sorcier. Alors, à ce moment-là seulement où je me suis souvenue de l'océan, j'ai revu devant moi Tony, l'Homme Coquillage. L'Homme Coquillage, de petite taille, aux larges cicatrices et aux yeux très noirs. Puis tout défile peu à peu dans mon esprit, les plages couvertes

de palmiers, la jetée de bois à l'entrée du ghetto, les coquillages, le voyage jusqu'à la pointe aux cocotiers, ce voyage qui m'avait arrachée à moi-même pour m'emporter avec lui dans un monde interdit, à la rencontre d'un autre homme. La mort, la peur, l'horreur, le désir, la pluie, la danse, les eaux noires, le crime, les nuages de nuit, le désir. Et l'amour. Et la perte. Le couteau brillant à la lueur blême d'un feu de camp au milieu de la nuit.

L'Homme Coquillage qui m'a appris le chant de l'océan, Tony l'Homme Coquillage que j'ai aimé d'un amour profond, féroce et irréel.

L'été où j'ai rencontré Tony, j'étais au bout du rouleau. Depuis presque deux ans, je travaillais dans le plus grand laboratoire de physique nucléaire d'Europe. Pour mes collègues, ma famille, mes amis de Turquie (à dire vrai je n'en avais pas un seul), j'avais une situation enviable et digne d'éloges. J'avais accumulé les diplômes des meilleures écoles un peu comme on empile des serviettes, et réussi, alors très jeune, à vingt-cinq ans, à faire partie du premier contingent d'étudiants turcs acceptés en thèse dans ce gigantesque laboratoire où les femmes par ailleurs ne représentaient qu'une proportion d'à peine cinq pour cent de l'ensemble des chercheurs en physique. Comme j'avais fait de la danse classique pendant de nombreuses années, que j'avais publié des nouvelles dans de petites revues éphémères, et même remporté quelques prix littéraires, on avait défini ma personnalité comme « versatile ». À l'instar du tas de serviettes toujours, j'avais fini par devenir la somme de ces quelques réussites institutionnelles et de ces quelques traits personnels qu'il m'était possible de marchander auprès des autres. Quant à moi-même, incapable de me sortir de la dépression ni de m'attacher à aucune idée, croyance ou autre personne, j'étais quelqu'un de très seul, un être pessimiste et continuellement malheureux. J'avais depuis longtemps perdu l'enthousiasme de vivre, si tant est que je l'eusse jamais eu. Mon histoire personnelle n'avait à mes yeux qu'une seule et même tonalité : les désillusions. Mes années d'enfance, marquées par la violence et une pression familiale écrasante, expliquaient que j'eusse du monde une perception comparable à celle d'un champ de bataille où oppresseurs et opprimés luttaient sans fin, et c'était encore, me semble-t-il, la perception la moins malhonnête. On m'avait expliqué depuis ma plus tendre enfance que je connaissais l'amour – ou cette chose que l'on appelle « amour » – aussi longtemps que je serais intelligente et brillante scolairement, mais personne ne m'avait jamais enseigné comment y parvenir. Ceux qui étaient entrés dans ma vie s'étaient fait un devoir de me briser tout en me cajolant. (Par la suite je me suis faite à l'idée que c'était là une façon ordinaire



qu'ont les hommes de traiter les femmes.) Et à cet âge-là, j'avais déjà fait le tour de toutes les maladies que les gens de constitution nerveuse attrapent au milieu de leur vie, colite, ulcères, asthme.

Pire encore, j'étais désespérée et aigrie comme une petite vieille qui sent venir la mort.

Le centre de recherche m'avait porté le coup fatal, comme la foudre abat sans peine un arbre déjà pourri de l'intérieur. La vaine fierté d'avoir été acceptée dans une telle institution s'était vite érodée, et il ne me restait pas d'autre choix que d'affronter la réalité. Cet endroit était, pour reprendre le jargon des physiciens eux-mêmes, un ghetto ou un monastère. De nous l'on attendait trois choses : travailler, travailler, travailler. Sans tomber malade, sans rien regretter, sans basculer dans la dépression, sans être amoureux, fonctionner sans accroc aussi parfaitement qu'un moteur d'avion. Sept jours par semaine, quatorze heures par jour, seize durant les périodes de tests ; rendre des rapports impeccables en vue de la prochaine réunion, faire des tours de garde enfermés dans des pièces minuscules et entièrement closes enfouies à cent mètres sous terre, passer ses lambeaux de nuits devant son ordinateur. J'avais beau être habituée à réviser des examens et à me consacrer pleinement à mon travail personnel, cet endroit me donnait l'impression d'être une paresseuse, une vraie tire-au-flanc. Quand bien même l'eussé-je voulu – et je ne le voulais pas –, il m'eût été impossible de ressembler aux « super-cerveaux », ces doctorants pleins d'ambition venus de Chine, du Japon ou d'Inde, qui ne faisaient que travailler comme des machines, ne lâchant leur ordinateur que le temps d'un sommeil forcé de trois ou quatre heures. Car l'existence ne m'était supportable qu'à certaines conditions : lire, écrire, danser de temps en temps, me perdre dans les rues. On me l'avait fait payer très cher, mon salaire avait été suspendu, ma carrière touchait déjà à sa fin.

Pour pouvoir survivre dans pareil endroit, il était nécessaire de n'avoir aucune passion, aucune relation en dehors du travail, il fallait apprendre à s'oublier soi-même, à négliger son corps, à réprimer la plupart de ses émotions. D'une manière ou d'une autre, chaque membre du laboratoire montrait des signes de délabrement psychique et d'immense solitude. Comme en prison, les relations humaines étaient limitées par un carcan de règles invisibles. Une ambition frénétique, l'espionnage, l'insensibilité, la paranoïa, l'insatisfaction sexuelle, l'alcoolisme généralisé, voire la schizophrénie. Un milieu putride. J'étais dans l'institution la plus productive mais aussi la plus inhumaine du genre humain, et telle une fleur plantée en mauvaise terre, je me desséchais à vue d'œil.

Maya, ma seule amie, résumait ainsi la situation : « En ces lieux, si en tournant la tête vous apercevez

votre meilleur ami en train de se braquer un flingue sur la tempe, vous ne trouverez ni la force ni même l'envie d'intervenir. » J'ajoutais pour ma part : « Mais de toute façon, vous n'avez pas d'amis. » Nous avions en réalité beaucoup de chance, Maya et moi, d'avoir réussi à nouer et à maintenir une amitié extraordinaire. Maya était une folle, une écervelée, une Grecque, et même une vraie Grecque. Homère, les tragédies antiques, Cavafis, la mer couleur de vin, tout ça vibrail dans ses grands yeux noirs. Elle récitait par cœur des vers de l'*Illiade*, de *Macbeth* et d'Omar Khayyam. Elle parlait couramment trois langues et dans chacune d'elles savait écrire des poèmes d'une beauté stupéfiante. Elle était très intelligente et sensible, qualités qui, lorsqu'elles sont réunies chez une femme, lui assurent de courir tout droit à la catastrophe. Depuis des années qu'on l'avait diagnostiquée « maniaque-dépressive », Maya était obligée de suivre un traitement. De même que j'étais une ancienne ballerine, elle était peintre et débordait de talent. Elle aimait la physique, les poèmes, la danse, l'alcool, son chat, les hommes avec qui elle couchait, à la folie, passionnément, mortellement.

Un dimanche soir, à la fin de l'été de ma première année au laboratoire, j'étais passée devant son bureau, *La Méprise* de Nabokov sous le bras. Nous travaillions dans le même couloir ; ma curiosité était depuis longtemps excitée par ce visage pensif aux noirs yeux de chagrin que je voyais jour et nuit posés sur l'écran de l'ordinateur. À l'époque, je lui trouvais une ressemblance avec une statue de divinité antique, une déesse de la fécondité aux larges hanches, toujours assise et perdue dans ses pensées. J'étais intimidée par sa façon de travailler sans relâche, la stricte discipline qu'elle s'imposait, l'air sérieux sans complaisance de son profil grec aux traits saillants, et je me contentais chaque fois de passer devant sa porte le plus discrètement possible. Ce soir-là elle avait relevé les yeux de son écran et avec un grand sourire m'avait invitée à entrer.

« Ah, tu lis Nabokov ? » Nous avions parlé de littérature pendant des heures ; *Lolita*, le roman russe, les femmes écrivains... Jusqu'alors je n'avais jamais rencontré d'autre physicien qui s'intéressât à la littérature, mais dans le cas de Maya il me semblait avoir senti, dès les premiers jours, que la passion qu'elle lui vouait était profonde et authentique. Une semaine plus tard – je m'arrêtais désormais chaque jour à son bureau pour y passer avec elle quelques minutes de bonheur unique –, elle m'avait raconté qu'elle avait tenté de se tuer en avalant deux verres d'eau et une soixantaine de somnifères violets. Aussitôt après me l'avoir dit, elle s'était levée, avait rassemblé ses dossiers en vitesse et s'en était allée à une réunion. J'étais restée clouée sur ma chaise, les yeux gorgés de



larmes. Le soir suivant, quand à mon tour je lui avais raconté semblable expérience, nous avons compris que nous étions condamnées à nous cramponner l'une à l'autre sans pouvoir nous séparer, comme deux sœurs siamoises qu'un tragique miracle soude à jamais. Sans ce soutien mutuel, notre vie serait devenue un enfer; chaque fois que la dépression s'abattait sur nous comme une pluie d'hiver, que nous nous sentions abandonnées, humiliées, et que cette idée du suicide qui nous poursuivait comme un cobra revenait siffler dans nos têtes, l'une était là pour sauver l'autre. Notre relation pouvait ressembler à une amitié de prisonniers ou de recrues du service militaire, du moins était-elle animée par la loyauté, mais elle était aussi issue de la rencontre de douleurs identiques, de passés semblables, d'un esprit commun. Nous étions tantôt deux miroirs où chacune trouvait son reflet, tantôt un prolongement de l'autre, et ainsi réussissions-nous parfois à survivre rien qu'en insufflant à l'autre ce qu'il nous restait de forces. « La Grecque et la Turque copines comme cochons » était devenu un duo célèbre dans tout le laboratoire; et je suis sûre que les machos de ce monde scientifique pensaient que nous étions lesbiennes.

Si Maya n'avait pas participé au séminaire de physique des hautes énergies qui se tenait sur la petite île caribéenne de Sainte-Croix – l'une des îles Vierges américaines –, je n'y aurais sûrement pas candidaté. Je me fichais à vrai dire pas mal d'assister aux leçons que les stars de la physique mondiale allaient dispenser lors de cette université d'été financée par l'Otan. C'était plutôt la perspective d'un voyage tous frais payés aux Caraïbes qui m'avait fait céder; pour une pauvre Turque comme moi, c'est le genre d'occasion qui ne se présente qu'une fois dans une vie. J'étais néanmoins avertie des conditions de séjour, en aucun cas des vacances, à raison d'au moins huit heures par jour de travail intensif sur le sujet de recherche du professeur qui dirigeait le séminaire. Quoi qu'il arrive, je connaissais suffisamment les physiciens pour deviner quel genre d'ambiance nous attendait là-bas. Par trente-cinq degrés à l'ombre au bord de l'océan, ces gens fades et insipides n'allaient s'occuper que de résoudre des problèmes de physique, sans parler, penser, ni s'intéresser à rien d'autre. Les Caraïbes, elles, m'enchantaient, je leur associais d'innombrables mystères.

Des milliers, des dizaines de milliers d'îles baptisées d'après les Indiens caraïbes (le toponyme est tout ce qu'il reste d'eux, tragique ironie de leur extermination), peuple de grande race que les Espagnols massacrèrent pour s'emparer de leur or. Archipels, récifs de corail, minuscules points semés sur l'océan. La tribu des Arawaks qui se suicida collectivement avec un poison à base de manioc, dans une grotte

secrète des montagnes où ils s'étaient réfugiés après avoir fui l'esclavage; les Africains arrachés à leur patrie et dont le sort devait se jouer dans les mines et les plantations; les chants funèbres, les cris et le bruit du fouet se propageant tel un nuage de honte au-dessus de l'océan; les révoltes, les mutineries d'esclaves, les crimes, les guerres, les pirates, les bagnes (îles du Diable et des Lépreux!); la révolution cubaine, les cérémonies de sorcellerie, le vaudou, la magie obi; la Jamaïque, la samba, le calypso, et le reggae, musique de la révolte nègre. Les hommes rouges et les hommes noirs, qui pour la première fois firent connaissance avec l'avidité sanguinaire de l'homme blanc, et le combattirent sur ces terres qui enfantèrent une culture immensément riche, originale et métissée, fruit de siècles de haines et de douleurs. Une culture mêlant l'honneur et le courage des Amérindiens à la rage de vivre des Africains et à l'ambition des Européens. L'île de Sainte-Croix, bien qu'à peine grande de deux cents kilomètres carrés, avait été le théâtre historique de la première guerre entre Blancs et Indiens. C'était là, dans la baie des Flèches, que les « conquérants » épuisés amenés par Christophe Colomb, ces pillards sauvages, avaient foulé pour la première fois la terre du « Nouveau Monde ». Voisine immédiate de celle de Sainte-Croix, l'île de Saint-Thomas avait vu ses esclaves menés par un Spartacus noir, dont on ignore jusqu'au nom, se soulever contre leurs maîtres blancs. Chacune de ces îles nommées en l'honneur de la légende biblique des onze mille vierges sacrifiées regorgeait de tragédies et de héros oubliés qu'aucun texte n'avait jamais mentionnés. (Car là-bas, c'est l'homme blanc qui écrit l'histoire.) C'était à eux que je pensais en montant dans l'avion qui décollait d'Atlanta. Et lorsque je pris place à côté de ces hommes que je ne connaissais que trop bien, avec leurs lunettes, leur barbe et leurs livres de physique sur les genoux, je fis en sorte que rien ne pût laisser deviner que j'avais un quelconque rapport avec la physique. J'essayais de lire un livre de Cabrera Infante qui parlait de Cuba, mais je frémissais d'enthousiasme à l'idée d'être en train de m'envoler pour les terres chargées de légendes des îles tropicales. À Porto Rico où il fit escale, l'avion fut vidé de ses passagers « normaux » et se remplit de physiciens. Lunettes de soleil et chapeau de paille, Maya faisait partie du dernier groupe à monter dans l'avion. Elle m'accueillit avec un cri d'étonnement: elle arrivait directement d'Europe, tandis que pour ma part, j'avais erré une semaine dans New York.

Sans même regarder son numéro de siège, elle s'assit à côté de moi.



BULLETIN SEMESTRIEL

Petit rappel de quelques ouvrages défendus dans nos pages depuis janvier, et que nous aimons toujours autant !

4321, ce n'est pas un compte à rebours, mais le titre de l'énorme (et très réussi) roman de **Paul Auster** (Actes Sud), paru en janvier, qui a lancé un premier semestre 2018 riche en belles découvertes. Autre « monstre » éditorial, les cinq cents *Microfictions 2018* de **Régis Jauffret** confirment le génie de l'auteur dans la forme courte (justement salué par le Goncourt de la nouvelle). On aura également été agréablement surpris par le roman d'inspiration autobiographique d'**Isabelle Carré**, *Les Réveurs* (Grasset, salué par le Prix RTL-Lire) et par l'ambition flamboyante d'un **Patrick Grainville** à son meilleur, avec sa *Falaise des fous* (Seuil) autour du milieu des impressionnistes. Et le succès de la suite d'*Au revoir là-haut* – *Couleurs de l'incendie* de **Pierre Lemaitre** (Albin Michel) – entérine l'amour du public pour son auteur.

La littérature étrangère n'aura pas été en reste, avec une magnifique héroïne : Turtle, l'épatante adolescente de la révélation du début d'année, *My Absolute Darling* de

Gabriel Tallent (Gallmeister). La subtilité de *L'Homme coquillage*, d'**Asli Erdogan**, (Actes Sud) nous aura séduits, tout comme la générosité romanesque de **Carlos Ruiz Zafón**, avec *Le Labyrinthe des esprits* (Actes Sud), et le jeu littéraire du *Cas Fitzgerald* de **John Grisham** (JC Lattès).

Cet été, n'hésitez pas à plonger dans le dernier tome de l'*Histoire de la sexualité*, de **Michel Foucault**, intitulé *Les Aveux de la chair* (Gallimard); dans la biographie – qui fait d'ores et déjà autorité – de Vercingétorix, signée **Jean-Louis Brunaux** (Gallimard); ou dans *La France d'hier* – celle d'avant 68 – telle qu'elle est décrite par **Jean-Pierre Le Goff** (Stock).

Enfin, comment oublier ce qui constitue le choc littéraire de ces six derniers mois : la description minutieuse de l'attentat de *Charlie Hebdo* et l'évocation implacable de la reconstruction, aussi bien physique que mentale, d'un individu ? Vous aurez certainement reconnu *Le Lambeau* de **Philippe Lançon** (Gallimard).

Baptiste Liger





EXTRAIT LITTÉRAIRE ÉTRANGÈRE

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Née en 1967 dans une famille de la bourgeoisie dissidente turque, Asli Erdoğan a d'abord été chercheuse en physique nucléaire avant de se consacrer à l'écriture. Elle est l'auteure de plusieurs livres traduits en une quinzaine de langues. Chroniqueuse dans un journal pro-kurde, elle s'est beaucoup engagée pour les droits des femmes, les libertés publiques et la reconnaissance du génocide arménien. À l'été 2016, ses positions lui valent d'être accusée de propagande terroriste et arrêtée. Son emprisonnement suscite une vague d'indignation en Occident. Libérée en décembre 2016, l'écrivaine vit toujours dans la crainte des autorités turques.

ACTES SUD

L'Homme coquillage

Asli ERDOĞAN



L'Homme coquillage (Kabuk Adam) par Asli Erdoğan, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, 208 p., 19,90 €. Copyright Actes Sud. En librairie le 7 mars.

LE LIVRE Brefs, incisifs, les romans d'Asli Erdoğan sont des coups de poing lancés au visage du patriarcat et de ses non-dits. Transformant leurs peurs en force et leurs fragilités en énergie, des femmes se débattent avec le poids des normes. Figures de l'indépendance et de l'obstination, elles ont l'insoumission en partage. « *Pendant vingt-cinq ans, je n'avais rien appris sur ce qu'était au fond vivre* », réalise la narratrice, une jeune chercheuse turque venue participer à un colloque universitaire sur une île des Caraïbes. Rebelle et à la marge, elle se tient à l'écart de ses collègues et flirte avec le danger en s'éloignant souvent de l'hôtel. Tout se crispe et tend vers sa rencontre avec Tony, un rasta noir au visage estropié, qui pêche et vend des coquillages sur la plage. Il est laid, elle est belle, mais ils se voient et

se comprennent. Un puissant magnétisme s'instaure alors. Entre deux averses tropicales, ils marchent, fument, évoquent leurs douleurs, avec la dureté respectueuse et lucide des gens qui s'aiment. « *Peut-être avait-il la clé d'un secret qui me rendrait le monde plus proche et plus sensible* », se demande-t-elle des années

plus tard, toujours hantée par le fantôme de l'homme coquillage. Sensuel et romantique, *L'Homme coquillage* – qui n'est autre que le premier roman d'Asli Erdoğan, paru en Turquie en 1994 – fait avancer les spectres d'une âme défiante et blessée : amour impossible, traumatisme sexuel et inconfort existentiel liés à l'exil, pouvoir corrupteur de l'Occident... S'unissant en un même élan vital, ils composent un magnifique chant de liberté, sombre et sinueux.

Estelle Lenartowicz



Il est certains êtres pour qui rien n'est plus douloureux que de se souvenir, surtout lorsque les souvenirs sont heureux. Ne pas savoir oublier. Implacable vengeance de la mémoire. Quand la moindre trace qui s'y imprime est vouée à devenir plaie béante.

La tentative de mettre en mots les moments que nous avons vécus ressemble à celle qui voudrait rendre impérissables des fleurs séchées en les glissant entre les pages d'un livre. Comme nous le savons tous, une histoire, eût-elle été vécue pour de vrai, ne donne jamais de la réalité qu'un reflet fort lointain, la ramenant à quelques vagues images et symboles. L'histoire que je vais raconter, une histoire terrible avec la Caraïbe pour décor, je l'ai vécue. Or je sais qu'à l'instant même où j'y mettrai le point final ne restera dans ma main qu'un résidu de vérité. Tous ces moments vécus, précieux autant que des diamants, me glisseront entre les doigts comme des gouttes d'eau. De l'immense océan de la réalité ne demeurera qu'une coquille vide échouée sur le sable. Je la presserai contre mon oreille et m'efforcerai de mettre en mots la chanson infinie qu'elle me soufflera. Autant que faire se peut, bien entendu.

Je vais vous raconter l'histoire de l'Homme Coquillage, l'histoire d'une île tropicale, d'un amour éclos dans les marécages du crime, de la torture et de la violence, un amour aussi âpre que le terreau qui l'a vu naître. L'histoire d'une force qui rend fou, d'une passion faite des rêves les plus secrets et de désirs jamais assouvis, d'une amitié miraculeuse scellée aux frontières de la vie et de la mort, l'histoire de cette peur par où commencent tous les désastres, cette peur si représentative de l'être humain, et de sa lâcheté, sa solitude désespérée.

Sous les tropiques, sur cette île éloignée de tout, j'ai appris que l'enfer et le paradis ne font qu'un, que seul un assassin peut être prophète, et qu'un homme, comme dans les séances de magie noire, peut en devenir un autre, car le contraire absolu de l'homme, c'est encore lui-même.

Il s'est écoulé presque un an depuis cette histoire. Un soir de mars à Istanbul, assise auprès du poêle, je songe à la chaleur étouffante des tropiques, à l'incessant et triste balancement des palmiers, je songe à l'océan. L'océan versatile dont la colère millénaire fouette les récifs de corail. C'était la première fois que je le voyais, majestueux, inaccessible, plus grand encore que tout ce que je pouvais imaginer. La source d'une immensité aussi vaste que la vie elle-même. Un prophète, un assassin, un sorcier. Alors, à ce moment-là seulement où je me suis souvenue de l'océan, j'ai revu devant moi Tony, l'Homme Coquillage. L'Homme Coquillage, de petite taille, aux larges cicatrices et aux yeux très noirs. Puis tout défile peu à peu dans mon esprit, les plages couvertes

de palmiers, la jetée de bois à l'entrée du ghetto, les coquillages, le voyage jusqu'à la pointe aux cocotiers, ce voyage qui m'avait arrachée à moi-même pour m'emporter avec lui dans un monde interdit, à la rencontre d'un autre homme. La mort, la peur, l'horreur, le désir, la pluie, la danse, les eaux noires, le crime, les nuages de nuit, le désir. Et l'amour. Et la perte. Le couteau brillant à la lueur blême d'un feu de camp au milieu de la nuit.

L'Homme Coquillage qui m'a appris le chant de l'océan, Tony l'Homme Coquillage que j'ai aimé d'un amour profond, féroce et irréel.

L'été où j'ai rencontré Tony, j'étais au bout du rouleau. Depuis presque deux ans, je travaillais dans le plus grand laboratoire de physique nucléaire d'Europe. Pour mes collègues, ma famille, mes amis de Turquie (à dire vrai je n'en avais pas un seul), j'avais une situation enviable et digne d'éloges. J'avais accumulé les diplômes des meilleures écoles un peu comme on empile des serviettes, et réussi, alors très jeune, à vingt-cinq ans, à faire partie du premier contingent d'étudiants turcs acceptés en thèse dans ce gigantesque laboratoire où les femmes par ailleurs ne représentaient qu'une proportion d'à peine cinq pour cent de l'ensemble des chercheurs en physique. Comme j'avais fait de la danse classique pendant de nombreuses années, que j'avais publié des nouvelles dans de petites revues éphémères, et même remporté quelques prix littéraires, on avait défini ma personnalité comme « versatile ». À l'instar du tas de serviettes toujours, j'avais fini par devenir la somme de ces quelques réussites institutionnelles et de ces quelques traits personnels qu'il m'était possible de marchander auprès des autres. Quant à moi-même, incapable de me sortir de la dépression ni de m'attacher à aucune idée, croyance ou autre personne, j'étais quelqu'un de très seul, un être pessimiste et continuellement malheureux. J'avais depuis longtemps perdu l'enthousiasme de vivre, si tant est que je l'eusse jamais eu. Mon histoire personnelle n'avait à mes yeux qu'une seule et même tonalité : les désillusions. Mes années d'enfance, marquées par la violence et une pression familiale écrasante, expliquaient que j'eusse du monde une perception comparable à celle d'un champ de bataille où oppresseurs et opprimés luttaient sans fin, et c'était encore, me semble-t-il, la perception la moins malhonnête. On m'avait expliqué depuis ma plus tendre enfance que je connaîtrais l'amour – ou cette chose que l'on appelle « amour » – aussi longtemps que je serais intelligente et brillante scolairement, mais personne ne m'avait jamais enseigné comment y parvenir. Ceux qui étaient entrés dans ma vie s'étaient fait un devoir de me briser tout en me cajolant. (Par la suite je me suis faite à l'idée que c'était là une façon ordinaire



qu'ont les hommes de traiter les femmes.) Et à cet âge-là, j'avais déjà fait le tour de toutes les maladies que les gens de constitution nerveuse attrapent au milieu de leur vie, colite, ulcères, asthme.

Pire encore, j'étais désespérée et aigrie comme une petite vieille qui sent venir la mort.

Le centre de recherche m'avait porté le coup fatal, comme la foudre abat sans peine un arbre déjà pourri de l'intérieur. La vaine fierté d'avoir été acceptée dans une telle institution s'était vite érodée, et il ne me restait pas d'autre choix que d'affronter la réalité. Cet endroit était, pour reprendre le jargon des physiciens eux-mêmes, un ghetto ou un monastère. De nous l'on attendait trois choses : travailler, travailler, travailler. Sans tomber malade, sans rien regretter, sans basculer dans la dépression, sans être amoureux, fonctionner sans accroc aussi parfaitement qu'un moteur d'avion. Sept jours par semaine, quatorze heures par jour, seize durant les périodes de tests ; rendre des rapports impeccables en vue de la prochaine réunion, faire des tours de garde enfermés dans des pièces minuscules et entièrement closes enfouies à cent mètres sous terre, passer ses lambeaux de nuits devant son ordinateur. J'avais beau être habituée à réviser des examens et à me consacrer pleinement à mon travail personnel, cet endroit me donnait l'impression d'être une paresseuse, une vraie tire-au-flanc. Quand bien même l'eussé-je voulu – et je ne le voulais pas –, il m'eût été impossible de ressembler aux « super-cerveaux », ces doctorants pleins d'ambition venus de Chine, du Japon ou d'Inde, qui ne faisaient que travailler comme des machines, ne lâchant leur ordinateur que le temps d'un sommeil forcé de trois ou quatre heures. Car l'existence ne m'était supportable qu'à certaines conditions : lire, écrire, danser de temps en temps, me perdre dans les rues. On me l'avait fait payer très cher, mon salaire avait été suspendu, ma carrière touchait déjà à sa fin.

Pour pouvoir survivre dans pareil endroit, il était nécessaire de n'avoir aucune passion, aucune relation en dehors du travail, il fallait apprendre à s'oublier soi-même, à négliger son corps, à réprimer la plupart de ses émotions. D'une manière ou d'une autre, chaque membre du laboratoire montrait des signes de délabrement psychique et d'immense solitude. Comme en prison, les relations humaines étaient limitées par un carcan de règles invisibles. Une ambition frénétique, l'espionnage, l'insensibilité, la paranoïa, l'insatisfaction sexuelle, l'alcoolisme généralisé, voire la schizophrénie. Un milieu putride. J'étais dans l'institution la plus productive mais aussi la plus inhumaine du genre humain, et telle une fleur plantée en mauvaise terre, je me desséchais à vue d'œil.

Maya, ma seule amie, résumait ainsi la situation : « En ces lieux, si en tournant la tête vous apercevez

votre meilleur ami en train de se braquer un flingue sur la tempe, vous ne trouverez ni la force ni même l'envie d'intervenir. » J'ajoutais pour ma part : « Mais de toute façon, vous n'avez pas d'amis. » Nous avions en réalité beaucoup de chance, Maya et moi, d'avoir réussi à nouer et à maintenir une amitié extraordinaire. Maya était une folle, une écervelée, une Grecque, et même une vraie Grecque. Homère, les tragédies antiques, Cavafis, la mer couleur de vin, tout ça vibrail dans ses grands yeux noirs. Elle récitait par cœur des vers de *l'Iliade*, de *Macbeth* et d'Omar Khayyam. Elle parlait couramment trois langues et dans chacune d'elles savait écrire des poèmes d'une beauté stupéfiante. Elle était très intelligente et sensible, qualités qui, lorsqu'elles sont réunies chez une femme, lui assurent de courir tout droit à la catastrophe. Depuis des années qu'on l'avait diagnostiquée « maniaco-dépressive », Maya était obligée de suivre un traitement. De même que j'étais une ancienne ballerine, elle était peintre et débordait de talent. Elle aimait la physique, les poèmes, la danse, l'alcool, son chat, les hommes avec qui elle couchait, à la folie, passionnément, mortellement.

Un dimanche soir, à la fin de l'été de ma première année au laboratoire, j'étais passée devant son bureau, *La Méprise* de Nabokov sous le bras. Nous travaillions dans le même couloir ; ma curiosité était depuis longtemps excitée par ce visage pensif aux noirs yeux de chagrin que je voyais jour et nuit posés sur l'écran de l'ordinateur. À l'époque, je lui trouvais une ressemblance avec une statue de divinité antique, une déesse de la fécondité aux larges hanches, toujours assise et perdue dans ses pensées. J'étais intimidée par sa façon de travailler sans relâche, la stricte discipline qu'elle s'imposait, l'e sérieux sans complaisance de son profil grec aux traits saillants, et je me contentais chaque fois de passer devant sa porte le plus discrètement possible. Ce soir-là elle avait relevé les yeux de son écran et avec un grand sourire m'avait invitée à entrer.

« Ah, tu lis Nabokov ? » Nous avions parlé de littérature pendant des heures ; *Lolita*, le roman russe, les femmes écrivains... Jusqu'alors je n'avais jamais rencontré d'autre physicien qui s'intéressât à la littérature, mais dans le cas de Maya il me semblait avoir senti, dès les premiers jours, que la passion qu'elle lui vouait était profonde et authentique. Une semaine plus tard – je m'arrêtais désormais chaque jour à son bureau pour y passer avec elle quelques minutes de bonheur unique –, elle m'avait raconté qu'elle avait tenté de se tuer en avalant deux verres d'eau et une soixantaine de somnifères violets. Aussitôt après me l'avoir dit, elle s'était levée, avait rassemblé ses dossiers en vitesse et s'en était allée à une réunion. J'étais restée clouée sur ma chaise, les yeux gorgés de



larmes. Le soir suivant, quand à mon tour je lui avais raconté semblable expérience, nous avions compris que nous étions condamnées à nous cramponner l'une à l'autre sans pouvoir nous séparer, comme deux sœurs siamoises qu'un tragique miracle soude à jamais. Sans ce soutien mutuel, notre vie serait devenue un enfer ; chaque fois que la dépression s'abattait sur nous comme une pluie d'hiver, que nous nous sentions abandonnées, humiliées, et que cette idée du suicide qui nous poursuivait comme un cobra revenait siffler dans nos têtes, l'une était là pour sauver l'autre. Notre relation pouvait ressembler à une amitié de prisonniers ou de recrues du service militaire, du moins était-elle animée par la loyauté, mais elle était aussi issue de la rencontre de douleurs identiques, de passés semblables, d'un esprit commun. Nous étions tantôt deux miroirs où chacune trouvait son reflet, tantôt un prolongement de l'autre, et ainsi réussissions-nous parfois à survivre rien qu'en insufflant à l'autre ce qu'il nous restait de forces. « La Grecque et la Turque copines comme cochons » était devenu un duo célèbre dans tout le laboratoire ; et je suis sûre que les machos de ce monde scientifique pensaient que nous étions lesbiennes.

Si Maya n'avait pas participé au séminaire de physique des hautes énergies qui se tenait sur la petite île caribéenne de Sainte-Croix – l'une des îles Vierges américaines –, je n'y aurais sûrement pas candidaté. Je me fichais à vrai dire pas mal d'assister aux leçons que les stars de la physique mondiale allaient dispenser lors de cette université d'été financée par l'Otan. C'était plutôt la perspective d'un voyage tous frais payés aux Caraïbes qui m'avait fait céder ; pour une pauvre Turque comme moi, c'est le genre d'occasion qui ne se présente qu'une fois dans une vie. J'étais néanmoins avertie des conditions de séjour, en aucun cas des vacances, à raison d'au moins huit heures par jour de travail intensif sur le sujet de recherche du professeur qui dirigeait le séminaire. Quoi qu'il arrive, je connaissais suffisamment les physiciens pour deviner quel genre d'ambiance nous attendait là-bas. Par trente-cinq degrés à l'ombre au bord de l'océan, ces gens fades et insipides n'allaient s'occuper que de résoudre des problèmes de physique, sans parler, penser, ni s'intéresser à rien d'autre. Les Caraïbes, elles, m'enchantaient, je leur associais d'innombrables mystères.

Des milliers, des dizaines de milliers d'îles baptisées d'après les Indiens caraïbes (le toponyme est tout ce qu'il reste d'eux, tragique ironie de leur extermination), peuple de grande race que les Espagnols massacrèrent pour s'emparer de leur or. Archipels, récifs de corail, minuscules points semés sur l'océan. La tribu des Arawaks qui se suicida collectivement avec un poison à base de manioc, dans une grotte

secrète des montagnes où ils s'étaient réfugiés après avoir fui l'esclavage ; les Africains arrachés à leur patrie et dont le sort devait se jouer dans les mines et les plantations ; les chants funèbres, les cris et le bruit du fouet se propageant tel un nuage de honte au-dessus de l'océan ; les révoltes, les mutineries d'esclaves, les crimes, les guerres, les pirates, les bagnes (îles du Diable et des Lépreux !) ; la révolution cubaine, les cérémonies de sorcellerie, le vaudou, la magie obi ; la Jamaïque, la samba, le calypso, et le reggae, musique de la révolte nègre. Les hommes rouges et les hommes noirs, qui pour la première fois firent connaissance avec l'avidité sanguinaire de l'homme blanc, et le combattirent sur ces terres qui enfantèrent une culture immensément riche, originale et métissée, fruit de siècles de haines et de douleurs. Une culture mêlant l'honneur et le courage des Amérindiens à la rage de vivre des Africains et à l'ambition des Européens. L'île de Sainte-Croix, bien qu'à peine grande de deux cents kilomètres carrés, avait été le théâtre historique de la première guerre entre Blancs et Indiens. C'était là, dans la baie des Flèches, que les « conquérants » épuisés amenés par Christophe Colomb, ces pillards sauvages, avaient foulé pour la première fois la terre du « Nouveau Monde ». Voisine immédiate de celle de Sainte-Croix, l'île de Saint-Thomas avait vu ses esclaves menés par un Spartacus noir, dont on ignore jusqu'au nom, se soulever contre leurs maîtres blancs. Chacune de ces îles nommées en l'honneur de la légende biblique des onze mille vierges sacrifiées regorgeait de tragédies et de héros oubliés qu'aucun texte n'avait jamais mentionnés. (Car là-bas, c'est l'homme blanc qui écrit l'histoire.) C'était à eux que je pensais en montant dans l'avion qui décollait d'Atlanta. Et lorsque je pris place à côté de ces hommes que je ne connaissais que trop bien, avec leurs lunettes, leur barbe et leurs livres de physique sur les genoux, je fis en sorte que rien ne pût laisser deviner que j'avais un quelconque rapport avec la physique. J'essayais de lire un livre de Cabrera Infante qui parlait de Cuba, mais je frémissais d'enthousiasme à l'idée d'être en train de m'envoler pour les terres chargées de légendes des îles tropicales. À Porto Rico où il fit escale, l'avion fut vidé de ses passagers « normaux » et se remplit de physiciens. Lunettes de soleil et chapeau de paille, Maya faisait partie du dernier groupe à monter dans l'avion. Elle m'accueillit avec un cri d'étonnement : elle arrivait directement d'Europe, tandis que pour ma part, j'avais erré une semaine dans New York.

Sans même regarder son numéro de siège, elle s'assit à côté de moi.



ASLI ERDOGAN

En publiant ce premier roman, Actes Sud démontre, s'il en était encore besoin, l'immensité du talent d'ASLI ERDOGAN, écrivaine turque tout juste récompensée le 16 mars dernier des insignes de Chevalier des Arts et des Lettres.

Par ANAÏS BALLIN

Librairie Les Mots et les Choses (Boulogne-Billancourt)

ACTES SUD, éditeur de l'auteure turque en France, publie ces jours-ci *L'Homme coquillage*, premier roman de l'écrivaine Asli Erdogan dont on parle beaucoup depuis quelques mois. Loin de l'opportunisme de la récupération d'une notoriété à la fois médiatique, politique et intellectuelle, on trouve un véritable sens à la lecture de cette œuvre où tout, tout ce qui nous transcende, nous tord, nous marque durablement, y est présent : la sensualité exacerbée, l'écriture hypersensible, le désespoir ambiant, la révolte, la colère. Il y a aussi la violence, latente, réelle, crue et qui habite les personnages, tout autant que l'auteure. Et puis la passion : qu'elle soit pour l'amour ou la liberté, par-dessus tout. Dans *L'Homme coquillage*, Asli Erdogan raconte l'histoire d'une femme, en même temps qu'elle raconte celle d'un monde teinté de cynisme et d'hyper-performance à outrance. Elle raconte l'histoire d'une société dont les

humanités et les rouages sont aux antipodes les uns des autres. Elle raconte l'amour et l'amitié. De celles qui surgissent lorsque l'on ne les attend pas, qui nous sauvent de quelque chose, à un instant T. Avec ce lyrisme qui lui est si caractéristique, avec une certaine dose d'humour et cette capacité à doter ses personnages d'une propension infinie à l'autodérision, avec une lucidité à toute épreuve sur le monde, mais avant tout sur elle-même, sur ce qu'elle est et ce qui transparait d'elle dans ses romans, la romancière nous entraîne inexorablement et nous pousse au passage dans des retranchements que l'on explore avec elle de page en page.



Asli Erdogan
L'Homme coquillage
Traduit du turc
par Julien Lapeyre
de Cabanes
Actes Sud
208 p., 19,90 €

★ ► Lu & conseillé par
J. Giraudon
Lib. Almora
(Paris)
C. Gilquin
Lib. L'Arbre à lettres
(Paris)
V. Schopp
Lib. L'Arbre à mots
(Rochefort)
G. Calmet
Lib. Syllabes
(Millau)



ALLEZ-Y

BRUXELLES

Sur la route avec Asli Erdogan



les plus en vue de la littérature turque d'aujourd'hui, a accepté la présidence d'honneur de la manifestation. Elle prendra part à des rencontres et débats portant sur son œuvre et sur son engagement. Son premier roman, *L'homme coquillage*, que publie pour la première fois Actes Sud, sera disponible en avant-première à la foire. Autour d'elle, quelques invités d'exception parmi lesquels Tierno Monénembo, écrivain guinéen francophone, Caryl Férey, Enki Bilal, Amélie Nothomb, Lucie Pierrat-Pajot ou Catherine Girard-Audet.

Du 15 au 25 février, Bruxelles connaîtra pour l'occasion sa plus grande chasse aux livres : plus de 1 000 ouvrages, dont les auteurs seront présents en dédicace à Tour & taxis, cachés dans différents quartiers de la capitale, à retrouver avec l'application de géolocalisation Nearo. La jeune équipe de la foire, autour du commissaire Gregory Laurent, d'Elvira Kas et de Laura Blanco Suarez, prépare déjà l'édition 2019, celle des 50 ans.

Du 22 au 25 février.

La 48^e Foire du livre de Bruxelles, à Tour & taxis, aura pour thème « Sur la route ». Pour la première fois, une nouvelle scène dédiée aux lettres d'Afrique-Caraïbes-Pacifique et concernant une quinzaine de pays sera proposée. La programmation mettra en valeur les écrits de l'exil et de l'itinérance, sous le signe de la liberté d'expression – et de circulation. Asli Erdogan, une des voix

Michel Puche



La lumière des ombres

7 mars > ROMAN Turquie

Le premier roman d'Asli Erdogan naviguait déjà entre la noirceur et les raies de lumière. Une femme y renoue avec la vie.

Elle est devenue le symbole d'une Turquie qui réprime et opprime la liberté d'expression. Mais Asli Erdogan reste avant tout une immense écrivaine. « *Le contraire absolu de l'homme, c'est encore lui-même* », écrit celle qui l'a vu sous tous ses angles. Elle-même lutte depuis longtemps contre les sangles du désespoir qui l'étrangle. « *J'ai besoin de quelque chose qui donne forme à ma vie.* » Ce sera l'écriture. Son premier choix s'était toutefois porté sur un autre domaine. Tout comme l'héroïne de son premier roman, la romancière travaillait jadis « *dans le plus grand laboratoire de physique du monde* ». Un univers pourtant étriqué, entièrement consacré à la recherche.

Un séminaire aux Caraïbes représente un bol d'air inespéré pour son personnage. Mais l'ennui s'il génère, son atmosphère contrainte



Asli Erdogan

sont tels qu'elle préfère explorer la part sauvage de l'île. L'occasion de se pencher sur son malaise persistant. « *J'avais besoin de régurgiter toute la saleté qui macérait en moi. La solitude est intérieure. Chaque être humain porte en lui un gouffre... J'étais à l'image de mes émotions, amputées, castrées, avortées.* » Une rencontre avec l'Homme Coquillage l'éveille à d'autres possibles. Au premier abord, il est laid, repoussant et recouvert de multiples cicatrices. Pourtant, Tony possède ce talent « *d'entendre l'indicible et de faire la lumière au fond des abysses intérieures* ». Son parcours cabossé la touche au même titre que la nature éblouissante qui l'entoure.

Elle réalise alors qu'elle est prisonnière de son propre corps. Dans son sillage déroutant, l'Homme Coquillage lui apprend que « *l'homme doit continuer à vivre, et ce faisant apprendre à vivre avec lui-même* ». La féminité délaissée de l'héroïne s'anime à nouveau de désir et d'espoir. Teinté d'humour noir et d'un lyrisme limpide, ce tango entre deux êtres vacillants pose les jalons des thèmes qui traversent l'œuvre d'Asli Erdogan : l'enfermement mental, le mal-être, la violence et la douleur. « *Je n'avais rien appris sur ce qu'était au fond vivre. Tout le monde a peur du noir, mais il faut savoir s'ouvrir à la lumière que les ombres portent en elles.* » **Kerenn Elkaïm**



ASLI ERDOGAN

L'homme coquillage

ACTES SUD

TRADUIT DU TURC

PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-330-09733-2





EN TOUTES
confidences

Le roman d'Aslı Erdoğan

Actes Sud va publier le premier roman d'Aslı Erdoğan (paru en Turquie en 1993), *L'Homme coquillage*, dont le principal théâtre est la région des Caraïbes. Un livre, selon son éditeur, marqué par «*la force étrange de son personnage féminin toujours penché au-dessus de l'abîme, flirtant avec la mort et la terreur, toisant la peur*». En librairie le 14 mars, au moment de la reprise du procès de la journaliste, opposante au régime actuel.





© D.R.

Asli Erdogan
L'Homme coquillage
Actes Sud

Une jeune chercheuse est invitée dans le cadre d'un séminaire sur l'île de Sainte-Croix aux Caraïbes. C'est là qu'elle rencontre Tony, l'homme coquillage, un être au physique quasi effrayant. Une histoire d'amour se dessine dans l'ambiguïté d'une attirance pour un être inscrit dans la nature et la violence. Tentant de comprendre cette attirance, la jeune femme convoque en elle le souvenir d'une violence subie des années auparavant. Quand elle reprend l'avion pour New York, elle sait qu'elle renonce à une part de liberté inestimable. Traduit du turc. De la même auteure : *Le silence même n'est plus à toi*. Asli Erdogan sera présente au Salon du Livre.

208 pages - parution le : 07/03/2018
Prix public : 19,90 €
EAN : 9782330097332



Désir

Peur

Féminité

Antilles

ERDOĞAN Asli

L'homme coquillage

Sur une petite île des Antilles occidentales se tient l'université d'été d'un centre de recherche nucléaire européen. Une jeune chercheuse turque, frustrée par l'ambiance quasi scolaire du symposium, abandonne ses collègues pour découvrir le rivage caribéen. Elle y rencontre Tony, rasta et vendeur de coquillages. Peu séduisant, il la fascine pourtant, entre peur et attirance, désir et méfiance.

Trad. du turc
par Julien Lapeyre
de Cabanes
Actes Sud, 2018
208 p. env.
(Lettres turques)
ISBN : 978-2-330-09733-2
19,90 €

Écrit en 1993, c'est le premier roman de l'auteure turque aujourd'hui très engagée (*Le silence même n'est plus à toi*, NB avril 2017). Comme la narratrice, Asli Erdoğan a renoncé très jeune à une carrière scientifique prometteuse pour l'écriture, les voyages, l'anthropologie. Face à l'océan, son héroïne découvre en même temps que les rythmes créoles, une humanité différente, dangereuse, violente, mais proche de la nature et libre. Quelques jours sous les tropiques et un homme étrange lui font retrouver sa féminité perdue et le désir sexuel qu'elle avait enfouis pour survivre dans le monde masculin et intellectuel qui la faisait souffrir. Les blessures intimes longtemps tues ressurgissent comme dans un exorcisme vaudou. Une histoire d'amour ambiguë et complexe, une réflexion sur l'exotisme, un tableau mordant du machisme universitaire, et surtout une écriture tendue, précise et sensuelle.

T.R. et M.-C.A.



Soirée L'écrivaine et militante turque Asli Erdogan (*photo*) présente son nouveau roman ce jeudi à 19 heures à la Maison de la poésie : *l'Homme coquillage*, traduit par Julien Lapeyre de Cabanes (*Actes Sud*). Une chercheuse en physique nucléaire est invitée à un séminaire aux Caraïbes. Préférant les plages à l'ambiance du grand hôtel, elle rencontre un individu dont les cicatrices la fascinent. PHOTO PICTURE ALLIANCE. DPA
Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 75003.



question du jour

Jusqu'où la dérive de la démocratie turque peut-elle aller ?

Une nouvelle audience doit se tenir aujourd'hui à Istanbul dans le cadre du procès d'Asli Erdogan. L'écrivaine, qui a passé quatre mois en prison, est accusée de « propagande terroriste » pour ses chroniques publiées dans le quotidien kurde « Özgür Gündem » et risque la perpétuité. Exilée à Francfort, elle est devenue la porte-parole de la résistance au pouvoir turc.



Asli Erdogan

Auteure turque
(Photo Arne Dedert/
Picture-Alliance/DPA/AP)

Pourquoi ne comptez-vous pas vous rendre à votre nouvelle audience ?

Asli Erdogan : Lorsque j'étais en Turquie, j'allais à mon procès pour donner une bonne impression au juge et pour rencontrer les autres prisonniers liés à mon cas. Mais désormais, ils sont sortis. Et ce procès n'a plus d'intérêt, tant les procès sont nombreux. Aussi, il n'y a rien d'illégal à ce que je ne m'y rende pas.

Jusqu'où la dérive de la démocratie turque peut-elle aller ?

A. E. : Je ne sais pas, mais la grande crainte est qu'elle soit sans fin. Recep Tayyip Erdogan est en train de mettre sur pied un régime fasciste. Il a construit sa propre force militaire, l'une des conditions d'un régime fasciste. Il vient de faire passer une loi exemptant de toute enquête judiciaire et de tout procès quiconque ayant commis un crime pour défendre le gouvernement. C'est du fascisme absolu !

Considérez-vous, comme certains, que ce régime est imprévisible ?

A. E. : Oui. Beaucoup d'avocats, qui m'ont rendu visite en prison et avaient travaillé à l'époque du régime militaire (1980-1983, NDLR) m'ont dit que ces années étaient plus faciles car, d'une certaine manière, il y avait alors plus de justice. Les juges militaires voyaient des ennemis partout et condamnaient des innocents, certes, mais ils avaient

du respect pour leur profession et demandaient vraiment des preuves. Ceux qui étaient condamnés appartenaient vraiment à des organisations politiques – c'est une autre discussion de savoir si c'est un crime. Avec les militaires, c'était noir ou blanc. Ils disaient « *fini les droits de l'homme, fini la démocratie* ». Nous connaissions les limites. Maintenant, n'importe qui peut aller en prison, n'importe quand, pour un crime qu'il ignore avoir commis, et être condamné à la perpétuité. Le système judiciaire s'est totalement effondré : 4 000 juges ont été renvoyés, 2 000 sont allés en prison, un juge a même été arrêté pendant une audience !

« Recep Tayyip Erdogan est en train de mettre sur pied un régime fasciste. »

Du coup, de jeunes diplômés sont recrutés, sans expérience. À chacune de mes audiences, il y avait une équipe judiciaire différente et la moyenne d'âge était de 26 ans. Je n'ai même pas pu voir le juge auquel j'ai présenté ma défense. Ces juges sont des produits de l'AKP (*le Parti de la justice et du développement, au pouvoir*, NDLR), ils n'ont aucune notion de la loi.

Recep Tayyip Erdogan restera-t-il au pouvoir à vie ?

A. E. : Selon certains spécialistes, aucune dictature ne s'est achevée par des méthodes démocratiques. Et je ne crois pas qu'Erdogan soit du genre à dire « *merci beaucoup, je vous ai servis, maintenant il est temps de changer* ». Il ne va pas abandonner son palais aux 1 100 pièces si facilement. Mais comment cela va-t-il évoluer, c'est très difficile à dire.

La tradition électorale est ancienne en Turquie. Ne pensez-vous pas qu'elle peut être une limite à ce scénario d'une présidence à vie ?

A. E. : Oui, mais d'un autre côté, les Turcs ont massivement approuvé la Constitution à l'époque du régime militaire. Il est plus facile de manipuler la société turque que la société française. Elle lit moins, et la télévision est très puissante, étant à 100 % contrôlée par Erdogan, de même que la presse, sauf un ou deux journaux. Quant aux réseaux sociaux, ils sont encore plus contrôlés que tout. Rien que parce qu'elles ont critiqué la situation économique sur Twitter, des centaines de personnes ont vu leur appartement saccagé. Le plus important, ce sont les changements dans le système d'éducation. Aujourd'hui, il est plus facile d'intégrer des établissements religieux et plus difficile d'ouvrir des établissements laïcs. Dans quelques années, 50 % des étudiants entreront dans des établissements religieux. Une nouvelle génération va venir, une génération AKP, très



endoctrinée, qui n'aura connu que le régime Erdogan et considérera que c'est la démocratie !

Vous êtes devenue la représentante des intellectuels turcs résistant au président Erdogan. Ne craignez-vous pas de faire oublier tous ceux qui luttent mais n'ont pas la parole ?

A. E. : Mon histoire n'est pas la seule qui soit racontée. Je participe à des événements au sujet d'Ahmet Altan, d'Osman Kavala (2)... Mais il est impossible de faire connaître la vie de plus de 150 000 personnes arrêtées en deux ans. Il faut des symboles. C'est pourquoi je souligne toujours que je suis la plus chanceuse, et que beaucoup d'histoires ne seront jamais entendues. C'est pourquoi aussi je ne refuse aucun appel, aucune interview. L'autre jour, j'étais censée participer à une lecture très importante en Allemagne, mais je suis venue à Paris pour parler d'Ahmet Altan. J'étais fatiguée, j'ai de gros problèmes de santé, je suis quelqu'un de timide, je n'aime pas être dans la presse, mais il faut bien porter la croix. Je suis prise dans ce mouvement et je ne prends pas en compte ce qui est le mieux pour moi. Je pourrais rentrer en Turquie et me taire. Mais là encore, je ne me compromets pas. Je m'excuse souvent auprès de ceux qui combattent en politique depuis quarante ans et qui ne sont pas dans la lumière. J'ignore pourquoi les autorités turques ne peuvent me tolérer, et je crois qu'elles ont compris qu'elles avaient fait une erreur. Elles voulaient que mon cas soit oublié !

Recueilli par Marianne Meunier

(1) L'Homme coquillage est son dernier roman publié en français (Actes Sud, 208 p., 19,90 €).

(2) Ahmet Altan, écrivain, a été accusé d'avoir participé au putsch manqué et condamné à la perpétuité ; Osman Kavala, homme d'affaires et mécène investi dans le dialogue interculturel, a été arrêté en octobre 2017 et est accusé d'avoir voulu attenter à l'ordre constitutionnel.



CULTURE LIVRES

Asli Erdogan : « Une partie de vous meurt »

L'écrivaine, devenue symbole de l'opposition au régime turc, reste menacée d'emprisonnement. Elle vit à Francfort, où nous l'avons rencontrée.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Elle nous a donné rendez-vous à la terrasse d'un café, pour pouvoir fumer malgré le froid cinglant, et s'excuse de ne pas nous recevoir dans l'appartement qu'elle habite à Francfort – « *C'est trop en désordre, je suis à peine installée* » –, dans ce quartier des musées. Rien ne semble parvenir à réchauffer Asli Erdogan et sa silhouette de moineau. Sous sa casquette de gavroche, elle est presque tout entière dans son regard bleu, intense, et parfois son sourire, qui peut être malicieux. L'écrivaine turque, qui a exercé brillamment pendant cinq ans comme physicienne avant de se consacrer à la littérature et à ses chroniques, a été relâchée mais non acquittée. Elle reste sous la menace d'une nouvelle peine de prison, après avoir été incarcérée plus de quatre mois en 2016, notamment pour « propagande terroriste ». Ayant enfin récupéré son passeport en août dernier, elle a pu se rendre en Allemagne, via la France, pour recevoir, le 22 septembre, le prix de la paix Erich-Maria-Remarque. Depuis, Asli Erdogan réside temporairement à Francfort, où nous sommes allés à sa rencontre en novembre. Elle arrivait juste de Barcelone et enchaîne les distinctions, jusqu'au prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes, remis ce 10 janvier à Paris. Son année 2018 commence avec la traduction en anglais du « *Bâtiment de pierre* » aux éditions City Lights à San Francisco (lire pages suivantes). En février, elle participera à Bamako, à la Rentrée littéraire du Mali. En mars, tandis que s'ouvrira à Istanbul la nouvelle audience de son procès, son premier roman paraîtra en français chez Actes Sud. En Turquie, ses chroniques dans la presse, réunies en un gros volume par son nouvel éditeur, figurent dans les meilleures ventes. Dans ce contexte pour le moins contrasté, Asli Erdogan parle de sa nouvelle vie, toujours hantée par le spectre de la prison mais rythmée par une liberté de mouvement qu'enverraient nombre de ses compatriotes persécutés par l'arbitraire du régime d'Erdogan.

Repères

1967 Naissance à Istanbul.
1994 Premier roman, « Kabuk Adam » (« L'homme coquillage », à paraître en mars 2018, Actes Sud).
1998 « La ville dont la cape est rouge » (Actes Sud, 2003).
2009 « Les oiseaux de bois » (Actes Sud).
2016 Nuit du 16 au 17 août : arrestation à son domicile. Incarcération à la prison pour femmes de Barikiköy pour « propagande en faveur d'une organisation terroriste » au motif de sa collaboration au journal prokurde *Özgür Gündem*.
29 décembre 2016 Mise en liberté provisoire avec interdiction de quitter le territoire.
Janvier 2017 « Le silence même n'est plus à toi », recueil de chroniques (CD lu par Catherine Deneuve, Editions des femmes).
22 juin 2017 Après trois reports, obtient la liberté de circulation.
20 septembre 2017 Première sortie de Turquie, vers la France puis l'Allemagne, où elle demeure.
10 janvier 2018 Prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes.



Combattante.
Asli Erdogan à
Frankfort, le 13 no-
vembre 2017, non loin
de chez elle.

« C'est à moi seule
de décider de
retourner dans la
vie, et j'y suis
toujours revenue
par l'écriture,
je ne connais pas
d'autre moyen,
je n'ai pas d'autres
bornes dans
l'existence. »



« Un décret du gouvernement turc assure désormais l'immunité aux civils qui ont défendu le gouvernement dans la nuit du putsch manqué du 15 juillet 2016, non seulement pour le passé mais aussi pour le futur ! »

Le Point : Comment vous êtes-vous retrouvée à Francfort, d'où était parti l'an dernier un vibrant appel des professionnels de la Foire du livre pour votre libération ?

Asli Erdogan : Rien n'était planifié. J'avais appris, à l'audience du 22 juin de mon procès, que je pouvais à nouveau voyager, mais je n'avais pas mon passeport. J'avais raté plusieurs prix en Europe, j'insistais, la police disait que cela relevait du tribunal, et le tribunal de la police. Et, soudain, ensemble, la France et l'Allemagne se sont manifestées, et les autorités ont été mises face à leur mensonge : « Asli Erdogan et Necmiye Alpay [la linguiste incarcérée avec elle, NDRL] ont-elles le droit de voyager, oui ou non ? Où sont leurs passeports ? » Un jeudi, j'ai reçu mon passeport, puis le visa allemand, puis une invitation formelle du ministère de la Culture français [Françoise Nyssen est son ex-éditrice, NDRL], mais, jusqu'à ce que j'arrive à l'aéroport, cette question des documents me terrorisait. Mon billet de retour à Istanbul était pour le samedi, trois jours plus tard. Tout le monde m'a dit que, si je pouvais avoir une bourse et un logement par la ville de Francfort et les institutions littéraires, j'étais folle de rentrer. Alors, j'ai commencé à penser aux invitations suivantes, en Suède et ailleurs... et je suis restée. D'autres me disaient que je pouvais revenir en Turquie, que le dernier rédacteur en chef d'*Özgür Gündem* [le journal prokurde dont elle avait rejoint symboliquement le comité éditorial, NDRL] avait été relâché, mais j'avais trop peur qu'ils annulent mon passeport et que je me retrouve encore bloquée en Turquie alors que je suis invitée presque chaque mois quand mes livres sont traduits quelque part. Donc je suis ici pour quelque temps. J'ai besoin de ce repos, d'être loin de cette peur de la police.

Comment vivez-vous cette existence nomade, où l'on vous invite comme écrivaine mais aussi comme témoin, porte-parole, symbole ?

Ici, en Allemagne, les rencontres sont très politiques, mais en Grèce, c'était beaucoup plus littéraire, et je

parle aussi souvent de mon travail de chroniqueuse, auquel j'ai toujours donné une dimension littéraire. Pour moi, l'écriture n'est pas une tour d'ivoire. En tout cas, je suis heureuse de voyager, d'abord parce que cela m'a manqué de ne pas bouger de Turquie depuis la fin 2015, et aussi parce que cela me fait du bien de m'occuper l'esprit, de ne pas penser au jugement. Je peux vite être obsédée, voire empoisonnée, par des idées noires, très négatives. Alors que là, je suis en pilotage automatique. On me dit : « Soyez à Barcelone à telle heure », et j'ai juste à prendre l'avion. C'est une vie beaucoup plus légère. Écrire, c'est une très grande confrontation. Si je m'assois pour écrire en ce moment, seule avec moi-même, je ne suis pas sûre d'être en mesure de faire face.

Arrivez-vous à penser à autre chose qu'à votre situation d'accusée du régime de votre homonyme le président Erdogan ?

C'est très mélangé, on veut à la fois oublier et se souvenir. Il n'y a pas un seul jour où je ne pense pas à la prison. Quand je vous attendais au café, je ne sais pas pourquoi, quelque chose m'est revenu. Ça resurgit. Je récupère peu à peu, mais, comme dans « Le bâtiment de pierre » [récit paru en 2009 en Turquie et en 2013 en France, NDRL], la nuit éternelle est toujours là. Une partie de vous survit, une autre meurt, et puis vous savez qu'il y a tant de gens qui ont été aussi maltraités que vous, qui ont subi des injustices, et que cela continue. Mais ce n'est pas un remède au poison.

Les arrestations et procès se poursuivent en Turquie. Vous tenez-vous au courant de l'actualité de votre pays ? Comment vivez-vous ces nouvelles depuis l'Allemagne ?

Je me dis que je ne veux plus en entendre parler, et, trois jours après, je me rue sur les journaux, ce qui m'est encore arrivé récemment. Ma mère m'a appris qu'un décret du gouvernement assurait désormais l'immunité aux civils qui ont défendu le gouvernement dans la nuit du putsch manqué du 15 juillet 2016, non seulement pour le passé mais aussi pour le futur ! Im-

En librairie : d'autres voix de la littérature turque

Oya Baydar Génération communiste



Dialogue poignant entre deux voix, la Turquie et la Kurde de Turquie, dans ce livre intense de la lauréate du prix France-Turquie 2017. Elle y revient sur son engagement communiste et les combats de sa génération, s'interrogeant sur leur validité, par rapport au point de vue de l'autre. (Sortie le 18 janvier.) « Dialogue sous les remparts », traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 96 p., 15 €).

Elif Şafak Star de la diaspora



Star des lettres turques, figure de la diaspora (née de parents turcs à Strasbourg), l'auteure signe un livre captivant. Peri, grande bourgeoise turque, se souvient de ses jeunes années lors d'un dîner mondain. Un roman qui interroge la société turque, la situation de la femme, et le statut de la religion. « Trois filles d'Eve », traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet (Flammarion, 480 p., 22 €).

Burhan Şönmür Histoires en liberté



Quand Asli Erdogan dit qu'il n'y a pas qu'une seule manière de parler de la prison, celle de cet écrivain kurde, né en 1965, qui en a fait l'expérience, impressionne. A Istanbul, quatre hommes incarcérés dans la même cellule se racontent entre deux tortures. Sombres, solaires, leurs récits créent, chacun à sa manière, une ville de liberté. « Maudit soit l'espoir », traduit du turc par Madeleine Zivaco (Gallimard, 288 p., 21,50 €).

Zehra Dogan Artiste kurde en prison



Cette journaliste et artiste-peintre kurde de 28 ans, remarquable de talent, a été arrêtée en juillet 2016. Elle est emprisonnée pour ses dessins dénonçant la répression d'Erdogan. Ses œuvres, sorties au fur et à mesure qu'elle les réalise avec les moyens du bord, sont exposées en Bretagne jusqu'au 21 janvier et en mars à Paris. Ce livre raconte en mots et en images son combat. « Les yeux grands ouverts » (Fage, 96 p., 19,50 €).



ginez ce qui peut arriver lors d'une manifestation où des pro-Erdogan blessent ou tuent des opposants. Je n'arrivais pas à le croire. Et que penser des prisonniers accusés de liens avec le terrorisme qui doivent désormais porter un uniforme ! Et s'apprentent à entamer une grève de la faim. Je crains des morts en prison. Les choses sont très sérieuses et elles empirent. Je ne suis pas pour fermer toutes les portes du dialogue, mais l'Europe ne peut pas prétendre négocier avec une démocratie, ou alors en fermant les yeux et les oreilles sur ce qui se passe en Turquie.

Comment envisagez-vous de revenir à l'écriture ?
C'est à moi seule de décider de retourner dans la vie, et j'y suis toujours revenue par l'écriture, je ne connais pas d'autre moyen, je n'ai pas d'autres bornes dans l'existence. Quand je recommencerai, je pense que ça ira mieux. Je n'écris plus depuis ma sortie de prison. Rien ne vient. J'avais quelques histoires en cours, mais je les ai laissées en Turquie, je pense que c'est trop tôt. J'ai la pression, tout le monde veut que j'écrive sur la prison, et je résiste. Depuis l'enfance, j'ai ce côté indiscipliné en même temps qu'un côté enfant sage. Une sorte de résistance étrange à faire ce qu'on attend de moi.

Vous avez déjà écrit sur la prison, justement.

Est-ce sa réalité désormais vécue qui vous empêche d'y retourner par l'écriture ?

C'est un vrai sujet. Car « Le bâtiment de pierre » a eu de bonnes critiques, mais certaines, en Turquie, ont été plus mitigées. On me disait : « Ce n'est pas le lan-

gage de la prison. » Ils voulaient un langage de pierre pour parler des pierres alors que dans mon livre c'est le contraire : mon langage est très poétique, difficile à déchiffrer, comme un nuage. Or l'expérience de la prison était très proche de celle que je décrivais. Le trauma ne demande pas de détails, on se souvient de la prison, du viol, comme d'une photo en noir et blanc, impossible à effacer. Je ne me souviens pas des détails, des noms, c'est comme dans la fiction, je dois inventer. Je ne suis pas dans le faux, du moins pour moi, car il n'y a pas qu'une façon de parler de la prison, de la torture, du viol, de la mort, c'est toujours un nouveau défi. Le mien tourne autour de cette question de l'indicible.

A plusieurs reprises, vous citez le viol comme exemple de l'indicible. Avez-vous aussi traversé cette « expérience » ?

Oui. C'est difficile de savoir à quel point ça vous blesse. Les effets surgissent à retardement.

Vous venez de recevoir le prix Simone-de-Beauvoir. Un livre collectif des Editions des femmes vous rend hommage. La solidarité féminine a-t-elle compté dans votre parcours ?

Simone de Beauvoir m'a ouvert les yeux quand j'avais 15 ans. Quant au livre d'hommage (1), il s'adresse à moi en tant que symbole, car en Turquie je représente beaucoup de gens encore emprisonnés. Même si je suis partiellement dehors, je suis toujours inculpée. Des centaines de milliers de victimes demeurent, pas seulement en Turquie, tout acte de solidarité vaut aussi pour elles, et pour la liberté d'expression. J'ai tenu grâce aux femmes, oui, dans des temps troubles de ma vie, en 2003, lorsqu'un ex-petit ami a écrit un livre quasi pornographique sur moi. Les médias s'en sont fait l'écho, moi j'étais une putain et lui n'était coupable de rien, c'était l'homme marié. J'étais sur le point de quitter le pays, des femmes turques ont organisé une marche, le livre a été retiré des librairies, mais 12 000 exemplaires avaient déjà été vendus, cela ne m'était jamais arrivé pour mes livres ! Les femmes sont plus solidaires et plus enclines au sentiment maternel les unes envers les autres, je crois qu'aucune féministe ne m'en voudra de dire cela. En prison, je l'ai constaté, à l'intérieur comme à l'extérieur, car les visites sont essentiellement celles des mères, des sœurs.

Qu'est-ce qui vous manque le plus ici ?

Ma mère, mon appartement, mes plantes, mes livres... Je n'ai rien d'autre, je n'ai jamais dépensé d'argent dans les fringues, ma maison est moche, mais j'ai une grande bibliothèque.

Votre premier roman, en cours de traduction, paraît en mars chez Actes Sud. De quoi s'agit-il ?

D'une histoire d'amour entre une Blanche et un Noir, un Caribéen. Ce roman est dédié à un Malien qui a beaucoup compté dans ma vie. J'étais encore physicienne, je suis tombée amoureuse d'un Africain et, auprès des immigrés, j'ai découvert le racisme dans mon pays pendant ces années 1990 où chacun le niait. Je me suis engagée en écrivant pour le dénoncer. C'est ainsi que ma vie politique a commencé ■

1. « Poète... vos papiers ! » (Editions des femmes, 136 p., 15 €).

« L'Europe ne peut pas prétendre négocier avec une démocratie, ou alors en fermant les yeux et les oreilles sur ce qui se passe en Turquie. »

Extrait : « Le bâtiment de pierre »

« Les murs se resseraient, noirciraient, s'animaient, s'avanceraient vers moi et m'emprisonnaient dans mon corps. La frontière qui me sépare de moi-même s'épaississait au point que ma voix ne pouvait plus la franchir. La tête appuyée sur les genoux, j'attendais de sombrer dans des ténèbres semblables à la nuit ou d'émerger dans un rêve tissé de pure clarté... D'avoir des ailes ou de me pétrifier. » (Traduit du turc par Jean Descat, 2013, Actes Sud, 112 p., 13,50 €.)



CULTURE LA LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

ROMANS



L'HOMME COQUILLAGE

PAR ASLI ERDOĞAN, TRAD. DU TURC
PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES.
ACTES SUD, 208 p., 19,90 €.

♥♥♥♥ Brefs, incisifs, les livres d'Asli Erdogan sont des coups de poing au visage du patriarcat et de ses non-dits. Paru il y a vingt-cinq ans en Turquie, ce roman – le tout premier de l'écrivaine résistante – contient déjà une force incandescente. Une jeune scientifique arrive sur une île des Caraïbes pour participer à un séminaire de physique. Solitaire, rebelle, à la marge, elle rencontre Tony, un Noir au visage balafre, vendeur de coquillages sur la plage. Entre deux averses brûlantes, les voilà qui marchent, fument, se racontent l'un à l'autre. « Peut-être avait-il la clef d'un secret qui me rendrait le monde plus proche et plus sensible », se souvient la narratrice, des années plus tard. Sensuel et dramatique,

chargé d'une tension érotique qui jamais ne s'érode, le récit fait émerger un questionnement sur l'insoumission, l'enfermement, l'inconfort existentiel lié à l'exil... S'unissant ensemble en un même élan poétique, ils composent un superbe chant de liberté, sombre et sinueux. **E. Le.**





ROMAN

L'Homme Coquillage et la chrysalide

Le premier roman de l'écrivaine
turque Asli Erdogan paraît
en France.

L'HOMME COQUILLAGE

Asli Erdogan, traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes
Actes Sud, 208 pages, 19,90 euros

L'*Homme Coquillage* est le récit d'une amitié hors norme. Une parenthèse décisive dans la vie de la narratrice, une jeune physicienne turque venue assister à un séminaire sur une île des Caraïbes. Prisonnière d'un groupe de scientifiques en nuyeux, elle s'échappe pour profiter de la plage. C'est là qu'elle rencontre Tony, un homme frêle et balafre, à la démarche de chat. Vendeur de coquillages, rasta et dealer occasionnel, il vit dans un ghetto. Entre ces deux êtres en marge va se nouer une relation trouble, d'autant plus intense qu'elle est limitée dans le temps.

Dans ce premier roman autobiographique, paru en Turquie en 2006, Asli Erdogan pose les thèmes de son œuvre à venir. Enfant précoce et solitaire, marquée par la violence familiale, elle a très tôt embrassé la cause des proscrits, combattu le racisme et toutes les formes d'injustice. *L'Homme Coquillage* revient sur un moment fondateur de sa vie : son choix d'abandonner la physique pour se consacrer à la littérature. Dans *le Man darin miraculeux*, elle avait déjà transposé en fiction ses années passées au Cern, à Genève, et son incapacité à s'adapter au monde de la recherche.

Deux mondes voués à ne jamais se rencontrer

Entre réalisme et onirisme, Asli Erdogan oppose deux mondes voués à ne jamais se rencontrer : les physiciens, d'une part, des hommes blancs originaires de pays riches, et les habitants de l'île, d'autre part, noirs et pauvres. En suivant le doux Tony dans la jungle dangereuse, la narratrice s'affranchit de sa condition et de sa prison mentale.

Roman d'apprentissage tardif, *L'Homme Coquillage* est aussi le récit de la reconquête du corps. La narratrice, qui a fait une tentative de suicide, n'a pas vécu de relation amoureuse depuis longtemps. Dans cette île battue par le vent, dans une mer infestée de requins, elle réapprend à sentir, éprouver, désirer. « *Le voyage (...) m'avait arrachée à ma coquille pour me transporter dans un autre monde, fait de périls et de mystères* », écrit Asli Erdogan, mêlant dans un même élan la vie et la mort, la sexualité et la peur.

Tony n'est pas le prince charmant et l'île de Sainte-Croix n'est pas le paradis. C'est sur cette terre hostile et violente, grâce à ce jumeau du bout du monde, qu'Asli Erdogan est devenue écrivaine. ■

S. J.



LIBRE



LE CHOIX DE L'OBS

Votez Erdogan !

L'HOMME COQUILLAGE, PAR ASLI ERDOGAN, TRADUIT DU TURC PAR JULIEN LAPEYRE
DE CABANES, ACTES SUD, 208 P., 19,90 EUROS.

Aurait-on prêté attention au premier roman d'Asli Erdogan si l'écrivaine turque n'avait été la militante des droits de l'homme que l'on sait, icône de la résistance au pouvoir policier dans son pays, et dont l'emprisonnement pendant près de six mois, en 2016, avait suscité une levée de boucliers mondiale ? « L'Homme coquillage » souffre d'un style un peu trop métaphorique, volontiers grandiloquent, qui tire la narration vers la fable philosophique, comme si chaque lieu, chaque objet étaient porteurs d'une vérité universelle. Quand l'héroïne, une chercheuse en physique nucléaire qui séjourne, avec quatre-vingts collègues, dans un hôtel de luxe des Caraïbes, s'évade de sa prison dorée pour aller voir la mer, et fait quelques pas sur une jetée de bois, Asli Erdogan ne peut s'empêcher d'invoquer, au sujet du ponton, les puissances supérieures : « *Etendue comme une main qui appellerait l'océan à son secours, cette jetée déserte était le refuge idéal de ma solitude ; elle m'évoquait la violence du vent, les passions dévorantes, les amours mortelles.* » Si, chez Erdogan, les mots débordent inutilement de sens, « L'Homme coquillage » n'est cependant pas dénué d'un charme désuet et d'une générosité affective qui justifieraient, à eux seuls, l'inté-

rêt que l'on portera au livre. On reconnaîtra, dans le parcours de la narratrice, celui de l'auteur, qui fut d'abord scientifique avant d'être écrivain. Comme la femme du roman, d'une beauté envoûtante, mais dont le corps meurtri doit apprendre à faire la paix avec lui-même, Asli Erdogan a connu un parcours personnel chaotique, avec son cortège de tentatives de suicide. Quant à l'homme coquillage, ce rasta dont la laideur le dispute à la sagesse, il a été défiguré par la torture, comme tant d'amis d'Asli Erdogan en Turquie, où Ahmet Altan, écrivain dernièrement condamné à la prison à vie se bat, aujourd'hui encore, pour sa libération. C'est une réflexion sur l'inégalité entre pays riches et pays pauvres, sur le racisme ordinaire, sur la contrition des Occidentaux et le désir de revanche des anciens colonisés. Mais où se situent les Turcs sur cet échiquier de la souffrance ? C'est ce qu'Asli Erdogan tente de comprendre, dans ce roman des occasions perdues : jamais, sans doute, la belle scientifique ne reverra Tony, le pêcheur de coquillages qui rêvera toujours de cette femme de fer, rebelle passionnée à laquelle il voue un « *amour profond, féroce et irréel* ».

DIDIER JACOB



L'HOMME COQUILLAGE

ROMAN

ASLI ERDOGAN



Ce n'est pas racler les fonds de tiroirs que de sortir ce premier roman d'Asli Erdogan de l'oubli. C'est lui offrir une juste lumière, mesurer sa clairvoyance, honorer sa ténacité, saluer son exigence, comme lorsque la communauté internationale se mobilisa pour obtenir la libération de son auteure, victime en août 2016 de la vague de purges impitoyables qui vise encore aujourd'hui tout opposant au régime turc 1.

La sensibilité exacerbée, la détermination visionnaire, l'esprit de résistance : tout ce qui fera la valeur inestimable d'Asli Erdogan est déjà contenu dans ce récit d'apprentissage autobiographique, implanté au fin fond des Caraïbes. Dans les années 1990, la jeune scientifique désargentée qu'elle était vit comme une aubaine la possibilité de participer à un séminaire de physique des hautes énergies, au milieu des îles Vierges américaines. Elle n'avait pas prévu que l'université d'été ressemblerait à une geôle dorée, avec interdiction de profiter de la plage, et obligation de rester huit heures par jour entre quatre murs à

bûcher sur des problèmes de particules élémentaires, sous la houlette d'un professeur misogyne et dictatorial. Le thème de l'enfermement, qu'Asli Erdogan déroulera dans toute son œuvre avec un entêtement prémonitoire qui finira par la mener en prison, est ici traité par l'insolence, légère et juvénile. Mais la rage couve déjà, tout comme l'insoumission.

On ne peut pas cacher la vérité honteuse à Asli Erdogan, même dans un décor exotique et ensorcelant. La jeune femme pose donc les yeux sur un homme qui faisait fuir tous les regards, un marchand de coquillages en guenilles, un exclu défiguré par des balafres sanguinolentes. Cette attirance annonce sa fibre humaniste, qui la conduira à défendre tous les opprimés du monde dans ses articles engagés. Asli Erdogan a l'art de découper des scènes au scalpel, de les arracher du présent magnétique, pour les jauger ensuite avec un recul éclairé, et recevoir leur enseignement inépuisable. Cela s'appelle l'acuité au monde.

— **Marine Landrot**

1 Lire l'entretien avec Asli Erdogan dans notre précédent numéro.

| *Kabuk Adam*, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, éd. Actes Sud, 208 p., 19,90 €.



Alchimie du désir

ROMAN. Traduit en français vingt-cinq ans après sa sortie, « L'Homme coquillage », de la Turque Asli Erdogan, nous plonge dans une relation sensuelle improbable entre une physicienne et un vendeur repoussant.

Par Adeline Fleury.

Certains livres laissent des traces indélébiles. Le premier roman d'Asli Erdogan, aujourd'hui traduit en français, est de ceux-là. L'auteure turque de 51 ans, opposante au régime et en exil, signe un texte virtuose et profond. Paru en 1993 en Turquie, *L'Homme coquillage* plonge dans la sensualité et la dureté sociale des Caraïbes. La narratrice, chercheuse en physique nucléaire, plus passionnée par l'écriture que par les formules mathématiques, part en séminaire sur l'île de Sainte-Croix.

Troublée comme jamais

Là-bas, elle se désolidarise de ses collègues et passe du temps sur la plage. La météo du climat met ses sens en éveil. « C'était la première fois que je voyais l'océan (...), il portait avec lui tant de mystère et d'énigmes qu'il me faudrait attendre l'homme coquillage pour être en mesure de le comprendre. » La scientifique rencontre cet étrange personnage à l'ombre des palmiers. Ce rasta en guenilles vend aux touristes les coquillages qu'il pêche. « Il était vraiment laid. Aucune femme ne pouvait être attirée par ses mains lardées d'égratignures sanguinolentes, ni par son corps malingre. » Pourtant, la narratrice est troublée, comme jamais elle ne l'a été. Cet homme bouleverse sa féminité, son rapport à l'amour et à la mort. Auprès de lui, elle sort de sa zone de confort. Par petites touches, Asli Erdogan fait monter

la tension érotique entre deux êtres que tout oppose en apparence, unis sur le fil du désir, toujours au bord de l'abîme. ■

« *L'Homme coquillage* », d'Asli Erdogan, traduit du turc par J. Lapeyre de Cabanes, Actes Sud, 208 p., 19,90 €.



Asli Erdogan, 51 ans, accusée de propagande terroriste par le régime turc, a dû fuir son pays il y a quelques mois.



Asli Erdogan

“Je ne sous-estime plus mes blessures”

Auréolée du prix Simone de Beauvoir, la romancière et militante turque évoque son nouveau livre*. Un texte brûlant où la liberté des femmes se défend dans la chair d'une histoire d'amour mixte. Par Gilles Chenaille

«Fais attention, Asli»: ce conseil de certains de ses proches, qui parfois se mue en petite voix intérieure, elle ne l'écoute pas.

Ou peu: ne supportant pas l'injustice, le machisme, le racisme, pas plus que le totalitarisme qui progresse dans son pays, Asli Erdogan s'engage spontanément, s'impliquant dans toutes les causes à défendre – ce qui, en Turquie, est très risqué. Cette passionaria a connu les menaces, les violences, le viol et la prison. A 51 ans, elle vient de recevoir le prix Simone de Beauvoir, remis chaque année à une personne ou association qui défend et fait progresser la liberté des femmes. Dans ce roman palpitant, où la narratrice blanche tombe amoureuse d'un homme noir, on retrouve toute la lave de ce caractère volcanique, habité par la nécessité de résister à toute privation de liberté... et d'amour, fût-il impossible.

Marie Claire: Qu'aimeriez-vous dire de ce roman ?

Asli Erdogan: Qu'il a des défauts. Parce que je l'ai écrit trop vite, sur de petits blocs-notes de soixante pages que je pouvais cacher facilement, par peur que la police ne saisisse mes textes le jour où elle débarquerait chez moi.

Il a surtout des qualités: la compréhension des ressorts humains, de la nécessité, parfois, de désobéir, de la complexité de l'amour...

Eh bien, si les sentiments que je ressentais alors dans ma vie privée ont pu passer dans ces pages, j'en suis heureuse, car ce n'est pas totalement autobiographique. Sinon que c'était – et que c'est encore, je crois – le seul livre écrit en Turquie sur une histoire d'amour entre une Blanche et un Noir. Le seul, aussi, écrit à un moment où j'étais amoureuse.

Par la suite, l'amour vous a empêchée d'écrire ?

Non. C'est juste que, depuis, je n'ai plus été amoureuse.

Mais êtes-vous au moins en paix ?

Je gagne en sérénité... Les traumatismes que j'ai pu subir – dans mon enfance, avec ma famille, ou avec les violences endurées à l'âge adulte – je ne les sous-estime plus. La psychanalyse m'a aidée à mesurer à quel point je ne voulais pas reconnaître ces blessures. Le faire enfin m'apporte un certain équilibre.

Avec les hommes aussi ?

Depuis des milliers d'années, ils sont esclaves de stéréotypes les poussant à être «virils», dominateurs et, donc, à nous faire souvent du mal, sous une forme ou une autre. En Turquie, notamment, c'est très lourd. Il faut changer cela. Sinon, sur un plan personnel, à 51 ans, je séduis moins, j'échappe plus facilement au désir des mâles. Ça soulage.

(*) L'homme coquillage d'Asli Erdogan, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, éd. Actes Sud, 21 €, sortie le 14 mars.



COSMOSCOOPS

LES COUPS DE CŒUR DE LA RÉDAC



L'histoire d'amour

Une jeune chercheuse turque est invitée dans les Caraïbes pour participer à un séminaire. Au milieu du groupe de physi-
ciens misogynes, elle étouffe.
Mais elle rencontre Tony, un

homme mystérieux dont elle va tomber
amoureuse. Cette histoire fulgurante lui don-
nera le chemin de sa féminité enfouie.

On aime ce roman rageur et insoumis sur la
condition des femmes et l'exclusion.

« L'Homme coquillage », d'Asli Erdogan,
éd. Actes Sud, 20 €.



11 MAI 2018

Simone de Beauvoir en 1949.

MON BEAUVOIR PRÉFÉRÉ

ALORS QU'ELLE ENTRE ENFIN DANS LA PLÉIADE (« MÉMOIRES »
EN LIBRAIRIE LE 17 MAI), QUATRE AUTEURES NOUS PARLENT
DU LIVRE DE SIMONE DE BEAUVOIR QUI A CHANGÉ LEUR VIE.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CLÉMENTINE GOLDSZAL**

ELLIOTT ERWITT/MAGNUM PHOTOS



« LE DEUXIÈME SEXE », PAR ADELE VAN REETH

« On peut appeler Beauvoir philosophe, intellectuelle ou essayiste, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a une pensée théorique à elle, qu'elle explicite, argumente et invente, et une grande connaissance des écrits philosophiques. Bien sûr, ce qu'elle dit dans "Le Deuxième

Sexe" est dans la droite lignée de l'existentialisme : c'est une pensée de l'absurde, qui présuppose que nous vivons dans un monde qui n'a aucun sens, que notre vie elle-même n'est définie par aucun but. Ce qu'elle fait de fort, c'est de poser cette question à partir de la femme. Et ça n'est pas juste une manière d'illustrer ce qui a été dit avant, ça n'est pas annexe. Elle incarne sa pensée dans un corps, et ce corps est celui d'une femme. C'est précisément ce qui manquait à l'histoire de la philosophie, et elle est la première à le faire. Selon moi, ses écrits théoriques sont plus intéressants que ses romans, justement parce qu'ils ont une dimension littéraire. Dire "je" permet l'identification et, paradoxalement, c'est quand on dit "je" que l'on parle au plus grand nombre. Aujourd'hui, les gens rigolent un peu en parlant d'elle, mais son travail a été un point de départ, le premier jalon d'une histoire du féminisme. »

« LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE », du lundi au vendredi, de 10 h à 10 h 55, sur France Culture.



« MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE », PAR ASLI ERDOGAN

« Ma découverte, à 15 ans, des "Mémoires d'une jeune fille rangée" fut une révolution. En Turquie, dans les années 1980, la situation

des femmes était très difficile, et je cherchais dans les livres des solutions aux problèmes que je commençais à rencontrer au quotidien. Beauvoir m'a fait réaliser que je devais beaucoup de mes infortunes au simple fait d'être née femme. Ça n'était pas ma faute, ma mauvaise chance, mon mauvais départ, mais simplement mon genre qui faisait que la société me traitait si mal, et voulait me soumettre aux modèles qui avaient été édictés pour moi. Dans mon roman "Le Mandarin miraculeux", l'un des personnages lit Simone de Beauvoir et décide de se débarrasser seule de sa virginité. Cette jeune femme, c'est moi : après avoir lu les "Mémoires", j'ai décidé, dans une impulsion de rébellion un peu infantile, de ne pas "donner" ma virginité à un homme. Plus tard, en écrivant des articles sur le féminisme, j'ai réalisé qu'il me fallait retourner à la source. J'ai relu Beauvoir, elle qui avait compris avant tout le monde à quel point la question du féminisme est cruciale et essentielle. J'aimerais beaucoup la relire aujourd'hui, notamment sa littérature, mais je suis à Frankfurt, et ma bibliothèque est restée à Istanbul... Comme Sartre et Camus, Beauvoir était une activiste, une écrivaine ancrée dans la vie. C'est quelque chose dont nous avons désespérément besoin en Turquie. Quand le fascisme arrive, on réalise à quel point on a peu appris, et il faut alors redéfinir les termes, repenser ces questions, surtout en Turquie, où le discours antiféministe est si puissant. »

« L'HOMME COQUILLAGE » (Actes Sud).

SIMONE EN V.O.

2018, année Beauvoir !

À la lumière du mouvement #MeToo, l'écrivaine est plus que jamais citée, lue, relue et admirée, et « Le Deuxième Sexe » prouve une fois encore son incroyable prescience et sa nature intemporelle. Parallèlement à son entrée dans La Pléiade, les Éditions des Saints Pères publient le manuscrit de cet essai fondateur du féminisme contemporain, que l'on croyait perdu jusqu'à ce que les documents refassent surface après la mort de l'intellectuelle, en 1986.

Préfacé par sa fille adoptive, Sylvie Le Bon de Beauvoir, accompagné d'une postface signée Leïla Slimani, « Le Deuxième Sexe » se dévoile ici plus vivant que jamais.

Un objet exceptionnel.

« LE DEUXIÈME SEXE, MANUSCRIT », tirage à mille exemplaires numérotés.

« LA FEMME ROMPUE » ET « LES MANDARINS », PAR CATHERINE CUSSET

« D'elle, on se rappelle le turban, le couple avec Sartre, les amours nécessaires face aux "contingentes", la mémorialiste, la féministe dont l'ouvrage au titre célèbre a marqué des générations à travers le monde. Une intellectuelle indépendante financièrement, une femme forte, rationnelle, écrivant tout, croyant au pouvoir des mots, douée d'une écriture transparente et limpide. Mais ce n'est pas la Simone qui me touche le plus, celle qui fait que je la compte parmi mes écrivains favoris. J'aime la Simone de "La Femme rompue" et des "Mandarins", surtout le tome II. Quelque chose se passe dans son écriture, qui est lié à l'expérience de

la perte. D'un point de vue littéraire, rien de plus important à mes yeux que son histoire d'amour avec Nelson Algren ou, plutôt, son histoire de désamour. Beauvoir, certes, a refusé d'épouser Algren et de vivre avec lui aux États-Unis ; mais elle espérait garder Sartre et Nelson, sa vie française et ses étés américains. À Chicago, lorsqu'elle a découvert que Nelson, déçu par son refus de s'engager avec lui, avait cessé de l'aimer, elle s'est confrontée à la violence qu'est l'absence de désir de celui qu'on aime. Le corps ne se laisse pas contrôler par les mots. C'est cette expérience vécue dans son corps que Simone de Beauvoir exprime dans ces deux textes pour atteindre une vérité universelle de souffrance. »

« VIE DE DAVID HOCKNEY » (Gallimard).

« LES BELLES IMAGES », PAR PÉNÉLOPE BAGIEU

« Ce livre a été une de mes épiphanies littéraires. Quand je l'ai lu, à 24 ou 25 ans, j'ai dû vérifier dix fois que le roman avait été écrit en 1966. Il résonnait avec ma vie d'alors, et encore plus fortement avec celle d'aujourd'hui. Il est à la fois rassurant et terrifiant de voir que l'on demandait déjà aux femmes, en 1950, d'être parfaites en tout, de choisir entre leur vie privée et publique... Et que, déjà, vouloir à tout prix cocher toutes les cases, être bien mariée, avoir une carrière, rester athlétique, avoir un amant, ça ne marchait pas. La narratrice dit se sentir coupable de ne pas être au bon endroit : au bureau, elle a l'impression de faillir à ses enfants, et quand elle leur donne le bain, elle se dit qu'elle fout

en l'air sa carrière. Ce court roman est comme une mise en application du "Deuxième Sexe", un indispensable féministe. » ■

« CULOTTÉES : DES FEMMES QUI NE FONT QUE CE QU'ELLES VEULENT » (Gallimard).





TÉMOIGNAGE

« Le silence protège les agresseurs »

L'oppression dans son pays, la parution en France de son premier livre, le mouvement #metoo... La romancière et opposante turque **Asli Erdogan** vit en exil dans l'attente de son jugement. Elle s'est confiée à *Grazia*. Par **Stéphanie FONTENOY**



Elle savoure la liberté et les honneurs. Après avoir connu les murs de la prison pour femmes d'Istanbul pendant quatre mois et demi en 2016, la romancière et opposante Asli Erdogan a fui la Turquie et un procès-fleuve pour lequel elle risque la perpétuité, afin de s'installer en Allemagne. La ministre de la Culture Françoise Nyssen lui a remis, le 16 mars à Paris, les insignes de chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, alors que vient de paraître chez *Actes Sud* son tout premier ouvrage, *L'Homme coquillage*, un roman vérité rédigé alors qu'elle avait à peine 25 ans.

Vous avez quitté votre pays à l'automne dernier pour vous installer à Francfort. Comment se passent vos premiers mois de liberté hors de Turquie ?
Je suis très occupée car mes livres sont de plus en plus

traduits et je participe à de nombreux événements littéraires en Europe. Quand j'étais retenue en Turquie, cela m'a beaucoup manqué de ne plus faire partie de ce monde des lettres. J'étais exténuée par la politique. Aujourd'hui, je vis difficilement mon statut d'exilée avec ma petite valise. Mais finalement, ces déplacements incessants m'aident à oublier ma propre réalité. Je dois me rendre à un endroit, donner des interviews, me maquiller, être présente. Je me mets en pilote automatique pour avancer.

Le 6 mars, le tribunal d'Istanbul a reporté le jugement de votre procès au 4 juin. Comment vivez-vous cette attente ?

Environ deux mois avant chaque audience, je commence à agir de manière étrange, je parle trop, je deviens maniaque et nerveuse, puis je sombre dans la dépression. Parfois, je perds la tête d'angoisse, surtout depuis

que le journaliste Ahmet Altan a été condamné le 21 février à la réclusion à perpétuité pour « tentative de renversement de l'Etat », en rapport avec le coup d'Etat manqué de 2016. Au départ, le procureur avait requis la même peine pour moi, tout simplement pour mon rôle de conseillère auprès du quotidien kurde *Özgür Gündem*. Un juge m'a remise en liberté conditionnelle en décembre 2016, mais rien ne dit qu'il ne peut pas m'arrêter à nouveau.

Allez-vous retourner en Turquie ?

Non, dans le contexte actuel, me rendre en Turquie serait du suicide. Après la condamnation d'Ahmet Altan, ma mère m'a appelée en larmes. Elle m'a fait promettre que même si elle mourait aujourd'hui, je n'assisterais pas à ses funérailles. C'est très dur pour une fille d'entendre ça.



@SFONTENOY

Pour fuir les persécutions en Turquie, Asli Erdogan s'est exilée en Allemagne.



“J’ai toujours ressenti le devoir de témoigner, même si je savais qu’il y aurait un prix à payer”

ASLI ERDOGAN

Vous avez reçu le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes, et le *New York Times* vous classe parmi les onze femmes les plus influentes de l’année 2018. Témoigner est une responsabilité pour vous ?

J’ai toujours ressenti le devoir de témoigner sur la situation des Kurdes, des Arméniens, des prisons turques, des femmes, même si je savais qu’il y aurait un prix à payer. Je ne m’attendais pas à ce que ce prix soit la prison et une peine pouvant aller jusqu’à la réclusion à perpétuité. Cela dépasse mon imagination. Les écrivains ont la responsabilité de lever le voile sur les atrocités qui se produisent à côté de chez eux. Comment

fermer les yeux quand votre voisine est battue par son mari ? Après avoir été incarcérée puis remise en liberté, cette responsabilité est encore plus impérieuse. Beaucoup d’autres sont toujours emprisonnés. Je dois parler en leur nom.

Votre anniversaire, le 8 mars, est aussi la Journée internationale des droits des femmes. Votre écriture est-elle féministe ?

Pas intentionnellement. Mais étant moi-même féministe, ma vision des choses transparaît dans mes textes, en particulier dans mes chroniques plus que dans mes livres. Je touche à des tabous, comme le viol. Il y a plusieurs années, j’ai publié dans le quotidien de gauche *Radikal* un très beau texte sur trois jeunes filles kurdes qui n’avaient pas encore 18 ans, violées par les paramilitaires turcs. Cela m’a attiré beaucoup d’ennuis. J’y ai parlé de ma propre expérience du viol, à la première personne. C’était très dur. J’ai eu des nausées pendant trois jours.

Je savais que si mon corps réagissait de façon si violente, c’est que j’écrivais quelque chose de vrai et d’important.

Dans *L’Homme coquillage*, votre premier roman, l’héroïne se confie sur une enfance difficile, le harcèlement sexuel et même un viol dont elle est victime. Est-ce autobiographique ?

Tout cela est vrai. J’ai été cette enfant traumatisée dont le père a tenté de tuer la mère, qui a été harcelée sexuellement, qui a fait deux tentatives de suicide. Le viol s’est produit plus tard, alors que j’écrivais le livre. Le but de cet ouvrage n’était pas de me confronter à ces lourds traumatismes. Ils sont présents dans le récit simplement pour expliquer pourquoi le personnage féminin est tellement étranger à son propre désir. Mais c’est aussi mon seul roman qui parle de l’amour. Il est d’ailleurs dédié à Soukouna, un réfugié africain que j’ai aimé et qui a disparu en 1998.

Vous reconnaissez-vous dans le mouvement #metoo ?

J’ai été harcelée enfant, j’ai été violée physiquement, puis j’ai été violée moralement quand un ancien compagnon a écrit un livre qui a fait sensation sur notre rupture (Imkansiz Ask, *L’Amour impossible*, paru en 2003). Je ne suis pas la seule à être passée par là. Nous sommes des millions. Le silence protège les agresseurs, il est toujours une collaboration avec l’oppresseur, et doit être brisé. D’autre part, le risque d’aller trop loin existe. Nous ne devons pas oublier que les hommes sont aussi les victimes d’un système machiste et paternaliste. L’oppression des femmes est un péché systématique inscrit dans notre histoire, mais le machisme est une prison pour les hommes aussi. •

29 décembre 2016, Asli Erdogan est libérée après cent trente-deux jours de détention provisoire à Silivri.





L'homme coquillage

♥♥ Elle n'en peut plus de sa vie étriquée de physicienne nucléaire qui la fait bosser nuit et jour. Alors elle accepte un voyage d'étude aux Caraïbes. Comme le programme et ses confrères l'ennuient à périr, elle décide de s'éloigner de l'hôtel de luxe pour explorer les lieux. Loin du cliché paradisiaque, l'île est minée par la drogue et peuplée d'écorchés. Pourtant, c'est là, sur la plage ou dans les bars dansants, qu'elle va renouer avec la sensualité. Et découvrir la passion... Dans son premier roman, écrit il y a plus de 20 ans, l'écrivaine turque, aujourd'hui en exil, manie avec une grande férocité l'autodérision et insuffle une empathie véritable pour les populations en marge. Aux antipodes d'un romantisme tiède. **I. B.**
Par Asli Erdogan, éd. Actes Sud, 208 p., 19,90 €.



♥♥ L'HOMME COQUILLAGE

d'Asli Erdoğan (Actes Sud)

En exil en Allemagne et en attente de son procès, la journaliste et romancière turque Asli Erdoğan encourt toujours la prison à perpétuité pour délit d'opinion et destruction de l'unité de l'Etat turc. Dans son premier roman paru en France, rédigé lorsqu'elle avait 25 ans, l'écrivaine raconte une jeune femme libre, déterminée et insoumise. Lors d'un séminaire de médecins dans les Caraïbes,

une chercheuse turque tombe amoureuse d'un rasta exclu de tous qui vend des coquillages sur la plage. Construit comme un récit d'apprentissage autobiographique, le roman explore les thèmes de l'ouverture à l'autre et de la défense des opprimés. H. R.



JULIETTE PELLETIER
LIBRAIRIE QUAI DES BRUMES



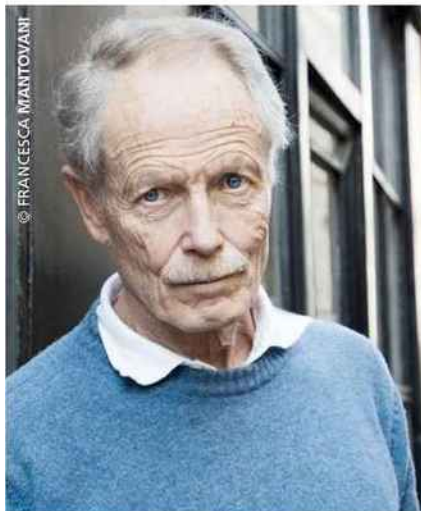
C'est le récit d'une rencontre et le portrait d'une jeune femme dont le corps et le cœur sont bâillonnés par la peur. **L'homme coquillage** insufflera le désir de vivre, d'aimer, de croire en soi chez ce double de l'auteure. Ce premier roman datant de 2006, édité aujourd'hui chez Actes Sud, met à jour Asli Erdogan, écrivaine pleine de ferveur et d'envie. Onirique et sensuel, magnétique comme un soir d'orage. De toute beauté.

quaidesbrumes.com



CULTURE

Grand Est



© FRANCESCA MANTOVANI



© KEDISTAN

*Erri De Luca et Asli Erdogan :
deux grandes voix au service
des libertés et de la littérature.*

FESTIVAL

LES LETTRES EN LIBERTÉS

PLACÉ SOUS LE SIGNE DES LIBERTÉS, LE FESTIVAL « LE LIVRE À METZ » RÉUNIT LE WEEK-END PROCHAIN PLUS DE DEUX CENTS AUTEURS.

PAR MARIE RENAUD

C'est toujours le premier événement littéraire de l'année dans le Grand Est. Le festival « Le Livre à Metz-Littérature & Journalisme » s'apprête à vivre, le week-end prochain, sa trente et unième édition, ouverte plus que jamais non seulement sur la culture contemporaine, mais aussi sur les grands enjeux sociétaux du moment. C'est parce qu'il nous concerne au quotidien, explique Aline Brunwasser, la présidente de l'association organisatrice, que le thème « Libertés » a été choisi pour associer les auteurs, les œuvres, le public et les artistes conviés pour trois jours à Metz. Un fil rouge qui justifie le choix des deux grands invités d'honneur de la manifestation, la Turque Asli Erdogan et l'Italien Erri De Luca. La première incarne de façon terriblement concrète à la fois la répression contre les intellectuels en Turquie et la résistance à l'autorité aveugle et à la réaction. Asli Erdogan, dont on vient tout juste de découvrir la version française de son premier roman, « L'Homme coquillage » (Actes Sud), paye au prix de l'exil ses combats pour les minorités et pour les libertés des femmes, qui lui ont valu de recevoir en janvier le prix Simone de Beauvoir.

Erri De Luca, quant à lui, est depuis longtemps reconnu comme une figure majeure de la littérature italienne et européenne. Curiosité, solidarité, générosité marquent son œuvre. Engagement aussi. Son dernier roman, « La nature exposée » (Gallimard), évoque avec une infinie tendresse le drame des migrants et le courage tranquille de ceux qui les accueillent.

Autour d'eux, quelque deux cents auteurs sont attendus sur la place de la République, à Metz, pour un immense forum que conclura Marie Modiano, qui allie poésie et musique. Et avant cela, d'innombrables rencontres, avec Daniel Picouly, Raphaël Glucksmann, Christian Bobin, Irène Frain, Philippe Claudel... Et cetera ! Sans oublier deux grands de la littérature jeunesse, Thierry Dedieu et Gipi.

Cet aréopage ne doit pourtant pas intimider quiconque. Le festival « Le Livre à Metz » n'a pas son pareil pour mettre à l'aise le visiteur, en lui proposant pendant trois jours un agenda de rencontres et d'activités aussi riche que varié. Pour s'immerger dans le monde des lettres... en toute liberté(s).

*/ Du 13 au 15 avril, place de la République à Metz (57).
Entrée libre. www.lelivreametz.com*



CULTURE

Grand Est



© FRANCESCA MANTOVANI



© KEDISTAN

*Erri De Luca et Aslı Erdoğan :
deux grandes voix au service
des libertés et de la littérature.*

FESTIVAL

LES LETTRES EN LIBERTÉS

PLACÉ SOUS LE SIGNE DES LIBERTÉS, **LE FESTIVAL « LE LIVRE À METZ »** RÉUNIT LE WEEK-END PROCHAIN PLUS DE DEUX CENTS AUTEURS.

PAR MARIE RENAUD

C'est toujours le premier événement littéraire de l'année dans le Grand Est. Le festival « Le Livre à Metz-Littérature & Journalisme » s'apprête à vivre, le week-end prochain, sa trente et unième édition, ouverte plus que jamais non seulement sur la culture contemporaine, mais aussi sur les grands enjeux sociétaux du moment. C'est parce qu'il nous concerne au quotidien, explique Aline Brunwasser, la présidente de l'association organisatrice, que le thème « Libertés » a été choisi pour associer les auteurs, les œuvres, le public et les artistes conviés pour trois jours à Metz. Un fil rouge qui justifie le choix des deux grands invités d'honneur de la manifestation, la Turque Aslı Erdoğan et l'Italien Erri De Luca. La première incarne de façon terriblement concrète à la fois la répression contre les intellectuels en Turquie et la résistance à l'autorité aveugle et à la réaction. Aslı Erdoğan, dont on vient tout juste de découvrir la version française de son premier roman, « L'Homme coquillage » (*Actes Sud*), paye au prix de l'exil ses combats pour les minorités et pour les libertés des femmes, qui lui ont valu de recevoir en janvier le prix Simone de Beauvoir.

Erri De Luca, quant à lui, est depuis longtemps reconnu comme une figure majeure de la littérature italienne et européenne. Curiosité, solidarité, générosité marquent son œuvre. Engagement aussi. Son dernier roman, « La nature exposée » (Gallimard), évoque avec une infinie tendresse le drame des migrants et le courage tranquille de ceux qui les accueillent.

Autour d'eux, quelque deux cents auteurs sont attendus sur la place de la République, à Metz, pour un immense forum que conclura Marie Modiano, qui allie poésie et musique. Et avant cela, d'innombrables rencontres, avec Daniel Picouly, Raphaël Glucksmann, Christian Bobin, Irène Frain, Philippe Claudel... Et cetera ! Sans oublier deux grands de la littérature jeunesse, Thierry Dedieu et Gipi.

Cet aréopage ne doit pourtant pas intimider quiconque. Le festival « Le Livre à Metz » n'a pas son pareil pour mettre à l'aise le visiteur, en lui proposant pendant trois jours un agenda de rencontres et d'activités aussi riche que varié. Pour s'immerger dans le monde des lettres... en toute liberté(s).

*Du 13 au 15 avril, place de la République à Metz (57).
Entrée libre. www.lelivreametz.com*



Le choix du libraire

Michèle Motmaenfar

Maison de la presse à Decize (Nièvre)

« Premier roman, or toute la quintessence de son écriture est déjà là, annonciatrice des suivants. A sa parution, l'auteure, farouche opposante de l'oppression, a quitté la Turquie après avoir été libérée de prison. Dès le début, une promesse : celle d'être emporté dans l'histoire d'un amour qui rend fou, intrinsèquement liée à celle d'une île des Caraïbes, au chant profond de l'océan. N'attendez pas un récit à la petite semaine, confortable. Ce texte est tiré de souvenirs profonds et douloureux. Le lieu lui-même est pétri de révoltes, guerres, soulèvements d'hommes rouges, d'hommes noirs confrontés à l'avidité sanguinaire de l'homme blanc. Il y a de la magnificence dans cette histoire où s'entremêlent la mort et la vie, l'existence rendue cruciale par la perception du sensible. Comme on ne peut connaître un homme juste en regardant son visage, on ne peut connaître le contenu d'un livre juste en regardant sa couverture. Celle-ci est sublime. Reste à lire. Pour faire du présent un devenir. »

L'homme coquillage. Premier roman d'Aslı Erdogan, éditions Actes Sud, 195 pages, 19,90 €



Le choix du libraire

Michèle Motmaenfar

Maison de la presse à Decize (Nièvre)

« Premier roman, or toute la quintessence de son écriture est déjà là, annonciatrice des suivants. À sa parution, l'auteure, farouche opposante de l'oppression, a quitté la Turquie après avoir été libérée de prison. Dès le début, une promesse : celle d'être emporté dans l'histoire d'un amour qui rend fou, intrinsèquement liée à celle d'une île des Caraïbes, au chant profond de l'océan. N'attendez pas un récit à la petite semaine, confortable. Ce texte est tiré de souvenirs profonds et douloureux. Le lieu lui-même est pétri de révoltes, guerres, soulèvements d'hommes rouges, d'hommes noirs confrontés à l'avidité sanguinaire de l'homme blanc. Il y a de la magnificence dans cette histoire où s'entremêlent la mort et la vie, l'existence rendue cruciale par la perception du sensible. Comme on ne peut connaître un homme juste en regardant son visage, on ne peut connaître le contenu d'un livre juste en regardant sa couverture. Celle-ci est sublime. Reste à lire. Pour faire du présent un devenir. »

L'homme coquillage. Premier roman d'Asli Erdogan, éditions Actes Sud, 195 pages, 19,90 ?.





Paris > ASLI ERDOGAN DÉCORÉE La romancière turque a reçu les insignes de Chevalier des Arts et des lettres vendredi. Militante des droits de l'homme, défenseure des Kurdes, elle a quitté son pays après plusieurs mois en prison. Asli Erdogan a été décorée par la ministre Françoise Nyssen qui fut son éditrice chez Actes Sud.



L'attrait de l'inconnu

Asli Erdogan arrive à parler de climat social et politique tout en décrivant une scène de baignade sous les cocotiers.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

Le tout premier roman d'Asli Erdogan, un voyage dans les Caraïbes, sort enfin en français.



roman

L'homme coquillage

ASLI ERDOGAN

Traduit du turc

par Julien Lapeyre

de Cabanes

Actes Sud

208 p., 19,90 €

Publié en 1994 en Turquie, *L'homme coquillage* vient d'être traduit en français chez Actes Sud. Il était présenté en avant-première à la Foire du livre de Bruxelles par l'auteure, présidente d'honneur de cette édition 2018.

L'exotisme et l'attrait de l'inconnu sont au cœur du livre. Asli Erdogan introduit sa narratrice, une jeune femme turque chercheuse en physique nucléaire. Un personnage calqué sur sa propre histoire puisqu'à 24 ans, la romancière intégrait le Centre européen de recherche

nucléaire de Genève. Dans le cadre de son travail, la narratrice est invitée sur l'île de Sainte-Croix, aux Caraïbes, pour un séminaire.

Entre les conférences, les repas groupés et les excursions, la chercheuse se sent prise au piège : elle veut rentrer en contact avec les habitants de l'île. Très vite, elle adopte une attitude rebelle par rapport au reste du groupe : elle boit à longueur de journée des cocktails au soleil, se baigne dans l'océan et discute avec les vendeurs ambulants de la plage.

Tony, l'homme coquillage, apparaît un jour « comme un ouragan » dans sa vie. C'est un Jamaïcain petit et maigre, avec dans les mains des coquillages fraîchement pêchés pour les vendre aux touristes. Tony porte un bonnet en laine rastafari, il est mystérieux et louche.

Cette dangerosité attire la narratrice sur une île où tous les Noirs détestent les Blancs et les Blancs fuient les Noirs. Elle se

méfie mais ne le montre pas, elle va suivre l'homme coquillage sous les regards médusés de ses collègues sermonnants.

Malgré ses airs d'amourette de vacances, cette histoire n'a rien de léger. L'héroïne oscille entre la fascination pour les habitants de l'île, l'attraction sexuelle, l'angoisse et la terreur de la mort.

Asli Erdogan arrive grâce à une écriture poétique à nous parler de sujets tels que le climat social et politique des Caraïbes tout en décrivant une scène de baignade sous les cocotiers. C'est aussi une introspection, des éléments autobiographiques ressortent entre les lignes, les thématiques du suicide, le viol, la dépression.

Ode à la liberté féminine

L'homme coquillage célèbre la sensualité. La narratrice se retrouve libérée de ses blessures du passé et des carcans moraux. Quand elle danse, les hommes sont surpris d'apprendre qu'elle

est turque et musulmane. Comme si la danse était incompatible avec sa religion. Elle se fout des ragots et de ce qu'on pense d'elle. Elle poursuit sa quête de plaisir.

Cette même jeune femme répond aux remarques sexistes de ses collègues physiciens. Lorsque l'un d'eux l'apostrophe « Tu as un faible pour les Noirs ? », elle répond : « Est-ce que tu penses que j'ai un faible pour tous les hommes avec qui je discute ? Ou alors qu'on ne s'intéresse aux Noirs que pour le cul ? » Plus loin elle écrit : « Quel plaisir que de battre à leur propre jeu tous ces machos prompts à juger les femmes et leur sexualité ! Je ne vois pas de meilleure méthode pour combattre les racistes et les ségrégationnistes. »

À la lecture de ce premier roman, on comprend pourquoi ces propos modernes ont classé l'écrivaine parmi les « ovnis » de la littérature turque.

FLAVIE GAUTHIER



Asli Erdogan, écrivaine essentielle

L'invitée d'honneur et onze autres auteurs à lire
et à ne pas manquer à la Foire du livre de Bruxelles

Sa venue à Bruxelles doit résonner comme un message, celui de l'engagement sociétal que revendique la Foire du livre. » Grégory Laurent, commissaire de l'événement, justifiait ainsi le choix de la romancière comme présidente d'honneur. Originnaire d'Istanbul, Asli Erdogan a acquis une notoriété internationale suite à son emprisonnement de juin à décembre 2016 dans la prison turque de Bakırköy. Son crime ? Elle a pris position dans le journal *Ozgur Gundem* contre la restriction des libertés publiques et osé faire part de ses craintes quant aux dérives politiques du pouvoir. Relâchée il y a un peu plus d'un an, Asli Erdogan est aujourd'hui un symbole de la défense de la liberté d'expression.

Au-delà de son engagement militant, la Foire du livre offre l'occasion de redécouvrir ses œuvres littéraires. D'abord son premier roman *L'homme coquillage*, paru en 1994 en Turquie, qui sort pour la première fois en français

chez Actes Sud. « C'est un livre très intéressant car il marque un nouvel exotisme dans la prose turque, explique Timour Muhidine, spécialiste de la littérature turque contemporaine, directeur de la collection Lettres turques chez Actes Sud et l'éditeur d'Asli Erdogan chez Actes Sud précisément. *Les auteurs turcs écrivaient beaucoup sur la Turquie tout au cours du XX^e siècle. Ils avaient l'habitude d'être très fermés sur eux-mêmes pour des raisons sociologiques et historiques. Asli va introduire quelque chose de nouveau. Elle choisit comme décor les Caraïbes, ensuite le Brésil... Ce n'est pas du tout courant et ça a un peu désorienté les lecteurs.* »

Un ovni

Le succès viendra avec *La ville dont la cape est rouge* à la fin des années nonante, une plongée dans le cœur sauvage et glauque de Rio de Janeiro. A l'époque déjà, la jeune plume se fait remarquer lors de ses interviews pour son franc-parler et son radicalisme politique. Un

« ovni » dans le monde des lettres turques, d'après Timour Muhidine. « *Sa marque de fabrique, c'était d'être l'emmerdeuse, l'empêcheuse de tourner en rond. Dès le début, c'est une subversive et une rebelle.* »

Avec sa nouvelle *Les oiseaux de bois* en 2009, elle remporte le prix du livre allemand de la Deutsche Welle. Son style poétique séduit partout dans le monde. Les critiques soulignent son expression et son ton très contemporain. Elle inaugure le genre de l'autofiction dans la littérature turque. « *Il n'y avait même pas d'autobiographie lorsqu'elle a commencé à écrire. Maintenant, c'est différent mais ce n'est pas le genre le plus répandu. Asli Erdogan n'invente pas beaucoup de personnages, la narratrice c'est toujours elle.* »

Son huitième roman *Le bâtiment de pierre* (Actes Sud, 2013) est presque prémonitoire. Des voix s'élèvent de la grande prison d'Istanbul, des intellectuels, des prisonniers politiques, des résistants. La narratrice les entend et les



relate. Ce livre sombre retentit encore plus fort depuis l'emprisonnement de l'auteure dans cette même prison.

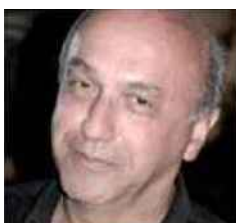
Pour son éditeur francophone, c'est l'altérité qui reste le principal thème des écrits d'Asli Erdogan. « *Le voyage, le dépaysement, le contact avec l'autre sont ses sujets de prédilection.* »

Depuis un an, l'auteure est surtout sollicitée pour parler de la politique de son pays. Sa dernière parution, *Le silence même n'est plus à toi*, est un recueil de toutes ses chroniques publiées dans la presse. C'est l'évolution de la Turquie en dix années racontée à travers son regard de poète et d'essayiste. Le régime de Recep Erdogan s'est appuyé sur ces mêmes textes pour l'arrêter.

Cette épreuve douloureuse l'a marquée et l'auteure ne sait pas encore si elle pourra retourner un jour dans son pays. Son procès n'est pas terminé, la prochaine audience est fixée au 6 mars.

En attendant, ses romans sont traduits dans une vingtaine de langues. « *Il n'y a plus de provincialisation de la littérature turque. Elle est globalisée et Asli Erdogan fait partie de ça*, conclut Timour Muhidine. Parmi les autres auteurs de la même génération, Sema Kaygusuz et Hakan Günday, prix Médicis étranger 2015, commencent à avoir une renommée internationale. Le roman turc contemporain est dynamique, il raconte le monde. C'est un vrai phénomène malgré des conditions difficiles. L'après-Orhan Pamuk est foisonnant. C'est paradoxal dans un pays en guerre avec la Syrie. Pourtant à Istanbul la culture tourne et la critique contre le pouvoir reste vive. Seules la presse et la télévision sont muées. La littérature, elle, bouge. »

FLAVIE GAUTHIER



*« Le voyage,
le dépaysement,
le contact avec
l'autre sont
ses sujets
de prédilection »*

TIMOUR MUHIDINE, ÉDITEUR D'ASLI ERDOGAN

 premier chapitre

LE SOIR 

**Lisez les premiers
chapitres avant
de rencontrer
leurs auteurs à la Foire**

**C'est ce que vous offrent « Pre-
mier Chapitre » et « Le Soir » pour
tous les livres de ce supplément
littéraire.**

A lire sur plus.lesoir.be.



roman

L'homme coquillage

ASLI ERDOGAN

Actes Sud

208 p., 19,90 €



roman

**Le silence même
n'est plus à toi**

ASLI ERDOGAN

Actes Sud

120 p. 16,50 €



anthologie

**Poètes, vos papiers !
Pour Aslı Erdoğan**

COLLECTIF

Editions des Femmes

133 p., 15 €



**« Dès le début, Aslı
Erdoğan est une rebelle »,
juge Timour Muhidine.**

© LAURENT DENIMAL/OPALE/LEEMAGE



La Foire du livre prend la route avec Asli Erdogan

ÉVÉNEMENT Elle se tient du 22 au 25 février à Tour & Taxis

- L'écrivaine turque est l'invitée d'honneur de la Foire dont le thème est « Sur la route ».
- C'est toujours gratuit.

Jack Kerouac et son *Sur la route* de 1957 sont un peu à l'origine de la version 2017 de la Foire du livre de Bruxelles. Ce récit de voyage, l'un des plus célèbres du monde, est devenu, comme dit Gregory Laurent, le commissaire de la Foire, « une véritable source d'inspiration au moment de revendiquer une identité, le sens d'une existence ou une façon de s'exprimer ». Sur la route, c'est un thème qui se rattache, aujourd'hui, aux migrations, « au problème de tous ces gens qui, dit Hervé Gérard, président de la Foire, viennent chercher chez nous un eldorado ». Liberté, ouverture, engagement, tolérance, mémoire, partage. Qui de mieux pour nous les faire partager qu'Asli Erdogan, l'écrivaine turque qui n'est pas en odeur de sainteté dans son propre pays, où elle a fait de la prison, de juillet à décembre 2016, et qui y est toujours poursuivie.

« Sa présence, hautement symbolique au cœur de l'Europe, a d'autant plus de sens que la Foire défend un thème aussi fort et puissant que *Sur la route*. Sa venue, tout à fait exceptionnelle, doit résonner comme un message, celui de l'engagement sociétal que revendique la Foire du livre », a lancé Gregory Laurent. Asli Erdogan sera à Bruxelles durant les quatre jours de la Foire.

BD et samba

Quatre jours ? En effet la Foire a enfin décidé de ne plus ouvrir le lundi, qui attirait beaucoup moins de monde. D'autres nouvelles ? L'entrée est toujours gratuite. Il y a plus d'exposants que d'habitude : 217. Il y a sept expos, de « *Sur la route* » à « *Voyage en Russie* ». On a prévu 1.000 places assises pour lire et se reposer. Et une navette gratuite joindra le centre de Bruxelles et



Le premier roman d'Asli Erdogan, qui date de 1993, « *L'homme coquillage* », enfin traduit en français chez Actes-Sud, se trouvera en avant-première à la Foire. © BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE

Tour & Taxis tous les jours.

« Depuis la gratuité de l'entrée, reprend Gregory Laurent, le public est plus familial, plus communautaire : les gens viennent en groupe. C'est à prendre en compte. On est devenu une Foire qui irradie dans la ville pour

contribuer au rayonnement du livre. » Du 18 au 25 février, mille livres seront cachés dans Bruxelles : à vous de les trouver. Des livres dont les auteurs seront à la Foire. La Foire accordera beaucoup d'attention à la jeunesse aussi. Et comme d'habi-



tude à la BD au Palais des Imaginaires, avec Enki Bilal, François Boucq, Thomas Lavachery, Benoît Sokal et une nocturne BD le vendredi, avec une fresque géante dessinée par les invités sur les rythmes chaloupés du groupe de Barly Baruti. BD et samba, en quelque sorte.

Invités ? Rayon polar, Caryl Ferey, plus des polardeux de Hongrie, Pologne, Gabon, Bénin. Rayon voyages, Jean-Luc Coatalem, Alexis Jenni, François Garde. Rayon prix littéraires : Eric Vuillard, Olivier Guez, David van Reybrouck, Sylvain Forge, Laurent Demoulin. Rayon littérature : Philippe Bes-



son, Jean Teulé, Katherine Pancoly, Raphaël Enthoven, Amélie Nothomb. Côté traduction : Claro, Josée Kamoun, Albert Bensoussan... Il y a bien plus d'invités et d'animations que cela évidemment. Informez-vous sur le site de la Foire : flb.be.

Et déjà, Gérard, Laurent et Cie pensent à 2019. Ce sera les 50 ans de la Foire du livre. Il faudra rendre cette édi-

tion exceptionnelle. ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

LE SOIR

Le portrait d'Asli Erdogan
sur notre site plus.lesoir.be.

CHIFFRES

217

Le nombre d'exposants
qui seront présents.

1.000

Les auteurs-illustrateurs en
dédicaces et en rencontres.

110

Le nombre de rencontres
programmées.

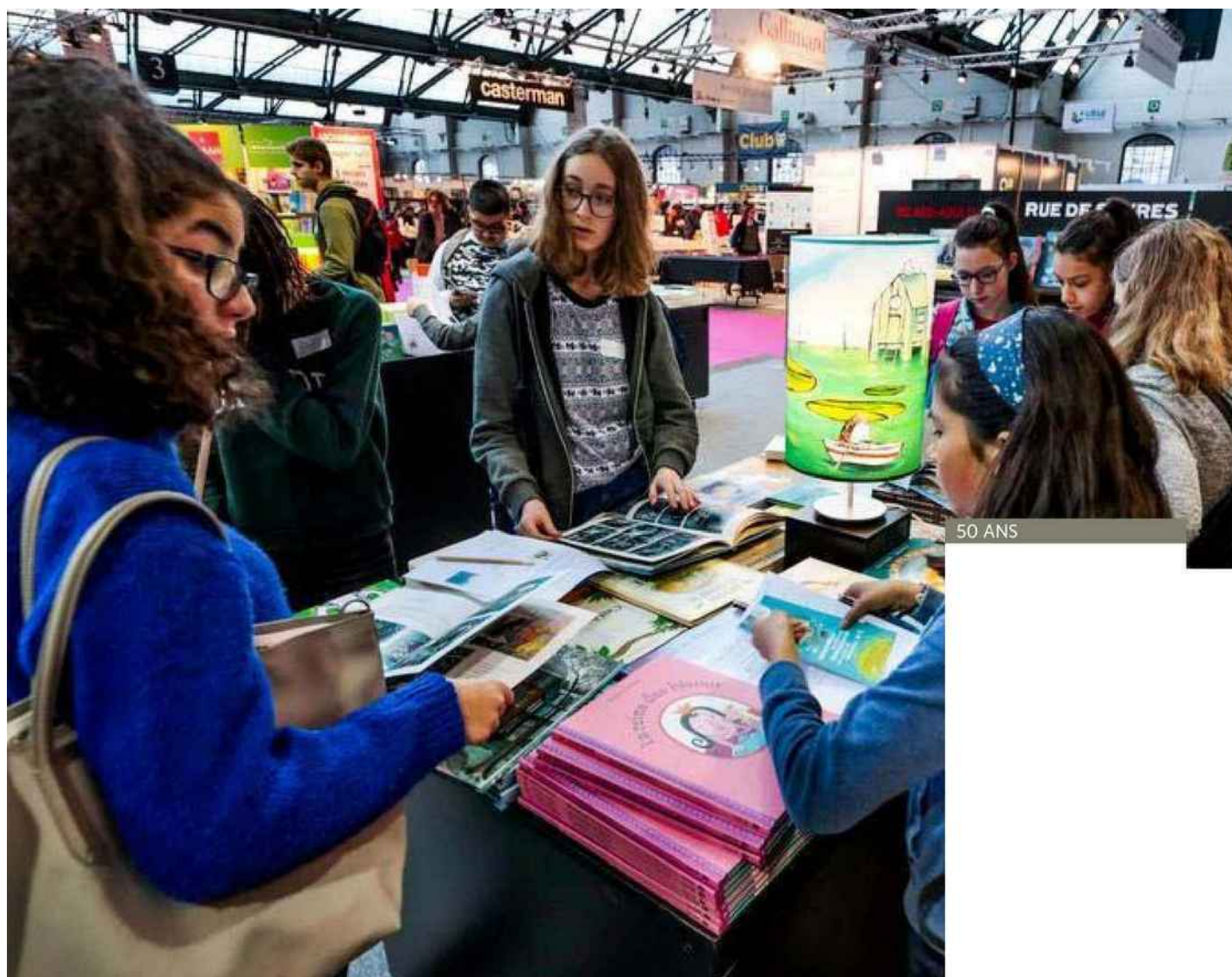
70.000

Et plus : l'objectif en termes
de visiteurs.



« La clé du succès de la Foire du Livre, c'est sa simplicité »

LIVRES On a atteint les 70.000 visiteurs, 5.000 de plus qu'en 2017



Beaucoup de jeunes, beaucoup d'écoles,
beaucoup de familles.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

- Organisateurs, exposants, éditeurs sont heureux : la Foire a été formidable.
- Elle a engrangé plus de visiteurs en quatre jours qu'en cinq jours l'année passée.
- Et Asli Erdogan en fut la vedette incontestable.



Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. C'est une habitude : on se congratule après une manifestation de l'ampleur de la Foire du Livre. Ce fut une excellente édition, merci à l'équipe, merci aux exposants, merci aux visiteurs. Air connu. Il semble cependant bien que ce refrain, cette année, on a vraiment le droit de l'entonner. Parce qu'il y a les chiffres : 70.000 visiteurs en quatre jours contre 65.000 l'année passée en cinq jours (depuis, on a zappé le lundi). Parce que, aussi, il y a l'ambiance. Parce qu'enfin, il y a les ventes. La Foire est (aussi) une affaire commerciale et les exposants sont unanimes : ils ont vendu bien davantage cette année qu'en 2017. Il est vrai qu'en 2017, l'atmosphère était encore plombée par les attentats de l'année précédente et par les consignes de sécurité. Et qu'il faisait beau pour la période : beaucoup avaient préféré s'aérer.

Chez Racine, aux Impressions nouvelles, chez Bragelonne, on a le sourire. « C'est bien mieux que l'année passée, réagit Michelle Poskin, de Racines. L'atmosphère était plus enthousiaste, plus dynamique. Les ventes ont bien marché, les signatures ont attiré du monde, le flux était régulier à notre stand. » Yves Limauge, de la librairie A livre ouvert à Woluwe Saint-Lambert, qui représentait Actes-Sud, éditeur de l'écrivaine turque Aslı Erdogan, est vraiment satisfait : « Bien plus de monde que l'année passée. »

« Des trous dans les rayonnages »

Fanny Caignec, de Bragelonne, sourit : « On a des tas de trous dans les rayonnages, plusieurs titres sont manquants, les dédicaces ont attiré la foule. » Chez Gulf Stream, on applaudit la performance de leur vedette jeunesse, la Belge Cindy Van Wilder, qui a

attiré des files d'ados désireux de lire *Les Outrepasseurs* ou *Memorex* et de les faire dédicacer, même si Jérôme Bernez, le patron, laisse échapper un simple : « Pour le reste, c'est correct ». Paul-Erik Mondron, de Nevicata, fait un bilan excellent : « Le passage de cinq à quatre jours est payant. »

Chez Madrigall, la réunion de Gallimard, Flammarion et d'autres comme Diable Vauvert, Denoël, etc., on avance que le chiffre d'affaires a augmenté de 17 % par rapport à 2017. Et on ventile même : + 58 % le jeudi, - 12 % le vendredi, +10 % le week-end. « Une édition très réussie, dit Patrick Verhelpen, du distributeur Interforum. Nous sommes très satisfaits. Ce qui nous marque le plus, c'est la présence de nombreux jeunes : les ventes en jeunesse ont explosé. » « Une grande cuvée, ajoute Patrick Moller, du distributeur Dilibel. Notre chiffre d'affaires augmente de 9 %. Bien davantage dans le segment jeunesse. »

La Foire a accueilli 8.000 écoliers, cette année. Contre 4.000 l'an dernier. Et a compté 235 exposants, contre 198 en 2017. A noter le retour de Flammarion, l'arrivée de Libella avec Buchet-Chastel, la survenance de nouveaux éditeurs comme Les éditions de l'Observatoire ou Menu Fretin.

Mais qu'est-ce qui a fait le succès de la Foire 2018 ? Indéniablement la présence d'Aslı Erdogan. Elle a été très généreuse dans sa participation aux rencontres. Elle a porté haut la notion d'écrivain comme rebelle au pouvoir absolu, comme porte-parole de la liberté. C'est ce qu'il faut aussi à une Foire ambitieuse comme celle de Bruxelles. Et pas seulement des auteurs de BD et des écrivains populaires qui attirent la grande foule. Il faut les deux, le ludique et le réfléchi. Amélie Nothomb tout en noir, chapeau compris, flanquée de sa sœur Juliette et de ses parents. Et Aslı

Erdogan, Wilfried N'Sondé, Raphaël Enthoven, etc. Katherine Pancol et Diane Ducret et le Pavillon des lettres d'Afrique-Caraïbes-Pacifique, qui fut un grand succès et qui a permis à nombre de visiteurs de découvrir une autre littérature, ou celui des quatre pays de Visegrad : Hongrie, Pologne, Slovaquie, Tchéquie.

« Un festival de pensées »

« La Foire doit jouer un rôle de relais pour les écrivains engagés », dit Elisabeth Kovacs, de la Foire. « Elle doit être un festival de pensées », ajoute son commissaire Gregory Laurent. Comme la belle rencontre entre l'écrivain flamand de Bruxelles David Van Reybrouck, l'auteur de *Congo* et de *Zinc*, et Mohamed El-Bachiri, l'auteur du *Djihad de l'amour*, un appel lancé à la réconciliation par ce Molenbeekois qui a perdu sa femme dans les attentats de Bruxelles du 22 mars 2016.

Ou le projet « Ecritures migrantes », qui veut faire surgir de nouveaux auteurs parmi les primo-arrivants, les réfugiés. La Foire peut être leur voie. Elle doit en tout cas être la chambre d'échos de notre époque et de la société bruxelloise.

Le succès de la Foire tient aussi à autre chose, plus belge sans aucun doute, et que Patrick Moller a mis en évidence : « Tous les éditeurs français le disent : à Bruxelles, on n'a jamais l'impression d'être dans un salon, on a plutôt l'impression de côtoyer des amis, c'est sans protocole. Une des clés du succès de la Foire, c'est son accessibilité et sa simplicité. D'autres salons du livre, comme Paris, Genève, Londres, devraient se pencher sur cette dimension de la Foire de Bruxelles pour assurer leur avenir. Avec cette simplicité, la Foire de Bruxelles rend les auteurs à leurs lecteurs. » ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN



MARQUE-PAGE

ASLI ERDOGAN Asli Erdogan sera à la Maison de Rousseau et de la littérature à Genève le 10 mars pour une rencontre intitulée «Je ne suis qu’un écrivain». Auteure de plusieurs romans (*La Ville dont la cape est rouge*, *Le Bâtiment de pierre*), elle est une figure de la défense des minorités en Turquie. Emprisonnée d’août à décembre 2016, elle a été libérée pour raisons de santé. Son procès est toujours pendant. Elle risque la perpétuité. *Actes Sud* publie, le 7 mars, son tout premier roman, *L’Homme coquillage*. ■

«Je ne suis qu’un écrivain», rencontre avec Asli Erdogan, Maison de Rousseau et de la littérature, Grand-Rue 40, Genève. Le samedi 10 mars à 18h.



Le cri des mots

ASLI ERDOGAN

Toujours menacée d'emprisonnement,
l'écrivaine turque sera à Genève
le 10 mars. Pour évoquer une écriture
qui met en paroles le silence
des victimes

LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN

Asli Erdogan revient à Genève. Le 10 mars, l'écrivaine turque sera à la Maison de Rousseau et de la littérature pour une rencontre publique. Elle retrouvera alors un quartier qu'elle connaît bien, la Vieille-Ville et ses rues pavées qui serpentent. Dans les années 1990, elle aimait s'y perdre avant de retrouver la toute petite chambre où elle vivait, après ses longues journées passées au CERN, elle, la jeune physicienne atomique qu'elle était alors, l'une des rares femmes à être acceptées au cénacle de la recherche internationale. Entre ces années genevoises et aujourd'hui, elle est devenue une voix forte de la littérature mondiale, donnant par sa plume des tombeaux aux victimes de violences, qu'elles soient sexuelles, politiques, raciales. De livre en livre, de chronique en chronique, elle a mis le doigt dans la plaie, convaincue que le poète doit être justement là où les cris sont étouffés: camps de réfugiés africains dans la périphérie d'Istanbul, femmes violées, discriminations contre les Kurdes.

Rafles massives

En août 2016, Asli Erdogan est devenue victime à son tour: des policiers encagoulés ont fait irruption dans son appartement comme dans les maisons de milliers de professeurs, écrivains, journalistes, fonctionnaires. C'était quelques semaines à peine après le coup d'Etat man-

qué d'une fraction de l'armée, entraînant des rafles massives auprès d'opposants au pouvoir ou considérés comme tels. Son incarcération a suscité une forte mobilisation en France, en Suisse romande, et dans plusieurs autres pays européens par le biais de lectures en librairie et de récitals. On a encore devant les yeux le visage aux traits tirés mais comme illuminé de l'intérieur de l'écrivaine, lorsque quatre mois plus tard, en décembre 2016, elle a été libérée de la prison pour femmes d'Istanbul. Le procès de l'écrivaine est toujours pendant. Le 6 mars, le jugement a été une nouvelle fois reporté. Elle ne risque plus la perpétuité mais plusieurs années d'emprisonnement. Libérée de l'interdiction de quitter la Turquie, elle a été accueillie à Francfort, l'une des «villes refuges pour écrivains persécutés» où elle vit désormais.

Virée sous les tropiques

Paraît aujourd'hui, chez Actes Sud, *L'Homme coquillage*, son tout premier roman, paru en Turquie en 1997 alors qu'elle avait 26 ans. Même si ce livre, impressionnant de maturité, se passe dans les Caraïbes, il a bien en son cœur le séjour genevois d'Asli Erdogan. Egrenant tous les thèmes de l'œuvre à venir, la solitude, la violence, la condition des femmes, l'attention aux marges, *L'Homme coquillage* fait le récit d'une virée sous les tropiques, une université

d'été de physiciens du CERN qui se transforme, pour la narratrice, en expérience limite et fondatrice tout à la fois.

«Super-cerveaux» du CERN

Car c'est bien une série de «désillusions» violentes qui mènent Asli Erdogan à l'écriture. Fille d'une famille qui place la réussite académique au cœur de tout, elle voit, enfant, ses parents arrêtés et torturés. Elle assiste ensuite à la dissolution du couple et au départ de sa mère, face à un père devenu violent. Enfant surdouée, Asli brille scolairement mais aussi chaussons au pied. Adolescente, elle s'adonne passionnément au ballet. Et elle écrit, déjà, des nouvelles. Quand elle est admise, à moins de 25 ans, parmi l'équipe de doctorants du CERN, elle est la première femme turque à atteindre ce niveau. Une fois en place, elle se sent immédiatement décalée parmi les «super-cerveaux» venus de Chine, du Japon ou d'Inde: «Pour pouvoir survivre dans pareil endroit, il était nécessaire de n'avoir aucune passion, aucune relation en dehors du travail, il fallait apprendre à s'oublier soi-même, à négliger son corps, à réprimer la plupart de ses émotions.»

Vendeur de coquillages

Face à l'océan Pacifique, la narratrice Asli tournera le dos avec rage et exaltation à l'univers cérébral et mortifère des physiciens



et des riches touristes blancs et s'échappera du côté des habitants de l'île, de la violence qui y règne et aussi de l'immensité océanique, cette force qui nettoie les plaies, visibles et invisibles. Une histoire d'amour passionnément impossible, bancale et fulgurante se noue avec Tony, le vendeur de coquillages au visage défiguré par une agression policière.

En 2009, Asli Erdogan nous avait rejointe dans un grand café de la place Taksim à Istanbul. Elle était alors en pleine écriture de *Bâtiment de pierre* (2013), un roman incantatoire, long chant à la poignante douceur d'une femme rescapée de la prison et de la torture. L'écrivaine, déjà traduite en plusieurs langues, avait le regard habité. «Quand j'écris, j'entends les cris, les râles des prisonniers suppliciés. Ils ne me quittent pas», nous disait-elle. C'est-là, au milieu du brouhaha du café, qu'elle nous avait raconté sa Genève qui revient dans plusieurs de ses livres. De ce lieu où «le lac Léman, en se jetant dans le Rhône s'insinue dans la ville comme la fine langue d'un serpent». Là, et là seulement, Genève ressemble à Istanbul. ■

Rencontre avec Asli Erdogan, «Je ne suis qu'un écrivain», le 10 mars à 18h, Maison de Rousseau et de la littérature, 40, Grand-Rue, Genève.
Réservation obligatoire: 022 310 10 28 ou info@m-r-l.ch Rencontre coorganisée avec le Festival du film et forum international sur les droits humains (9-18 mars), www.fifdh.org

«L'Homme coquillage», Asli Erdogan, Actes Sud.



«Quand j'écris, j'entends les cris, les râles des prisonniers suppliciés.
Ils ne me quittent pas»



[FREDRIK SANDBERG/KEystone]



PROFIL

1967 Naissance à Istanbul.

1971 Assiste à l'arrestation de son père, syndicaliste.

1990 Entre au CERN.

1993 «L'Homme coquillage» paraît en Turquie.

2003 «La Ville dont la cape est rouge» (Actes Sud).

2016 Emprisonnée quatre mois à Istanbul.

2018 «L'Homme coquillage» paraît en français.



Le cri des mots

ASLI ERDOGAN

Toujours menacée d'emprisonnement, l'écrivaine turque sera à Genève le 10 mars. Pour évoquer une écriture qui met en paroles le silence des victimes

LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN

Asli Erdogan revient à Genève. Le 10 mars, l'écrivaine turque sera à la Maison de Rousseau et de la littérature pour une rencontre publique. Elle retrouvera alors un quartier qu'elle connaît bien, la Vieille-Ville et ses rues pavées qui serpentent. Dans les années 1990, elle aimait s'y perdre avant de retrouver la toute petite chambre où elle vivait, après ses longues journées passées au CERN, elle, la jeune physicienne atomique qu'elle était alors, l'une des rares femmes à être acceptées au cénacle de la recherche internationale. Entre ces années genevoises et aujourd'hui, elle est devenue une voix forte de la littérature mondiale, donnant par sa plume des tombeaux aux victimes de violences, qu'elles soient sexuelles, politiques, raciales. De livre en livre, de chronique en chronique, elle a mis le doigt dans la plaie, convaincue que le poète doit être justement là où les cris sont étouffés: camps de réfugiés africains dans la périphérie d'Istanbul, femmes violées, discriminations contre les Kurdes.

Rafles massives

En août 2016, Asli Erdogan est devenue victime à son tour: des policiers encagoulés ont fait irruption dans son appartement comme dans les maisons de milliers de professeurs, écrivains, journalistes, fonctionnaires. C'était quelques semaines à peine après le coup d'Etat man-

qué d'une fraction de l'armée, entraînant des rafles massives auprès d'opposants au pouvoir ou considérés comme tels. Son incarcération a suscité une forte mobilisation en France, en Suisse romande, et dans plusieurs autres pays européens par le biais de lectures en librairie et de récitals. On a encore devant les yeux le visage aux traits tirés mais comme illuminé de l'intérieur de l'écrivaine, lorsque quatre mois plus tard, en décembre 2016, elle a été libérée de la prison pour femmes d'Istanbul. Le procès de l'écrivaine est toujours pendant. Le 6 mars, le jugement a été une nouvelle fois reporté. Elle ne risque plus la perpétuité mais plusieurs années d'emprisonnement. Libérée de l'interdiction de quitter la Turquie, elle a été accueillie à Francfort, l'une des «villes refuges pour écrivains persécutés» où elle vit désormais.

Virée sous les tropiques

Paraît aujourd'hui, chez Actes Sud, *L'Homme coquillage*, son tout premier roman, paru en Turquie en 1997 alors qu'elle avait 26 ans. Même si ce livre, impressionnant de maturité, se passe dans les Caraïbes, il a bien en son cœur le séjour genevois d'Asli Erdogan. Egrenant tous les thèmes de l'œuvre à venir, la solitude, la violence, la condition des femmes, l'attention aux marges, *L'Homme coquillage* fait le récit d'une virée sous les tropiques, une université

d'été de physiciens du CERN qui se transforme, pour la narratrice, en expérience limite et fondatrice tout à la fois.

«Super-cerveaux» du CERN

Car c'est bien une série de «désillusions» violentes qui mènent Asli Erdogan à l'écriture. Fille d'une famille qui place la réussite académique au cœur de tout, elle voit, enfant, ses parents arrêtés et torturés. Elle assiste ensuite à la dissolution du couple et au départ de sa mère, face à un père devenu violent. Enfant surdouée, Asli brille scolairement mais aussi chaussons au pied. Adolescente, elle s'adonne passionnément au ballet. Et elle écrit, déjà, des nouvelles. Quand elle est admise, à moins de 25 ans, parmi l'équipe de doctorants du CERN, elle est la première femme turque à atteindre ce niveau. Une fois en place, elle se sent immédiatement décalée parmi les «super-cerveaux» venus de Chine, du Japon ou d'Inde: «Pour pouvoir survivre dans pareil endroit, il était nécessaire de n'avoir aucune passion, aucune relation en dehors du travail, il fallait apprendre à s'oublier soi-même, à négliger son corps, à réprimer la plupart de ses émotions.»

Vendeur de coquillages

Face à l'océan Pacifique, la narratrice Asli tournera le dos avec rage et exaltation à l'univers cérébral et mortifère des physiciens



et des riches touristes blancs et s'échappera du côté des habitants de l'île, de la violence qui y règne et aussi de l'immensité océanique, cette force qui nettoie les plaies, visibles et invisibles. Une histoire d'amour passionnément impossible, bancale et fulgurante se noue avec Tony, le vendeur de coquillages au visage défiguré par une agression policière.

En 2009, Asli Erdogan nous avait rejointe dans un grand café de la place Taksim à Istanbul. Elle était alors en pleine écriture de *Bâtiment de pierre* (2013), un roman incantatoire, long chant à la poignante douceur d'une femme rescapée de la prison et de la torture. L'écrivaine, déjà traduite en plusieurs langues, avait le regard habité. «Quand j'écris, j'entends les cris, les râles des prisonniers suppliciés. Ils ne me quittent pas», nous disait-elle. C'est-là, au milieu du brouhaha du café, qu'elle nous avait raconté sa Genève qui revient dans plusieurs de ses livres. De ce lieu où «le lac Léman, en se jetant dans le Rhône s'insinue dans la ville comme la fine langue d'un serpent». Là, et là seulement, Genève ressemble à Istanbul. ■

Rencontre avec Asli Erdogan, «Je ne suis qu'un écrivain», le 10 mars à 18h, Maison de Rousseau et de la littérature, 40, Grand-Rue, Genève.
Réservation obligatoire: 022 310 10 28 ou info@m-r-l.ch Rencontre coorganisée avec le Festival du film et forum international sur les droits humains (9-18 mars), www.fifdh.org

«L'Homme coquillage», Asli Erdogan, Actes Sud.



«Quand j'écris, j'entends les cris, les râles des prisonniers suppliciés.
Ils ne me quittent pas»



FREDRIK SANDBERG/KEystone



PROFIL

1967 Naissance à Istanbul.

1971 Assiste à l'arrestation de son père, syndicaliste.

1990 Entre au CERN.

1993 «L'Homme coquillage» paraît en Turquie.

2003 «La Ville dont la cape est rouge» (Actes Sud).

2016 Emprisonnée quatre mois à Istanbul.

2018 «L'Homme coquillage» paraît en français.

monde **turquie**

« CE RÉGIME A BESOIN D'ENNEMIS »

L'écrivaine turque Asli Erdogan, poursuivie pour propagande en faveur des rebelles kurdes, dénonce la nature « totalement autoritaire » du pouvoir du président Recep Tayyip Erdogan. « Même un murmure est devenu dangereux. »

ENTRETIEN : QUENTIN NOIRFALISSE

L'écrivaine turque Asli Erdogan, dont sort en français *L'Homme coquillage* (1) est poursuivie dans son pays pour propagande en faveur des rebelles kurdes du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK). Le verdict de son procès est attendu pour début juin. Elle a choisi l'exil parce que « la Turquie dans laquelle elle veut revenir n'existe plus » depuis que le président Recep Tayyip Erdogan a opté pour une politique répressive et liberticide.

Dans une chronique de votre livre *Le silence même n'est plus à toi* (Actes Sud, 2017), vous comparez la Turquie à un immeuble en flammes, des flammes « bien réelles » avec ses « morts, et ce sang ». Quand vous êtes-vous rendu compte de cet incendie ?

Même si on ne prend pas les poètes dans mon genre et les femmes de façon générale au sérieux en Turquie, ce que j'ai écrit ces vingt dernières années sur la situation politique s'est révélé être vrai. Le déclic, ou la giflette plutôt, a été l'assassinat en 2007 de Hrant Dink (*NDLR : journaliste turc d'origine arménienne, fondateur de l'hebdomadaire Agos*) par un jeune ultranationaliste turc. Il n'y avait plus eu d'assassinat de journaliste depuis 1999, date avant laquelle on en comptait plusieurs par an. Dans la foulée, Recep Tayyip

Erdogan a modifié la loi antiterroriste. J'y ai repéré un petit article qui disposait que quiconque défend la cause d'une organisation terroriste peut être criminalisé comme membre de cette organisation. Un exemple : si je défends le droit des Kurdes à parler et à être éduqués dans leur langue, comme le PKK défend la même idée, je peux donc être incriminée comme un de ses membres. J'ai évoqué cet article en 2008 au Parlement européen et un député m'a traitée de menteuse. Je n'ai pas pu me défendre. Car à l'époque, deux mois après l'adoption de la loi, une seule personne avait été emprisonnée en vertu de cet article. Elle a été relâchée huit ans plus tard. Entre-temps, huit mille personnes ont été arrêtées sur la base de la même prévention...

Comment jugez-vous la situation en Turquie aujourd'hui ?

En 2013, j'ai affirmé que la Turquie sombrait dans le fascisme, en utilisant toutefois des guillemets. Je n'étais d'ailleurs

« L'être humain est capable de trouver l'espoir dans le désespoir. Mais le désespoir reste la réalité »

pas la première à avancer ce terme. Mais deux ans plus tard, tout le monde l'utilisait. L'analyse la plus optimiste décrit un régime totalement autoritaire. La situation est grave au point qu'elle me fait penser à l'Allemagne des années 1930. Les quatre premières années du régime Erdogan ont été marquées par une ouverture, la période la plus démocratique de la Turquie. Puis, à partir du meurtre de Hrant Dink, Recep Tayyip Erdogan a commencé à concentrer le pouvoir. Depuis trois ans, il est carrément omnipotent.

L'immeuble Turquie va-t-il exploser ?

Ce régime a besoin d'ennemis. La Turquie est entrée en guerre en Syrie, et il est probable que le feu s'étende au pays lui-même. Les groupes religieux armés ont des foyers dans certaines villes de Turquie mais n'y ont pas encore développé du terrorisme à grande échelle. Ils se contentent d'un terrorisme symbolique, un attentat, de temps en temps, dans une boîte de nuit. La Turquie, aujourd'hui, est gérée uniquement par décrets, environ 700 en un an et demi. De plus, Recep Tayyip Erdogan a exempté de poursuites judiciaires pour les violences qu'elles ont commises les personnes descendues dans les rues, le 15 juillet 2016 (*NDLR : jour du coup d'Etat manqué*) pour défendre le gouvernement. Ce qui signifie que tous ceux qui



Asli Erdogan : « Un coup d'Etat qui renverserait Erdogan conduirait à une situation encore pire qu'aujourd'hui. »



EVA WEST/PHOTO NEWS

prendront la défense du pouvoir dans l'avenir échapperont à la justice en cas de violences. En outre, on évoque désormais l'existence d'une milice populaire, de camps d'entraînement... Personne n'ose en parler, hormis quelques journalistes courageux.

Des intellectuels osent tout de même dénoncer la dérive du pouvoir...

Oui. Mais il faut savoir qu'en Turquie, même un murmure est devenu dangereux. Mille deux cents intellectuels ont signé une pétition, en 2016, sous le slogan « On veut la paix » (NDLR : le texte dénonçait des exactions commises par les forces turques contre des rebelles du Parti des travailleurs du Kurdistan - PKK). Erdogan a été furieux de cette prise de position. Quatre signataires ont été envoyés en prison. Environ 600 ont perdu leur boulot, certains leur passeport. Beaucoup vivent en exil. Un ami,

grand intellectuel, a même retiré sa signature, par crainte des représailles. Désormais en Turquie, il arrive qu'on vous interroge : « Pourquoi n'avez-vous pas partagé le tweet d'Erdogan ? » On peut vous menacer parce que vous êtes silencieux ou parce que vous ne répétez pas la parole du pouvoir. Même une poète neurotique comme moi est devenue une figure politique !

Quelle issue imaginez-vous ?

Je ne vois pas de solution immédiate. Comment entretenir l'espoir dans un contexte où même l'envoi d'un tweet peut vous exposer à telle ou telle accusation ? Recep Tayyip Erdogan est trop accro à son propre pouvoir. Revenir à l'esprit d'ouverture de 2003 semble impossible. Même un coup d'Etat ne résoudrait rien : la situation serait encore pire.

Que pensez-vous de la réaction des Européens ?

Dans mon cas, il est clair que le plan initial du pouvoir était de me condamner à la prison à vie, ainsi qu'Ahmet Altan (NDLR : journaliste et romancier condamné en février dernier à la réclusion à perpétuité). Cela n'a pas fonctionné parce qu'il n'avait pas calculé la réaction du public. Ma chance a été d'avoir des lecteurs, en France, en Suède. Que ce soit juste ou non, j'ai été érigée en symbole. Mais des milliers d'autres personnes détenues ne bénéficient pas de semblables manifestations de soutien. L'Europe a négocié le sort de beaucoup de journalistes européens arrêtés arbitrairement. A chaque fois, le régime turc a obtenu un avantage en contrepartie d'une libération. Pour lui, cela se transforme toujours en motif de victoire. Et puis, à partir du moment où Recep Tayyip Erdogan joue la carte des trois millions de réfugiés venus de Syrie, la démocratie en Turquie devient la 101^e préoccupation des décideurs européens.



La prison, où vous avez passé plus de quatre mois, est, selon vous, un miroir de la société turque. Qu'y avez-vous découvert ?

Des discriminations ethniques : parmi les criminels de droit commun, la majorité est composée de Kurdes et de gitans. Et des discriminations de genre. Quand un homme tue une femme, il écope de douze ans de prison. Quand une femme est impliquée dans un meurtre, si, par

qu'autour de lui, les gens meurent les uns après les autres, se rend compte qu'il n'y a ni liberté absolue, ni captivité absolue. En prison peuvent surgir l'idée de votre meilleur livre ou l'amour de votre vie. Ahmet Altan et moi sommes plus libres que les juges qui nous condamnent. Mais on ne doit pas oublier que beaucoup de personnes n'en sortent pas, y meurent, s'y suicident sans que nous en ayons connaissance.



Des soldats turcs en Syrie : le jeu dangereux d'Ankara.

exemple, son amant a tué son mari, elle sera toujours davantage sanctionnée.

Dans une lettre qui a pu sortir de prison, Ahmet Altan écrit que « jusqu'à présent (il ne s'est) jamais réveillé en prison » grâce à son imagination et à ses lectures antérieures. Partagiez-vous cet état d'esprit ?

L'être humain est capable de trouver l'espoir dans le désespoir. Mais le désespoir reste la réalité. Les prisonniers ont souvent l'air d'être si silencieux, de tenter d'être légers, de se protéger eux-mêmes. En détention, si vous êtes tout le temps confronté à la torture que l'on vous inflige, vous devenez fou. Un personnage de *Guerre et Paix* de Tolstoï qui, prisonnier, doit marcher, dans la neige, alors

La justice est-elle aussi une grande victime de cette dérive autoritaire ?

Deux mille cinq cents juges sont actuellement en prison en Turquie. Il est arrivé qu'on arrête un juge en plein tribunal. Même la junte militaire ne faisait pas cela.

Que cherche Recep Tayyip Erdogan ?

Il tend vers le fascisme. Les régimes autoritaires envoient ceux qui les menacent en prison pour deux, trois ans. Quelqu'un comme Ahmet Altan menace-t-il le système ? Pourtant, il a été condamné à la prison à vie. Erdogan cherche désormais à consolider son pouvoir en suggérant que la Turquie est attaquée par les Kurdes. Récemment, il a affirmé que la patrie, l'Empire ottoman, s'étendait jadis sur cinq millions de kilomètres carrés,

et qu'il n'en restait que 700 000. Il laisse donc penser que l'Afrique du Nord et le Proche-Orient sont toujours des terres turques. C'est dingue. C'est comme s'il n'avait rien appris des horreurs du ^{xx}e siècle. Poutine aussi rêve d'une grande Russie. Comme Hitler voulait la Grande Allemagne.

Vous vivez aujourd'hui en exil.

Désireriez-vous rentrer en Turquie ?

Le Bosphore, la langue, ma mère me manquent, bien sûr. Mais la Turquie dans laquelle je veux revenir n'existe plus.

Après la détention et alors que vous êtes toujours sous le coup de poursuites, arrivez-vous encore à écrire ?

Non, je dois passer un peu de temps avec moi-même ; je ne suis pas prête pour cette confrontation. Il est plus facile d'écrire des essais politiques que des romans. Mais j'ai déjà expliqué ma vision de la situation et de mon procès à travers des interviews. Ma mère, âgée de 73 ans, qui était présente à la reprise de mon procès, m'a supplié : « Promets-moi de ne pas revenir en Turquie, même pour mes funérailles. » Je lui ai conseillé de sortir, de respirer, de ne pas se rendre au tribunal. Avant ma détention, nous ressemblions à des collègues qui ne savent pas trop se supporter. Maintenant, je sais que j'ai une mère parfaite dont j'ai découvert la force. Son rôle est plus difficile que le mien. La personne détenue peut s'habituer. Plus douloureuse est la situation des parents. Quand ils vous rendent visite, ils entendent le verrou, les cris... J'ai appris qu'il ne fallait pas pleurer

devant ses visiteurs et qu'il ne faut révéler le vécu de la détention que si c'est nécessaire. Surtout, ne pas pleurer. ♦



(1) *L'Homme coquillage*, par Asli Erdogan, Actes Sud, 198 p.



Les 10 livres à faire dédicacer à la Foire du livre

Culture



En pratique

Où : Tour & Taxis – avenue du Port, 86C – 1000 Bruxelles (accès piéton) ou avenue du Port, 88 (parking extérieur).

Quand : du jeudi 22 au dimanche 25 février 2018, de 10h à 19h. Le vendredi jusqu'à 22h.

Infos : www.flb.be

Littérature

- La Foire du livre de Bruxelles ouvre ses portes ce jeudi, jusqu'à dimanche, sur le site Tour et Taxis.
- Plus d'un millier d'auteurs seront présents.
- Voici une sélection de livres qu'il ne faudra pas manquer de faire signer.

Les dix auteurs à rencontrer à la Foire



Asli Erdogan

L'homme coquillage

La traduction française de son premier roman paru en 1993, "L'homme coquillage", sera vendue en avant-première durant la Foire. Une jeune chercheuse en physique nucléaire est invitée dans le cadre d'un séminaire aux Caraïbes. Très rapidement, cette jeune Turque choisit d'échapper à ce groupe étriqué et elle va croiser le chemin de l'homme coquillage, un être au physique rugueux, mais dont les cicatrices l'attirent immédiatement. **G.Dt** (Actes Sud, env. 20€)

Jeudi, 20 h à Bozar (Bruxelles). "Ecrire en Turquie aujourd'hui" avec Burhan Sonnez, animé par Kerenn Elkaim. Vendredi, 19 h, (théâtre des mots), "Autour d'Asli Erdogan"; et le samedi, (ibidem), à 14 h, "Ecrire, témoigner, résister". Avec Tahar Ben Jelloun, animé par Francis Van de Woestijne. Dédicaces les vendredi de 18 à 19 h et de 20 à 21 h, et samedi, de 15 à 17 h, au stand 106



Rencontre avec Asli Erdogan, présidente d'honneur



Culture

Littérature

- La Foire du Livre de Bruxelles s'ouvre ce jeudi en présence de sa présidente d'honneur Asli Erdogan.
- Son combat : les droits humains, celui des femmes et la liberté d'opinion, alors que des dizaines de journalistes et écrivains sont toujours emprisonnés en Turquie.

“La littérature,
c'est ouvrir les yeux sur
la misère autour de nous”



LAURENT DENIMAL/JOHANNES REMPEL

Après le coup d'État de juillet 2016 en Turquie, Asli Erdogan a passé plusieurs mois en prison pour "délit d'opinions".



Entretien Guy Duplat

La romancière turque Asli Erdogan est la présidente d'honneur de la 48^e Foire du Livre de Bruxelles, qui débute ce jeudi avec comme thème "Sur la route". La traduction française de son premier roman paru en 1993, "L'homme coquillage" (Actes Sud), sera vendue en avant-première durant la Foire. Asli Erdogan a passé plusieurs mois en prison, sur l'ordre du président turc Recep Tayyip Erdogan (aucun lien de parenté entre eux), suite au coup d'Etat de juillet 2016 et a été remise en liberté sous contrôle judiciaire en décembre 2016, après plus de quatre mois d'incarcération pour "délict d'opinions". Elle est poursuivie pour "propagande terroriste", en faveur de la rébellion kurde du PKK, et parce qu'elle a publié des chroniques dans le journal pro-kurde "Özgür Gündem". En janvier, elle recevait encore à Paris le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes. Elle demeure menacée d'un emprisonnement à vie : son procès doit reprendre en mars. On l'accuse d'avoir utilisé sa plume et son talent pour combattre l'oppression. Depuis, elle se consacre à porter la parole d'écrivains, de chercheurs, de journalistes et d'opposants politiques condamnés au silence.

Où en est votre procès ?

La prochaine audience a lieu le 6 mars avec le réquisitoire. Théoriquement, il pourrait encore y avoir une audience pour la défense, mais, en Turquie, le système judiciaire est devenu totalement arbitraire et s'ils sont furieux contre moi – et ils le sont –, ils pourraient me condamner immédiatement. Ce serait bien sûr scandaleux pour avoir écrit un texte dans un journal reconnu. J'irais alors devant la Cour européenne de Justice où la Turquie perdra sûrement.

En attendant, vous vivez en exil à Francfort.
Je suis en exil mais je ne suis quasi jamais à Francfort, car je reçois beaucoup d'invitations. Je reviens encore d'un dialogue à Stockholm avec Ian McEwan.

N'y a-t-il pas un risque, pour vous, en Allemagne aussi ?

On sait qu'une liste de noms d'opposants à assassiner du parti HDP, de journalistes, d'académiques en exil, circule. La Turquie le nie, mais l'Allemagne prend cela au sérieux et m'a proposé une protection, mais moi je ne risque rien. Je ne suis pas effrayée. Certes, je sens bien l'hostilité à mon égard et à l'égard des opposants, dans une partie de l'immigration turque qui est majoritairement très nationaliste et pro-Erdogan. Vivre à Berlin serait plus difficile, car la communauté turque y est nombreuse, mais à Francfort, elle est très petite. Dans toutes les grandes villes européennes, il y a ainsi des Turcs en exil depuis la répression. En quittant la Turquie, ils se sentaient enfin plus libres mais arrivés ici, ils dépriment. Imaginez ces professeurs d'université qui n'ont brusquement plus de travail et ne peuvent rentrer en Turquie, ces exilés dont la famille est restée en Turquie. Vivre en exil est une autre prison.

Avez-vous des soutiens en Turquie même ?

En Turquie, c'est 50-50. La majorité de la population ne soutient pas Erdogan, mais l'opposition est très divisée. Et la majorité des Turcs est très nationaliste. Erdogan sait qu'une guerre est la meilleure manière de rassembler les gens. Nous voyons la Turquie comme agressive, mais, là-bas, la majorité croit que le pays est attaqué. Sa vision est toute différente de la nôtre. De tous temps, les dictateurs ont utilisé la guerre comme arme de propagande.

On est étonné du silence du Prix Nobel de littérature Orhan Pamuk.

En Turquie, les gens ont peur, c'est l'hystérie. Ceux qui parlent trop ouvertement sont placés sur une liste noire. Ceux qui émettent des doutes sur la guerre, sont immédiatement taxés de traîtres et d'espions. Dans un tel contexte, je comprends ceux qui se taisent.

L'Europe réagit "mollement". Est-ce dû à l'accord passé avec

la Turquie pour qu'elle arrête les migrants venus de Syrie ?

La Turquie est passée maître en matière de chantage. Elle emprisonne des citoyens allemands et puis négocie. L'Allemagne ne peut faire de même. Face à la Turquie, il y a deux France, celle de Voltaire et des droits de l'homme mais aussi celle des accords capitalistiques et des ventes d'armes. L'Allemagne, elle, a tant d'investissements en Turquie ! Mais, avec ce qui se passe en Turquie, il n'y a plus de sécurité juridique et l'Europe risque de le voir vite. Elle doit savoir aussi que si la guerre en Syrie arrive en Turquie et touche l'Europe, ce sera pire encore. Il y aura une vague d'immigrants turcs bien plus grande. L'Europe devrait savoir que son meilleur rempart c'est la défense de la démocratie, de la séparation des pouvoirs, des droits de l'homme. Mais je crains que l'Europe ne soit en pleine crise d'identité, rongée par la peur des migrants. Or, si elle n'a plus ses valeurs, l'Europe va se désintégrer et cela peut aller très vite. On ne peut pas unir les peuples d'Europe sur des bénéfices à court terme. Pour unir les gens, il faut des idéaux. Nous devons apprendre à surmonter ces peurs, car en restant silencieux, on ne supprime pas les risques et la situation sera de plus en plus difficile.

Quel peut être le rôle de la littérature ?

Il faut croire certes à la portée de la littérature, qu'elle peut changer les gens, mais c'est très lent. Je raconte dans mes livres des histoires d'humains et cela peut modifier le regard de ceux qui lisent. La Foire de Bruxelles a comme thème la route et le passage des frontières, et, de fait, il y a tant de frontières entre les gens. La littérature permet d'ouvrir un corridor entre vous et moi. Comme écrivain, je dois aussi défendre la liberté d'expression et lui donner un contenu : que signifie-t-elle ? et qu'est-ce que cela signifie quand on la perd ? Victor Hugo en parlait dans ses romans et je me sens parfois comme Esmeralda, la Gitane de Notre-Dame devant ses juges (rires). La question pour un écrivain est : qu'est-ce que je peux faire, quelles questions je peux poser sur ce qui est juste et ce qui est injuste ?

Vous ne pouvez pas écrire aujourd'hui ?

Quand on est au milieu de la tempête, il est difficile d'en parler. Il faut attendre qu'elle se calme. Comme je crains que, pour le reste de ma vie, je ne verrai pas le calme revenir en Turquie, devrais-je alors vivre calfeutrée dans ma petite chambre ? La plupart des écrivains le font, moi je ne pourrais pas fermer les yeux. Car pour moi, la littérature, c'est ouvrir les yeux sur la misère autour de nous. C'est pour cela que j'écris et pas pour vendre des livres, ou plaire à des jurys.

On publie en français votre premier roman "L'homme coquillage" paru en 1994. Une jeune chercheuse en physique nucléaire est invitée dans le cadre d'un séminaire aux Caraïbes où elle découvre la passion au bord de l'abîme, toisant la peur. Vous-même êtes au départ une physicienne qui a travaillé au Cern à Genève, là où, de manière magnifique, toutes les nationalités se côtoient.

Je n'étais pas très partisane de republier ce premier roman, sans l'avoir retravaillé, mais je ne peux pas renier mon enfant. Certes, c'est comme le journal d'une scientifique que j'étais, mais, pour l'essentiel ce livre n'est pas autobiographique. Quant au Cern, ne vous faites pas trop d'illusions, c'est un lieu où on sent plus la compétition et l'ambition que la solidarité.

Partout dans le monde, les femmes prennent la parole. Qu'en est-il en Turquie ?

La situation des femmes y est bien sûr extrêmement difficile. Alors pourtant qu'il faut se rappeler que c'est en Turquie qu'il y a eu la première femme pilote de chasse, Sabiha Gökçen en 1936, et que les femmes turques ont obtenu le droit de vote en 1934 déjà, dix ans avant la France ! Aujourd'hui, les femmes sont souvent en tête de la résistance politique, écologique. Elles sont nombreuses, d'abord les Kurdes, à braver les interdictions pour manifester. En 2011, elles étaient déjà majoritaires dans les manifestations pour protéger le parc Gezi à Istanbul.



Télévision / Jeudi

RADIO Asli Erdogan présente “L’Homme coquillage”



Aslı Erdogan, présidente d'honneur de la Foire du Livre de Bruxelles présente son ouvrage “L’Homme coquillage” (Ed. Actes Sud). “Une jeune Turque, chercheuse en physique nucléaire, est en séminaire sur l’île de Sainte-Croix, aux Caraïbes. Elle échappe au groupe et erre sur les plages... et croise le chemin de l’Homme Coquillage, un être au physique presque effrayant.” Sur **La Première**, dès **14h30**.



La Foire du livre sera “sur la route”

Culture

Dossier réalisé par Guy Duplat

Les rendez-vous de “La Libre”

“L’heure Libre” (13h, grand-place du Livre)

Je 22/2. Papy était-il nazi ? Trois “enfants de la collaboration” débattent avec Koen Aerts (UGent) et Pieter Lagrou (ULB). Animé par Christian Laporte.

Ve 23/2. Faut-il avoir peur de l’intelligence artificielle ? Avec Laurent Alexandre, chirurgien et neurobiologiste. Animé par Pierre-François Lovens.

Sa 24/2. Le rock est-il vraiment mort ? Avec Philippe Manœuvre, rédacteur en chef historique du magazine “Rock&Folk” et Jacques de Pierpont, animateur radio mythique de Classic 21. Animé par Valentin Dauchot.

Di 25/2. Moteur, ça tourne ! Littérature et cinéma : la réconciliation. Chassé-croisé entre écriture et cinéma dans les romans de Patrick Roegiers, “Le roi, Donald Duck et les vacances du dessinateur” (Grasset) et de Xavier Durringer, “Making Off” (Le Passage). Animé par Laurence Bertels.

Di 25/2 (14h, Théâtre des Mots) “Le Monde selon François”. Avec Dominique Wolton, qui a longuement interviewé le pape, et l’évoquera avec un représentant de l’Eglise belge. Animé par Christian Laporte.

Littérature

■ La grande écrivaine Asli Erdogan sera l’invitée d’honneur de la prochaine Foire du livre de Bruxelles.

■ Le thème sera “Sur la route”, référence à Jack Kerouac.

■ Elle se tiendra du 22 au 25 février à Tour & Taxis.



REPORTERS/LEIMAGE

Asli Erdogan

Ecrivaine

Choisie comme présidente d'honneur de la Foire du livre cette année, Asli Erdogan, née à Istanbul en 1967, est une des voix les plus importantes de la littérature turque d'aujourd'hui. Militante des droits humains, elle fut arrêtée et emprisonnée en août 2016 pour son soutien à la minorité kurde. Elle fut libérée après quatre mois mais risque toujours théoriquement la prison à perpétuité. En mars aura lieu à Istanbul la sixième audience de son procès. Actes Sud va publier ce printemps "L'Homme coquillage", son premier roman paru en 1993.



La Foire du livre de Bruxelles prend la route avec Asli Erdogan à l'honneur

La Foire du livre de Bruxelles se tiendra à Tour&Taxis du jeudi 22 février au dimanche 25 février avec une inauguration festive le mercredi soir, le 21 février. La durée de la Foire du livre sera donc raccourcie d'un jour par rapport aux années précédentes; on supprime le lundi qui était un jour de peu d'affluence, les écoles venant alors les jeudis et vendredis. L'objectif est d'ailleurs d'augmenter le nombre de visiteurs (65000 l'an dernier) tout en préservant la qualité et le confort pour ceux qui viennent.

Nous avons rencontré celui qui est dorénavant commissaire de la Foire du livre depuis plus de deux ans, Grégory Laurent.

Votre thème est "Sur la route", un titre inspiré du roman éponyme de Jack Kerouac.

Bien sûr, la référence à ce livre est voulue comme le rappel que nous faisons de cette beat generation qui a créé alors un courant jeune et musical. Mais ce thème est très large et permet d'envisager aussi l'itinérance, les récits de voyages, de revenir sur les idéaux de Mai 68 dont on fête le cinquantième anniversaire cette année. On va aborder les guides de voyages, avec l'exemple du guide du Routard. On recevra le grand explorateur des Pôles, Jean-Louis Etienne. Mais la route, c'est aussi celle des migrants, des réfugiés et leurs récits poignants. Le voyage, c'est encore celui de la connaissance et en particulier celui des jeunes grâce à la lecture.

Chaque année, il y a un président d'honneur. L'an dernier ce fut Eric-Emmanuel Schmitt, cette année c'est la Turquie Asli Erdogan.

Nous sommes très fiers d'accueillir une personnalité aussi forte, romancière, militante des droits humains, qui incarne un combat et dont le premier roman (1993) "L'Homme coquillage", qui vient d'être traduit en français, sera disponible à la Foire avant sa sortie officielle chez Actes Sud au printemps. Elle sera présente à l'ouverture mais aussi pour une rencontre dans no-

tre théâtre des mots de 300 places. Nous aurons d'autres personnalités mises à l'honneur: Enki Bilal en BD, Caryl Ferey en polar, Amélie Nothomb qui sera pour la première fois à la Foire pour une rencontre au théâtre des mots et David Van Reybrouck, l'essayiste et historien belge. Nous accueillons aussi cette année, dans le cadre du thème du voyage, et sur 250 m², un "pavillon des lettres d'Afrique, Caraïbes et Pacifique", d'auteurs francophones mais pas seulement. Ce sera un lieu de rencontre avec des écrivains et des éditeurs qui viennent rarement.

Avec cette formidable femme qu'est Asli Erdogan, votre Foire prend un ton plus grave que les années précédentes quand les thèmes étaient "Le bonheur" et "Réenchanter le monde".

Pas du tout. Le thème est large et contient un volet très lumineux, la littérature de voyages, comme le fait le festival étonnants voyageurs de Saint-Malo. Le voyage est fondateur de la littérature, regardez Edipe, Ulysse. Le voyage est aussi une voie possible vers le bien-être. En fait, le thème est celui de la liberté et celui-ci vient compléter une sorte de trilogie commencée avec les thèmes des deux Foires précédentes: le bonheur et le réenchantement du monde.

Vous allez débattre des résultats de Mai 68 ?

C'était notre but au départ, mais on s'est rendu compte que l'impact belge fut apparemment faible et que cela resta d'abord franco-français. Mais on parlera de la contre-culture générée alors.

Un de vos invités d'honneur, David Van Reybrouck, est néerlandophone, une volonté d'ouverture ?

Nous l'avons toujours fait. On tente de construire une mise en valeur de la littérature flamande. Il est absurde d'avoir encore dans des librairies cette littérature traduite en français, rangée dans "littérature étrangère". Nous avons de bons contacts avec notre équivalent flamand, la Boekenbeurs d'Anvers. En livres aussi, on privilégie maintenant les circuits courts, des livres qui parlent de ce qui se passe près de chez nous.

Vous avez introduit la gratuité à la Foire. Elle restera ?

Oui, car la notion de démocratisation de la culture est essentielle pour nous. Et cette année, on a la gratuité et, en plus, davantage d'éditeurs et d'exposants présents. Tous les grands éditeurs seront là, y compris Flammarion qui revient cette année via son distributeur. Le prix de location des stands a baissé et retrouve le prix du début de l'installation de la Foire à Tour&Taxis. Avoir supprimé cette année le lundi ne pèsera pas sur la fréquentation, tous nos indicateurs l'indiquent et cela représente une économie. Nous avons travaillé aussi à la Foire "hors les murs", avec nos partenaires, y compris les rencontres de "La Libre Belgique". Le dimanche avant la Foire, on organisera une

grande chasse aux livres à Bruxelles avec 1 000 livres à trouver qui peuvent être ensuite dédiés à la Foire.

Que pensez-vous de l'instauration d'un prix fixe pour le livre et de la suppression prochaine de la table (majoration du prix du livre, Ndlr) ?

Sur la table, je n'ai pas de commentaires à faire. Quant au prix fixe, nous le pratiquons déjà à la Foire depuis longtemps afin de ne pas concurrencer les libraires. Avec la gratuité à l'entrée, on peut maintenant acheter un livre au même prix qu'en librairie mais on veut toujours orienter les visiteurs vers les librairies. J'ai une formule que je répète en riant: plus de ticket à l'entrée mais un ticket de sortie en achetant un livre.

Vous voulez que la Foire soit un grand centre culturel autour du livre.

Oui, c'est déjà le cas avec nos innombrables activités. A l'avenir, je voudrais qu'il y ait davantage de mises en scène, de lectures de textes. La langue de nombreux comédiens qui pourraient faire cela parfaitement. On réfléchit à introduire davantage à la Foire, les lectures, les spectacles, ce qui donne l'envie d'écrire.

Plus de visiteurs mais une journée de moins. Ne craignez-vous pas l'overdose ?

On vise 70000 visiteurs et, avec l'architecte, on a travaillé à ce qu'il y ait au contraire, davantage d'espaces pour circuler, se reposer, se détendre. On a calculé qu'en dehors des espaces de rencontres, il y a plus de mille places assises pour se reposer. On veut rendre les visites encore plus agréables et favoriser ainsi des visites plus longues.

En pratique

Quand ? La Foire du livre de Bruxelles se tiendra du jeudi 22 au dimanche 25 février. Tous les jours de 10h à 19h. Nocturne le vendredi 23 février (jusqu'à 22h).

Où ? Sur le site de Tour & Taxis. Entrée des visiteurs par l'avenue du Port, 86 C, 1000 Bruxelles.

Accès ? Parking payant, avenue du Port 88 et 86 C. Bus Stib 14-15-57-88 (arrêt Tour & Taxis), 89 (arrêt Picard), De Lijn 129-620 (arrêt Ribaucourt), Tram 51 (arrêt Saintelette), Métro ligne 2 (station Yser ou Ribaucourt).

Entrée gratuite. Inscription recommandée sur le site www.flb.be

Invités

Présidente d'honneur: Asli Erdogan

Invités d'exception: Tienro Monénembo (Afrique, Caraïbes, Pacifique), Caryl Ferey (polar), Enki Bilal (BD), Amélie Nothomb (Belgique), David Van Reybrouck (Essai), Lucie Pierrat-Pajot (jeune adulte), Catherine Girard-Audet (Jeunesse) et Annelise Heurtier (scolaire).

Mais aussi : Philippe Gloaguen, Alexis Jenni, Wilfried N'Sondé, Viktor Lazlo, Christine Taubira, Dany Laferrière, Eric Vuillard, Olivier Guez, Sylvain Forge, Jean-Luc Costale, Laurent Demoulin, Olivier Rogez, Yamen Manai, Patrick Roegiers, Sebastien Ministru, Myriam Leroy, Armel Job, Thomas Gunzig, Geneviève Damas, Victoire de Changy, Jérôme Colin, Hubert Reeves, Katherine Pancol, Jean Teulé, Xavier Durringer, Grégoire Delacourt, Philippe Manceuvre, Jacques Weber, Anny Duperey, etc.
Tout le programme sur le site www.flb.be



Littérature | La grande écrivaine **Asli Erdogan** sera la présidente d'honneur de la Foire du livre qui se tiendra à Tour&Taxis à Bruxelles du 22 au 25 février. Entretien avec le commissaire Grégory Laurent.



■ Initiation

Le premier roman, passionné, d'Asli Erdogan

Ecrit il y a 25 ans,
il raconte l'histoire d'une
physicienne qui découvre
la passion grâce à "L'Homme
coquillage".

Asli Erdogan était la présidente d'honneur de la dernière Foire du livre de Bruxelles. A cette occasion, elle nous avait dit qu'elle ne voulait pas qu'on ressorte et traduise son premier roman, "L'Homme coquillage" écrit il y a 25 ans. Elle aurait voulu le reprendre, mais elle a cédé à son éditeur,

Actes Sud. Et elle a bien fait car c'est un très bon livre, plein d'intelligence et de sensualité.

Il éclaire aussi les débuts en littérature de l'écrivaine turque. Elle était une physicienne de haut niveau travaillant pour le Cern à Genève, avant de quitter la science pour tenter de retrouver autrement les secrets du monde, à travers les émotions et la littérature.

Dans ce premier roman, l'héroïne est aussi une chercheuse au Cern qui participe à un séminaire de physique des hautes énergies sur une île des Caraïbes. Tout le début du roman est d'une cruelle justesse, quand elle décrit l'ennui profond de ces séminaires dans de

soi-disant lieux paradisiaques, quand les congressistes enfermés dans leur science sont en goguette, restant en bande pour s'éclater, aveugles aux réalités du pays où ils sont.

Asli Erdogan fait bien sentir cette frontière entre l'univers des physiciens et le monde extérieur qui leur fait peur.

La jeune physicienne prend la tangente et préfère marcher sur la plage où elle rencontre un vendeur de coquillages, plein de cicatrices sur tout le corps et l'âme. Il a quelque chose d'inquietant, on sent qu'il a fait de la prison et des trafics louches, qu'il a subi la torture. Mais il possède aussi une vérité humaine plus forte qu'un boson de Higgs. Une douceur et un exotisme qui



traversent la jeune femme.

Elle aime le retrouver sur la plage, partager un joint avec lui, et lui livrer ses tourments. Il la révèle à elle-même et l'aide à faire le pas de quitter le monde de la science où elle était mal. Chez l'homme coquillage, elle découvre que *"l'existence de ceux qui vivent dans l'illégalité, dos à dos avec la mort, la torture, la prison, repose sur deux choses : la confiance et le courage"*. Une leçon qu'Asli Erdogan, devenue militante des droits humains en Turquie, n'a pas oubliée pour elle-même.

Par bonheur, l'écrivaine évite les banalités d'un roman où la Belle rencontrerait la Bête, Robinson croiserait son

Vendredi; elle ne veut pas refaire le mythe du Bon sauvage. Tout au long du récit, elle maintient l'ambiguïté autour de cette relation amoureuse et platonique: révélation ou leurre, étincelle ou frustration comme est ambigu cet être d'apparence si fruste mêlant douceur et violence, attirance et répulsion.

L'histoire d'une rencontre éphémère qui a redonné souffle et vie à la chercheuse, lui procurant l'envie des autres et de la passion.

Guy Duplat

L'Homme coquillage *Asli Erdogan* /
traduit du turc par Julien Lapeyre
de Cabanes / Actes Sud / 195 pp.,
env. 19,90€



Sur la route des libertés

Asli Erdogan, une présidence d'honneur



© BELGAIMAGE

Une présidence hautement symbolique qui rappelle, au cœur d'un événement festif, que la liberté d'expression n'est pas un vain mot, mais qu'elle est sans cesse à défendre. «L'homme coquillage» (Actes Sud) d'Asli Erdogan paraîtra en mars, au moment où la journaliste et écrivain toujours en sursis, affrontera des juges qui viennent de condamner à perpétué ses pairs, parmi lesquels l'écrivain Ahmet Altan, lui aussi publié par Actes Sud, et arrêté en même temps qu'elle au lendemain du coup d'État de 2016.

Remarquable auteur d'une œuvre inclassable, forte et poétique, et courageuse militante des droits de l'homme, elle donnera une conférence ce samedi à 14h.

Dany Lafferrière

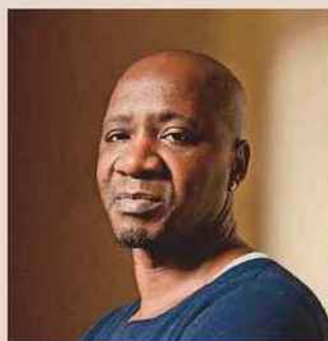


© BELGAIMAGE

Dany Lafferrière est Canadien, bien que né Haïtien, le Congolais

Alain Mabankou est membre du Collège de France, preuves, s'il en fallait, que la littérature française n'est plus sous la seule coupole de l'Académie française. Les lettres francophones ont été vivifiées par le regard et la langue des auteurs venus d'ailleurs. Ils dessillent le regard sur l'histoire et sur l'actualité en interpellant la traite des êtres humains, l'effort de guerre des colonisés ou les traditions culturelles lorsqu'elles entrent en conflit avec la modernité.

Wilfried N'Sondé

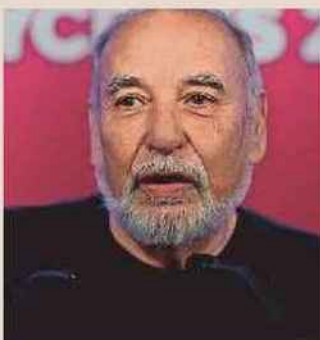


© BELGAIMAGE

Wilfried N'Sondé vient de publier «Un océan, deux mers, trois continents» (Actes Sud), l'incroyable et véridique épopée d'un prêtre africain du XVI^e, élevé à la fois dans la tradition des Bakongos et des Jésuites, il fut envoyé comme émissaire auprès du pape sur un bateau chargé d'esclaves... rude épreuve pour ce Candide africain et son inépuisable compassion. Une générosité que partage Wilfried N'Sondé qui participe à la rencontre, «Sur la route des la traite négrière», avec l'auteur Togolais Kangni Alem et Viktor Lazlo, dont vient de paraître «Les passagers du siècle» (Grasset), roman d'amour entre un émigré juif et une descendante d'esclave. «Nègre ou Juif, quelle importance, nous errons tous d'une étrange

manière» écrit-elle (samedi à 16h).

Tahar Ben Jelloun



© AFP

Il aura attendu quarante ans pour relater dans «La punition» (Gallimard) les dix mois de détention arbitraire, sous couvert de service militaire, du jeune homme de vingt ans qu'il fut au Maroc en 1965. Cachot, humiliation, violence physique et morale sur des étudiants comme lui, coupables de rêver et d'écrire un avenir de libertés. Des geôles d'Hassan II est sorti un écrivain. Il sera sur le stand Gallimard ce samedi.

Alexis Jenni



© BELGAIMAGE

Voyage et écriture cheminent ensemble et s'éclairent l'un l'autre, interrogent ce qui se donne à voir

autant que ce qui se dérobe ou se devine. Alexis Jenni, Prix Goncourt 2011 pour «L'art français de la guerre», compose cette fois un hymne, méditatif et spirituel, à nos cinq sens sous le titre «Son visage et le tien» (Albin Michel-Esprits Libres). Il dialoguera avec Jean-Luc Coatelem, rédacteur en chef du magazine Géo et grand voyageur lui aussi, Prix Fémina 2017 pour son essai «Mes pas vont ailleurs» (Stock). Un portrait en forme de jeu de piste sur les traces de Gauguin et de Victor Segalen (samedi à 14h).

Eric Vuillard



© PHOTO NEWS

Eric Vuillard, prix Goncourt 2018 pour «L'ordre du jour» (Actes Sud), met sa focale sur cette journée du 20 février 1938 où, réunis à l'Assemblée par Göring, président du Reichstag, vingt-sept grands industriels allemands allaient donner les pleins pouvoirs à Hitler, entre deux formalités... Cinéaste et écrivain porté sur les ombres de l'histoire («Congo», «14 juillet») il donnera un grand entretien ce samedi à 15h. Olivier Guez, auteur de «La disparition de Josef Mengele» (Grasset), prix Renaudot 2017, le suivra à 16h.

SOPHIE CREUZ



49^e Foire
du Livre
de Bruxelles



Du 22 au 25 février, rendez-vous sur le site de Tour & Taxis pour 4 jours d'une foire en constante évolution. Programmation éclectique et fournie.

Événement incontournable de la fin de l'hiver à Bruxelles, la Foire du Livre dévoile sa programmation 2018, placée sous la présidence d'honneur de l'écrivaine turque Asil Erdogan, dont le premier roman, publié en 1993 mais jamais traduit en français, sera présenté en avant-première avant parution officielle en mars (l'homme coquillage, Actes Sud).

Le thème choisi cette année est particulièrement d'actualité:

particulièrement d'actualité: «sur la route» évoque tout à la fois la formidable liberté de mouvement qui anime l'humanité et le difficile sujet de l'exil des migrants. Les littératures d'Afrique de l'ouest, des Caraïbes et du Pacifique sont mises à l'honneur avec une quinzaine de pays et plus de vingt auteurs invités, «*qui abordent des thèmes à la fois historiques et contemporains*», déclare Grégory Laurent, commissaire général de la foire.

Genre en vogue, le polar sera représenté notamment par le romancier français Caryl Férey et fera l'objet d'un appel à manuscrits pour la seconde édition du concours Fintro «Écritures noires». Dans une veine qui rappelle le festival «Étonnants Voyageurs» de Saint-Malo,

la foire accueillera également plusieurs aventuriers au long cours qui viendront parler de leur expérience. « On a évolué vers l'idée d'une Concept Fair, c'est-à-dire une identité à cheval entre la foire et le festival », ajoute

Grégory Laurent. La gratuité pour les visiteurs est toujours d'actualité: elle rend l'événement plus familial et plus communautaire, avec une fréquentation atteignant les 70.000 visiteurs l'an dernier. Petit changement horaire: le lundi, jour le moins fréquenté, a été abandonné par les organisateurs. La foire fermera ses portes en beauté le dimanche, mais le programme n'en sera pas moins fourni.

117 rencontres sont prévues avec des auteurs de tous poils, allant des célébrités (Amélie Nothomb, Enki Bilal ou Éric Vuillard) aux auteurs jeunesse, en passant par les premiers romans (citons les Belges Myriam Lazard, Catherine Alviès, ...).

Leroy et Sébastien Ministru). La foire, ce sont aussi des **débats en tous genres** (axés cette fois sur le thème de l'Europe). Une programmation spécifique, très attendue pour les jeunes et les écoles, **sept expositions** et de nombreuses **animations** grand public, dont une nouveauté dans la veine «Pokémon Go»: une gigantesque chasse aux livres qui aura lieu en amont de la foire! Mille livres seront disséminés dans différents lieux de Bruxelles à partir du 18 février. Avis aux amateurs de littérature!

ALIÉNOR DEBROCO



Une poétique de résistance

«L'homme coquillage», premier roman d'Asli Erdogan, vulnérable et courageuse.

Par Sophie Creuz



«L'homme coquillage»
Asli Erdogan,
Actes Sud,
195 p.,
19,90 euros.



Comme dans «Le silence même n'est plus à toi», titre éloquent, on découvre dans «L'homme coquillage», qu'elle endosse physiquement la honte de faire partie d'une humanité – doux euphémisme – qui a fait de la torture, de la disparition, de l'assassinat, du viol et du mépris des droits fondamentaux, des méthodes de gouvernance. Elle instruit cette honte-là *«attendu que je suis le corps qui accouche du temps, que je suis la mémoire de tous les secrets...»*. Sa douleur est palpable à travers ces chroniques d'une allégorie brûlante, présente déjà dans ce premier roman. Sa personnalité nous atteint par cette exigence de vérité et cette manière de se cogner au monde comme le moineau sur la vitre.

L'impossible métier de vivre

Physicienne, elle fut l'une des rares Turques et femmes à accéder au prestigieux Cern de Genève. Elle y fut très malheureuse, incapable de se consacrer à l'abstraction d'une recherche fondamentale déconnectée du vivant. Aussi, lorsqu'une université d'été lui permet une escapade dans les Caraïbes, elle l'accepte pour rompre son isolement et son angoisse d'un futur désargenté et incertain. Enfermée avec quatre-vingts brillants chercheurs du monde entier sur l'île de Sainte-Croix, la scientifique ne tarde pas à désertir les auditoires pour aller se baigner sous le soleil brûlant.



Asli Erdogan © AFP

Le lecteur est effrayé par l'inconscience de la narratrice autant que séduit par sa farouche volonté de saisir la grâce sous la laideur.

Sur cette plage paradisiaque, cernée par la misère tenue à distance de l'hôtel pour touristes, la réalité lui saute au visage. Elle seule parle au vendeur de coquillages, étonné qu'on lui adresse la parole non comme un valet, mais comme un égal. Sous sa difformité forgée par la misère et les coups, l'homme lui semble beau. Beau d'une éloquence, d'un pas de danseur et d'une sagesse en sursis. Ainsi se perçoit-elle aussi et c'est ensemble, croit-elle, qu'ils entrent dans les zones d'ombre, chacun sous la menace de l'autre, elle plus sûrement que lui.

Le lecteur est effrayé par l'inconscience de la narratrice autant que séduit par sa farouche volonté de saisir la grâce sous la laideur, la fraternité sous les rapports pipés de classe, de races, de condition. Un amour naît, improbable, *«il ne m'avait pas tuée, donc il m'aimait»*, aussi impérieux que celui de Dante pour Béatrice ou d'Orphée pour Eurydice.

L'enfer et les ténèbres hurlent le turquoise de ces Caraïbes de carte postale pour Occidentaux nantis, ce qu'elle n'est pas, malgré les apparences, et c'est dans la confrontation de ces paradoxes, que se décide sa destinée. Celle de s'affronter aux périls du vivre, avec le fantasme et la poésie pour tenir l'insupportable à distance. *«J'avais besoin de régurgiter toute la saleté qui macérait en moi: la violence, la douleur, le désespoir, la solitude, je voulais tout cracher à la virgule près.»* Elle le fait avec grand talent.

Celui de l'homme coquillage est de la sortir de sa coquille, mais pour la laisser à jamais bernard l'hermite, vulnérable, en exil d'elle-même, corps et mots écorchés, interprètes de l'impossible métier de vivre.



FOIRE DU LIVRE

BRUXELLES

L'invitation AU VOYAGE



La Foire du livre prend la route, le 22 février, avec Asli Erdogan à l'honneur

► La Foire du livre de Bruxelles se tiendra à Tour&Taxis du jeudi 22 février au dimanche 25 février avec une inauguration festive le mercredi soir, le 21 février. La durée de la Foire du livre sera donc raccourcie d'un jour par rapport aux années précédentes et on supprime le lundi qui était un jour de peu d'affluence, les écoles venant alors les jeudis et vendredis. L'objectif est d'ailleurs d'augmenter le nombre de visiteurs (65.000 l'an dernier) tout en préservant la qualité et le confort pour ceux qui y viennent. Rencontre avec le coordinateur général de la Foire du livre depuis plus de deux ans, Grégory Laurent.

Votre thème est *Sur la route*, un titre inspiré du roman éponyme de Jack Kerouac.

"Bien sûr, la référence à ce livre est voulue comme le rappel que nous faisons de cette beat generation qui a créé alors un courant jeune et musical. Mais ce thème est très large et permet d'envisager aussi l'itinérance, les récits de voyages, de revenir sur les idéaux de Mai 68 dont on fête le cinquantième anniversaire cette année. On va aborder les guides de voyages, avec l'exemple du guide du Routard. On recevra le grand explorateur des Pôles Jean-Louis Etienne. Mais la

route, c'est aussi celle des migrants, des réfugiés et leurs récits poignants. Le voyage, c'est encore celui de la connaissance et en particulier celui des jeunes grâce à la lecture."

Chaque année, il y a un président d'honneur. L'an dernier, ce fut Eric-Emmanuel Schmitt, cette année, c'est la Turquie Asli Erdogan...

"Nous sommes très fiers d'accueillir une personnalité aussi forte, romancière, militante des droits humains, qui incarne un combat et dont le nouveau roman traduit en français *L'homme coquillage* sortira chez Actes Sud aux alentours de la Foire. Nous aurons d'autres personnalités mises à l'honneur : Enki Bilal en BD, Caryl Ferey en polar, Amélie Nothomb qui sera pour la première fois à la Foire pour une rencontre au Théâtre des mots et David Van Reybrouck, l'essayiste et historien belge."

Avec cette formidable femme qu'est Asli Erdogan, votre Foire prend un ton plus grave que les années précédentes quand les thèmes étaient *Le bonheur* et *Réenchanger le monde* ?

"Pas du tout. Le thème est large et contient un volet très lumineux, la littérature de voyages, comme le fait le festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo.

Le voyage est aussi une voie possible vers le bien-être. En fait, le thème est celui de la liberté et celui-ci vient compléter une sorte de trilogie commencée avec les thèmes des deux Foires précédentes : le bonheur et le réenchancement du monde."

Vous avez introduit la gratuité à la Foire. Elle restera ?

"Oui, car la notion de démocratisation de la culture est essentielle pour nous. Et cette année, on a la gratuité et, en plus, davantage d'éditeurs et d'exposants présents. Tous les grands éditeurs seront là, y compris Flammarion qui revient cette année via son distributeur. Le prix de location des stands a baissé et retrouve le prix du début de l'installation de la Foire à Tour&Taxis."

Vous espérez plus de visiteurs mais la Foire dure une journée de moins. Ne craignez-vous pas l'overdose ?

"On vise 70.000 visiteurs et, avec l'architecte, on a travaillé à ce qu'il y ait, au contraire, davantage d'espaces pour circuler, se reposer, se détendre. On a calculé qu'en dehors des espaces de rencontre, il y a plus de mille places assises pour se reposer. On veut rendre les visites encore plus agréables et favoriser ainsi des visites plus longues."

Li. B



» Amélie Nothomb sera pour la première fois à la Foire pour une rencontre au Théâtre des mots. REPORTERS

En pratique

QUAND ?

La Foire du livre de Bruxelles se tiendra du jeudi 22 au dimanche 25 février. Tous les jours de 10 à 19 h. Nocturne le vendredi 23 février (jusqu'à 22 h).

OÙ ?

Sur le site de Tour&taxis. Entrée des visiteurs par l'avenue du port, 86 C, 1000 Bruxelles.

ACCÈS ?

Parking payant, avenue du port 88 et 86 C. Bus stib 14-15-57-88 (arrêt Tour&Taxis), 89 (arrêt Picard), De Lijn 129-620 (arrêt Ribaucourt). Tram 51 (arrêt Saintecllette), Métro ligne 2 (station Yser ou Ribaucourt).

ENTRÉE GRATUITE.

Inscription recommandée sur le site www.flb.be.



— LIVRES —

PAR PALOMA DE BOISMOREL.

MADE IN USA

Formidable romancier de la société américaine dans tous ses replis et ses contrastes, Jonathan Dee s'est attaqué ici à la classe moyenne en s'immisçant dans la vie des habitants d'une petite ville imaginaire du Massachusetts.

L'action fait alterner les points de vue de différents personnages et montre la lente transformation des mentalités au lendemain du 11 septembre 2001 jusqu'à la crise des subprimes en 2008. Entre patriotisme généreux et crispations identitaires, entre crises morales et frustrations économiques, entre valeurs chrétiennes et manipulations politiques, le roman réussit à nous faire entrevoir l'avènement de l'ère Trump.

CEUX D'ICI, JONATHAN DEE, 416 P., ED. PLON.



LES INCONTOURNABLES DE LA FOIRE DU LIVRE

L'édition 2018, dont le thème «Sur la route» promet pas mal de dépaysement, se tiendra du 22 au 25 février à Tour & Taxis. Quatre étapes à ne pas manquer.

- 01 La rencontre avec Asli Erdogan,** opposante au régime turc et présidente d'honneur de la Foire cette année. Elle présentera *L'Homme-Coquillage* en avant-première, son nouveau roman publié en français.

LE 23/2 DE 19 À 20 H ET LE 24/2 DE 14 À 15 H.

- 02 Une gigantesque chasse aux livres** avec plus de mille ouvrages cachés dans la capitale, que l'on peut venir se faire dédicacer à la Foire. Pour participer, il suffit de télécharger l'application de géolocalisation Neareo.

ENTRE LE 18 ET LE 25/2.

- 03 La remise du Prix Première en direct** de la Foire lors d'une émission spéciale présentée par Laurent Dehossay.

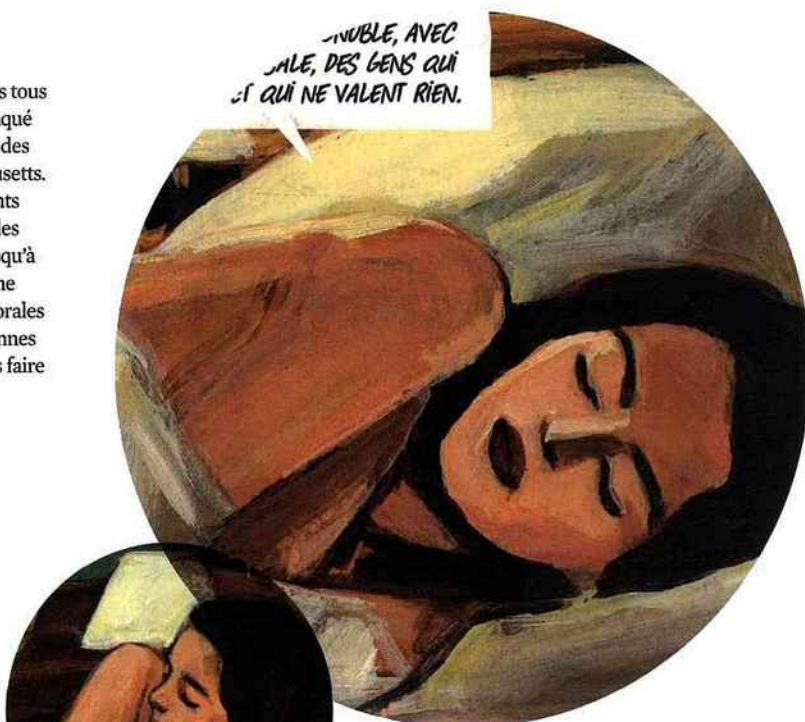
LE 22/2 À 14 H.

- 04 Une discussion entre Myriam Leroy, Sébastien Ministru et Victoire de Changy** sur l'aventure de l'écriture à l'occasion de la publication de leur premier roman.

LE 25/2 À 16 H.

PLUS D'INFOS SUR FLB.BE.

AMABLE, AVEC
SALE, DES GENS QUI
ET QUI NE VALENT RIEN.



Intense est la nuit

Inspiré d'un roman de l'écrivain et musicologue italien Alessandro Barrico, cet album met en scène et en couleurs trois récits intimistes qui commencent au milieu de la nuit pour s'achever aux premières lueurs de l'aube. Le lecteur assiste à chaque fois à la rencontre délicate et fortuite d'un homme et d'une femme dont le dialogue se noue au fil de confidences sur l'amour, les angoisses ou les regrets d'une existence en cours. On aime la poésie nocturne et la beauté visuelle de ces trois nouvelles graphiques aux intrigues habilement entremêlées.

TROIS FOIS DES L'AUBE, ALESSANDRO BARRICO,
DENIS LAPIÈRE, AUDE SAMAMA, 104 P.,
ED. FUTUROPOLIS.



GENÈVE

RENCONTRE AVEC L'AUTEURE ASLI ERDOGAN

Alors que l'écrivaine et journaliste turque Asli Erdogan risque la prison à vie dans son pays, une soirée sur la liberté d'expression en Turquie aura lieu le 26 avril aux Salons à Genève. Asli Erdogan y interviendra, ainsi que Gerard Tschopp, président de Reporters sans frontières Suisse, entre autres. Le public est invité à s'inscrire d'ici au 24 avril. Née à Istanbul, Asli Erdogan a reçu cette année le Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes. Son dernier ouvrage, *L'Homme coquillage*, est paru en français chez Actes Sud. **MOP**

Je 26 avril à 18h aux Salons, 4 rue Bartholoni, Genève. Inscription d'ici au 24 avril à contact@hyestart.org



L'auteure turque en exil Asli Erdogan donnait une conférence à Genève sur la liberté d'expression. L'occasion de la rencontrer pour parler littérature, oubliant un instant les persécutions qui la frappent

«SANS LA LITTÉRATURE, JE SERAIS VIDE»



«Le silence est présent dans toute mon écriture», confie Asli Erdogan.
CYRILLE CHOUPAS

KARELLE MÉNINE

Rencontre ▶ Elle est née un 8 mars, journée internationale des femmes, et porte le même nom de famille que l'homme qui asservit son pays. Elle écoute, et son silence a une gravité poétique. Il est parole. Elle tire une bouffée de cigarette puis, d'une voix calme, profonde, livre son amour de la littérature, dont on lui parle moins ces derniers temps, depuis que sa vie a connu la prison, depuis que son nom est devenu le porte-voix de la résistance d'un peuple.

De ce qu'Asli Erdogan a connu et traversé, de l'amertume de l'exil, de son pays qui s'enfonce dans la terreur, nous avons choisi de ne dire mot.¹ Nous sommes venus à la rencontre d'une auteure, en curiosité de son travail d'écriture, de l'exigence qu'il appelle, de la musicalité qui est la sienne. Nous avons partagé un thé au coin d'une terrasse neuve.

Vint un instant la saluer un ami de passage – l'écrivain turc Murathan Munga, en exil lui aussi. Il faisait frais. Parfois, elle remontait son col. Le plus souvent, elle oubliait la brise et écoutait, attentive, ce que nous cherchions à savoir.

Mais on n'interroge pas une poète, c'est elle qui nous interroge. Alors on a noté un premier mot: silence. Il en disait beaucoup d'autres. On y a ajouté celui de «ville». Son écriture s'y faufille, ligne horizontale cherchant une place dans la verticalité urbaine – verticalité de nos êtres, verticalité de nos murs.

Ensuite, de mots en mots, la nuit est venue. Asli Erdogan était de retour à Genève, où elle a vécu dans sa jeunesse, et allait de nouveau la quitter, laissant en présent *L'Homme coquillage*, son premier roman enfin traduit en français. Elle y raconte l'amour, les corps, la résistance. Les élan et les fragilités d'une femme. Et nous laisse une présence indélébile.

Silence «Si je ne devais choisir qu'un seul mot à conserver dans ma vie, je pense que ce serait celui-ci. Silence. Il est présent dans toute mon écriture. C'est un véritable partenaire. Peut-être parce qu'il me semble que l'indescriptible se loge dans le silence.»

Ville «Je suis une femme des villes. J'ai grandi dans une ville, une ville incompréhensible mais totalement vivante. Sans doute est-ce plus facile pour moi d'écrire face à une architecture urbaine. La ville est comme un miroir, une projection de soi et du monde. Elle est parfois amicale, parfaite, parfois obscure. Un immeuble de pierre peut créer une angoisse ou une immensité. Les villes bougent, nous échappent souvent, et en tant qu'écrivain je m'en nourris.

«Mais je n'ai plus besoin d'être dans une ville pour y inscrire mon écriture, le sujet ville est en moi. Et elle n'est pas seulement le lieu où on vit, elle est

un personnage. Une part de la réalité, sans doute pas l'entière, mais une part intéressante à regarder. C'est ainsi comme un dialogue constant entre la ville et moi. C'est une quête de poésie entre les murs.

«C'est cette femme qui regarde une ville de nuit. La seule chose qu'elle voit est une église. C'était la vue de mon ancien appartement à Istanbul: une église, sa tour, son clocher. La ville essaie d'être verticale mais il y a toujours cette image, qui est peut-être une métaphore de mon écriture: cette femme qui regarde la noirceur, la profondeur noire de la ville derrière ses lumières. Son visage se reflète sur la vitre, tout le reste est derrière ce visage et est aussi une partie de ce visage: il n'y a pas une vision claire de ce visage. Il se confond avec la ville; ce n'est pas seulement elle, c'est elle et la ville et l'église qui marque aussi le passage du temps. L'écriture est cette expérience constante entre l'intérieur et l'extérieur.»

Langage «Ma littérature dessine des cercles, d'orbite en orbite, autour de thèmes centraux: traumatisme, soi, écriture. Le traumatisme en est le thème central. C'est relié à ma vie, à mon enfance, qui fut pleine de violence car l'enfance façonne, structure, mais colore aussi.

«Mon écriture est donc cette sorte de vision reliant les couleurs, les événements, les absences, les peines. La traduction du turc ne permet peut-être pas toujours de ressentir le fait qu'elle n'est pour moi que quête de langage. C'est une danse avec les mots. Il n'y a rien d'autre qu'eux. Pas d'histoire, pas de récit, seulement eux et la condition humaine. Il peut y avoir un elle ou un il, mais c'est tout, le reste n'est que ce dialogue avec les mots.»

Temps «C'est la valeur première, suprême, de la littérature. La littérature a besoin de beaucoup de temps. Elle est un processus lent. La nouvelle génération a perdu patience vis-à-vis de ce qu'exige la littérature, ce rapport au temps lent. C'est très dangereux pour la littérature, mais c'est aussi très dangereux pour l'humanité.»

Littérature «Ce que j'aime dans la littérature, c'est sa dualité. Elle nous rapporte à ce que nous fuions et nous en sauve également. Cette dualité est absolue. La littérature nous apprend combien nous sommes singuliers et semblables, combien nous sommes de passage. Elle expérimente le vécu commun et nous apprend de façon essentielle à avoir de l'empathie. Elle est une fuite contre la folie en même temps qu'une rencontre de cette folie.»

Dostoïevski «Je l'ai lu à 16 ans. Shakespeare est sans doute supérieur mais j'ai réalisé combien Fiodor Dostoïevski m'avait formée. J'ai l'impression d'être née de son écriture et de ses récits. Mais il y a aussi Franz Kafka, Virginia Woolf, Albert Camus, Vladimir Nabokov, Ingeborg Bachmann, Marguerite Duras, Clarisse Lispector, Carson McCullers... tous ont formé

l'écrivain mais également l'être que je suis. Sans littérature, je serais vide.

«En Turquie, nous dévorons dès l'école les auteurs du monde entier. Je sais que les auteurs turcs n'ont pas la même place dans les programmes scolaires des écoles européennes, c'est comme ça, mais la littérature n'a rien de national, elle est universelle.

«Aujourd'hui, le danger vient surtout du marché qui noie les grands livres, les grandes écritures, et qui globalise tout... Les écrivains publient un livre par an, c'est une industrie. La littérature existe toujours, mais elle est fortement écrasée par les médias, l'information en continue, les images.

«Un régime dictatorial change notre rapport à soi. Il change ainsi également notre rapport à la littérature. Il y a des mots qui écrasent les autres de leur voix: oppression, terreur, danger, économie. Ils vident le langage. C'est volontaire, et c'est ce qui rend le rôle de la littérature plus crucial que jamais.»

Poésie «Elle est une réponse au monde. Mais c'est un choix et une retraite très personnels. Je ne sais si elle offre à tout le monde la même évasion, mais pour moi la poésie est essentielle. Rainer Maria Rilke est par exemple un des poètes que j'aime lire, un écrivain sublime, mais il y en a beaucoup d'autres. Lorsque je lis de la poésie, je ne cherche simplement qu'un mot, un seul mot, rien d'autre. Je ne cherche pas un langage ou un sujet, mais juste un mot. Un mot qui traverse.»

Solitude «Elle est parfois un choix. S'extraire de la civilisation, du groupe, pour avancer seul. Quitter les codes sociaux, l'objet ville. Être à soi. Mais on n'est jamais seul. Il y a mille sons, mots et êtres avec nous. Lorsque j'ai peur, il me suffit de saisir quelques mots et l'absence devient présence.»¹

¹ Lire à ce propos notre édition du 24 avril 2018.

Asli Erdogan, *L'Homme coquillage*, tr. du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Édi. Actes coll. 2018 260 pp.



L'homme coquillage, le livre vérité d'Asli Erdogan

Un voyage sous les tropiques a changé drastiquement sa vie... Asli Erdogan, qui était chercheuse scientifique au CERN, va y trouver l'amour et se découvrir une âme de romancière.

Au début des années 1990, Asli Erdogan travaillait au CERN de Genève quand l'opportunité de participer à une université d'été sur une île des Caraïbes se présente. La jeune chercheuse en physique nucléaire qu'elle était alors débarque avec un groupe de scientifiques à Sainte-Croix, un séjour sous les tropiques qui allait changer sa vie. Son tout premier roman écrit alors qu'elle n'avait que 25 ans, *L'homme coquillage* (Ed. Actes Sud), narre la métamor-

phose de la jeune physicienne turque au contact de Tony, un marchand de coquillages défiguré, qu'elle aimera d'un amour impossible et qui la révélera à elle-même.

C'est lors de ce voyage que celle qui était destinée à une grande carrière scientifique va faire sa mue pour se consacrer corps et âme à l'écriture. Pour ses premiers pas en littérature, Asli Erdogan dévoile son lourd passé: les blessures de l'enfance, le harcèlement sexuel et un viol dont elle a été l'objet, deux tentatives de suicide, son rejet de l'amour et du désir. *L'homme coquillage* explore déjà les thèmes de la passion et de la peur de la perte développés dans son roman suivant, *Le*

Mandarin miraculeux, une errance nocturne dans les rues de Genève. L'écriture chaude, envoûtante, sensuelle, parfois drôle de ses premiers récits contraste avec la dure réalité de ses ouvrages plus récents, comme *Le Bâtiment de pierre*, un récit allégorique sur le système carcéral turc, ou *Le silence même n'est plus à toi*, recueil comprenant les nouvelles qui valent à l'auteure d'être visée par un procès. » SFO

➤ Asli Erdogan, *L'homme coquillage*, Ed. Actes Sud, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, 208 pp.

➤ Rencontre et dédicace di 29 avril dès 12 h 30, stand 1901.





La romancière turque Asli Erdogan sera au Salon du livre. Elle se confie sur la parodie de justice dans son pays, et sur son dernier ouvrage

UNE ÉCRIVAINÉ EN EXIL FORCÉ



Asli Erdogan: «La nuit dernière j'ai été hantée par un cauchemar. Je me suis reveillée au bord du suicide.» UM



« STÉPHANIE FONTENOY

Genève » Dans son pays, la Turquie, l'écrivaine et militante des droits humains Asli Erdogan est accusée d'un des pires crimes du Code pénal: atteinte à l'unité de l'Etat. Arrêtée en août 2016 après le coup d'Etat manqué pour son rôle de conseillère du quotidien kurde *Özgür Gündem*, elle a été remise en liberté conditionnelle quatre mois plus tard. Alors que son procès s'éternise à Istanbul, l'auteure du *Mandarin miraculeux*, dont l'intrigue se déroule à Genève, a trouvé refuge en Allemagne. Depuis Francfort où elle réside, la romancière sillonne l'Europe pour témoigner des atteintes aux libertés dans la Turquie du président Recep Tayyip Erdogan (sans lien de parenté avec elle). Nous l'avons jointe par téléphone le week-end dernier à Metz, en marge de la rencontre Le Livre à Metz.

Vous risquez la perpétuité dans votre pays. De quoi êtes-vous accusée?

Asli Erdogan: L'acte d'accusation est totalement absurde. J'ai été arrêtée parce que j'étais conseillère du quotidien prokurde *Özgür Gündem*. C'était un rôle largement symbolique qui n'implique aucune responsabilité légale. Pour cela, la justice turque réclame la sentence la plus lourde contre moi. Je suis jugée selon l'article 302 du Code pénal, pour atteinte à l'unité de l'Etat. C'est l'article pour lequel Abdullah Öcalan, le fondateur du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), a été condamné. On m'accuse d'être un membre fondateur du PKK, alors que je n'avais que dix ans quand l'organisation a été créée! C'est un prétexte pour me réduire au silence et m'empêcher de travailler en Turquie. C'est une guerre psychologique menée par l'Etat et une chasse aux sorcières contre moi et d'autres intellectuels turcs.

La prochaine audience de votre procès est fixée au 4 juin prochain. Cela fera un an et demi que vous êtes jugée en Turquie. Comment vivez-vous cette attente?

Je vais vous donner une réponse très personnelle. La nuit dernière, j'ai été hantée par un cauchemar. Je me suis réveillée au bord du suicide. Dans ce cauchemar, j'étais en Turquie, le jour du verdict de mon procès. Or, j'arrivais en retard au tribunal. Des centaines de journalistes étaient présents, mais personne ne pouvait m'annoncer le verdict. Certains disaient deux ans, d'autres 26 ans de prison. Tout le monde s'en fichait. J'en voulais beaucoup aux journalistes, qui viennent, qui regardent, qui écrivent, mais qui ne se soucient pas de ma vie. Je pensais que la seule personne à connaître la vérité, ce devait être ma mère. Mais je ne pouvais pas l'appeler, car si je le faisais, la police allait retrouver ma trace et m'arrêter. Donc toute la

nuit dans ce rêve, j'ai cherché ma mère. Voilà dans quel état psychologique je me trouve actuellement.

Vous avez quitté la Turquie, mais vous ne vous sentez pas libre?

Bien sûr que non, car je ne suis pas acquittée. Même si je l'étais demain, je pourrais être arrêtée à nouveau. Le système judiciaire en Turquie s'est effondré. Le romancier et journaliste Ahmet Altan, son frère le professeur d'économie Mehmet Altan et quatre autres, ont été condamnés à une peine de prison à vie. Selon l'accusation, Ahmet Altan aurait fait passer des messages subliminaux à la télévision, la veille du coup d'Etat manqué de juillet 2016. J'ai d'abord pensé que c'était une blague. Des centaines de militaires sont dans le même cas. Et maintenant, la justice demande la perpétuité pour 14 autres journalistes du quotidien *Zaman* (aujourd'hui fermé, ndr).

«Je dois encore accepter que je suis une écrivaine en exil»

Asli Erdogan

Ecrivez-vous en ce moment?

Non, car je dois encore «avalier» la réalité et accepter que je suis une écrivaine en exil. J'ai des symptômes qui montrent que je n'ai pas encore assimilé ce fait. Je me plains de ne pas avoir mes livres et mes carnets de notes pour écrire, je m'occupe en acceptant des invitations à des événements littéraires, j'évite de rester seule avec ma propre réalité.

Votre tout premier roman, *L'homme coquillage*, qui vient de sortir en français, a été très peu traduit. Pourquoi?

Ce livre a été écrit à la hâte. Quand il est sorti en Turquie en 1994, j'étais déjà partie vivre au Brésil, mon premier exil. Je n'avais pas eu le temps d'y apporter des corrections. C'est un peu comme mon premier enfant, qui serait né difforme. Mais ce livre est spécial, car c'est le seul que j'ai écrit alors que j'étais amoureuse. En Turquie, *L'homme coquillage* fut perçu comme un livre courageux, car j'y brise le tabou du désir féminin. C'est aussi le premier roman de la littérature turque qui met en scène une relation entre une femme blanche et un homme noir. L'ouvrage est d'ailleurs dédié à Soukouna, un immigré africain, que j'ai aimé et qui a disparu en 1998.

Quel effet cela vous fait de revenir à Genève, où vous avez vécu il y a 25 ans?

J'y étais le mois dernier, il faisait froid, j'ai trouvé que la ville était vide, et je me suis sentie vide et vieille. Les couleurs de ma jeunesse avaient disparu, les histoires d'amour... J'ai essayé de me souvenir, mais rien n'a pu me réchauffer. »



«J'ai toujours ressenti le devoir de témoigner»

Le 10 janvier, Asli Erdogan recevait à Paris le prix Simone-de-Beauvoir, saluant ainsi «son œuvre de résistance en faveur des femmes et de la liberté en Turquie». Puis, elle est partie vivre en exil à Francfort. Avant l'ouverture de son procès en Turquie le 6 mars dernier et la parution en VF de son premier roman, *L'Homme coquillage*, elle s'est exprimée sur de nombreux sujets. Morceaux choisis.

AIDE «Il y a très peu de matériel pour vous guider. Il faut commencer en griffonnant, penser comme Léonard de Vinci. À chaque fois que je m'assieds face à un problème, je sais que je ne peux pas compter sur beaucoup de gens pour m'aider... Ainsi, je dois détecter toute seule quelles sont les forces en présence. J'aime ce défi solitaire.»

DESTRUCTION «La police est entrée en août 2016 dans mon appartement avec une unité des forces spéciales, une cinquantaine d'hommes. J'étais en short et en tee-shirt et ils ont ravagé mon appartement pendant sept heures. Puis, ils m'ont détenue 48 heures au poste de police. Et nous n'avons pas été arrêtés pour propagande terroriste. J'ai été arrêtée, et je crois que je suis la première écrivaine au monde dans ce cas, pour destruction de l'unité de l'État...»

EUROPE «Je ne suis pas du tout pour fermer toutes les portes du dialogue, mais l'Europe ne peut pas prétendre négocier avec une démocratie, ou alors en fermant les yeux et les oreilles sur ce qui se passe en Turquie.»

MACHISME «Il ne faut pas oublier que les hommes sont aussi les victimes d'un système machiste et paternaliste. L'oppression des femmes est un péché systématique inscrit dans notre histoire. Le machisme est une prison pour les hommes aussi. Il faut voir les deux côtés de la pièce.»

PRISON «Le trauma ne demande pas de détails : on se souvient de la prison, du viol, comme d'une photographie en noir et blanc impossible à effacer. Je ne me souviens pas des détails, des noms, c'est comme dans la fiction, je dois inventer. Je ne suis pas dans le faux, du moins pour moi, car il n'y a pas qu'une façon de parler de la prison, de la torture, du viol, de la mort, c'est toujours un nouveau défi. Le mien tourne autour de cette question de l'indicible...»

TÉMOIGNER «J'ai toujours ressenti le devoir de témoigner, même si je savais que prendre la plume pour écrire sur la situation des Kurdes, des Arméniens, des prisons turques, des femmes, mettait en péril ma carrière littéraire. Mais je ne m'attendais pas à ce que le prix à payer soit la prison et une peine pouvant aller jusqu'à la réclusion à perpétuité...»

S. B.



L'attirance de l'inconnu

Alors que son procès «pour destruction de l'unité de l'État» vient de débiter en Turquie, Asli Erdogan arrive en librairie avec la version française de *L'Homme coquillage*, son premier roman paru en 1992.

Grande voix de la littérature turque, physicienne de formation, Asli Erdogan dérange. Elle qui met en paroles le silence des victimes en Turquie voit son premier livre ressortir, *L'Homme coquillage*, écrit quand elle avait 26 ans, et ce, alors que son procès pour «destruction de l'unité de l'État» a débuté.

De notre correspondant à Paris, Serge Bressan

En août 2016, après le coup d'État manqué en Turquie, elle a été arrêtée. Emprisonnée pendant quatre mois et demi, au titre de «destruction de l'unité de l'État». À 51 ans, Asli Er-

dogan vit aujourd'hui en exil, «en liberté conditionnelle» à Francfort alors que son procès a débuté cette semaine avec le risque de prison à perpétuité. Au même moment paraît la version française de son premier roman, *L'Homme coquillage*, sorti originellement en 1992.

Bien sûr, il se trouvera quelques médisants qui accuseront doctement l'éditeur de surfer sur la vague de l'actualité ou de faire les fonds de tiroir d'un des auteurs les plus importants de la littérature turque contemporaine... On ne leur répondra que par le mépris, ils ne méritent pas mieux. L'an passé, nous était arrivé un recueil de chroniques, *Le Silence même*



n'est plus à toi, qui faisait écho à cette Turquie dirigée de main de fer par un autre Erdogan (Recep Tayyip, sans lien de parenté).

L'amour, l'exil, le danger, le défi

Avec *L'Homme coquillage*, on découvre ses premiers pas en littérature. On pourrait pointer quelques faiblesses de ci de là mais ce ne sont que brouillures en comparaison avec la force du récit que l'auteure turque développe. Venue à la chose écrite à 25 ans après deux tentatives de suicide (l'une à 10 ans, l'autre à 22 ans), avoir travaillé au Centre européen de recherche nucléaire à Genève et passé deux années en Amérique du Sud pour des études d'anthropologie, elle développe des thèmes qu'on retrouvera dans ses romans suivants : l'amour impossible, la vie en terre étrangère, le danger comme un défi...

Dès les premières pages, le ton est donné. La narratrice, une jeune chercheuse en physique nucléaire (qui lui ressemble grandement), passe quelque temps sur l'île Sainte-Croix, aux Caraïbes. Elle y a été invitée pour participer à un séminaire. Rapidement, la jeune Turque se met à l'écart du groupe réuni dans un hôtel de luxe. Elle sort, va sur les plages sauvages des alentours – pas le moindre touriste, ici et là. Puis elle va croiser Tony, l'«homme coquillage» – il va lui apprendre le chant de l'océan, elle va l'aimer «d'un amour profond, féroce et irréel».

Elle raconte aussi : «L'été où j'ai rencontré Tony, j'étais au bout du rouleau. Depuis presque deux ans, je travaillais dans le plus grand laboratoire de physique nucléaire d'Europe. Pour mes collègues, ma famille, mes amis, j'avais une situation enviable et digne d'éloges. J'avais accumulé les diplômes des meilleures écoles un peu

comme on empile des serviettes, et réussi, alors très jeune, à vingt-cinq ans, à faire partie du premier contingent d'étudiants turcs acceptés en thèse dans ce gigantesque laboratoire...»

Avec l'homme coquillage, cet «être au physique rugueux, presque effrayant, mais dont les cicatrices l'attirent immédiatement» et «inscrit dans la nature et la violence», la jeune narratrice va connaître l'amour. Ce sera une histoire empli d'impossibilités. Asli Erdogan, dès ce premier roman, faisait montre d'un sens immense de la profondeur du récit, des sentiments... *L'Homme coquillage*, délicatement écrit, c'est l'attrance de l'inconnu – géographique, social ou humain. Un roman où l'on est en permanence en équilibre incertain, là tout au bord du gouffre.

***L'Homme coquillage,*
d'Asli Erdogan. Actes Sud.**



Teinté d'humour noir et d'un lyrisme limpide, *L'Homme coquillage* pose les jalons des thèmes qui traversent l'œuvre d'Asli Erdogan : l'enfermement mental, le mal-être, la violence et la douleur...